

BRABANT

tourisme

REWISBIQUE
Archives

122

BIMESTRIEL N° 3
JUILLET 1988

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

La Flandre Orientale attend votre visite : C.G.T.-Robelus, C.G.T.-Evrard, C.G.T.-Bastin et Evrard, C.G.T., « *Het Volk* », C. Kurlandsky, Paul De Clercq, C.G.T.-Esterhazy et C.G.T.-Martin; La Drève de Rivieren à Jette : Atelier 340, László Arany, Philippe De Gobert et documents aimablement prêtés par l'auteur; La Route du Roman País : Roland Caussin, Willy Caussin et Hubert Depoortere; Petite histoire des Marolles : A.C.L. et illustrations extraites du livre « *Petits Métiers des Marolles* »; Le Musée régional « *Zuidwestbrabants Streekmuseum* » à Hal; Archives du Musée régional et documents aimablement fournis par l'auteur; Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles : Collection privée (reproduction interdite) et Nadine de Schaetzen; Jolies Places à Bruxelles et en Brabant : Roland Caussin, Walter Hudders et Toeristische Federatie van Brabant; Le Musée de la Châsse dans la Salle Impériale de la Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles : László Arany, Jean-Claude Lienard et Wim Ibens; Le « *printemps belge* » à Lille : Alex Kouprianoff et illustrations aimablement prêtées par les auteurs et par le peintre Luc Putman; L'Ensemble Instrumental du Brabant : Simone Vierset; Expositions : photos aimablement mises à notre disposition par les organisateurs; Vient de paraître : P.-F. Merckx (Grimbergen) et Office National des Débouchés Agricoles et Horticoles (Découvrez les fromages belges); Avis et Echos : Jardin Botanique National de Belgique, Roland (Tapis de fleurs), WALIBI, Roland Caussin, Fédération Touristique du Brabant, Walter Hudders et photo d'archives aimablement prêtée par H.-P. Henri-Jaspar.

Au recto de notre couverture : Anderlecht : une échappée originale sur la collégiale des saints Pierre et Guidon. En forme de croix latine, ce remarquable sanctuaire est très représentatif du style ogival rayonnant et flamboyant. La tour majestueuse et élégante (1517) est l'œuvre de Mathieu Keldermans, membre d'une célèbre lignée de bâtisseurs louvainistes, à l'exception toutefois de la flèche pyramidale, élevée en 1898, d'après les plans du talentueux architecte, Jules-Jacques Van Ysendyck (Photo P.-F. Merckx).

Au verso de notre couverture : dominant la ravissante vallée du Train, le château-ferme de Corroy-le-Grand est une ancienne forteresse médiévale comme l'attestent les deux tours carrées encore subsistantes et des fragments du mur d'enceinte reliés par une tourelle percée de meurtrières. Cet imposant château a été remanié au fil du temps et notamment aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il est aujourd'hui le siège d'une importante exploitation agricole (Photo P.-F. Merckx).

BRABANT

tourisme

JUILLET 1988

Prix de ce numéro : 100 F.

Cotisation 1988 (6 numéros) : 450 F.

Editorial, par Didier Rober	2
La Flandre Orientale attend votre visite, par Daniel De Moor	3
La Drève de Rivieren à Jette, par Fabienne Souweine-De Sadeleer	12
La Route du Roman País (9), par Yves Boyen	22
Petite histoire des Marolles, par Alain Monderer	29
Le Musée régional « <i>Zuidwestbrabants Streekmuseum</i> » à Hal, par Dr Gaston Renson	34
Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX ^e et XX ^e siècles (4), par Gladys Guyot	38
Jolies places à Bruxelles et en Brabant (19), par Yvonne du Jacquier	47
Le Musée de la Châsse dans la Salle Impériale de la Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles, par Marcel Cheron	50
Le « <i>Printemps Belge</i> » à Lille, par Marcel Vanhamme et Anne Michaux	57
L'Ensemble Instrumental du Brabant ou vingt-cinq ans consacrés à la musique belge, par S. V.	61
Les expositions, par Yves Boyen	62
Vient de paraître, par Gilbert Menne, Marc Schouppe et Yves Boyen	66
Avis et Echos, par Yves Boyen et H.-P. Henri-Jaspar	69
Les manifestations culturelles et populaires	couverture 3

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et Willy Vanhelwegen, députés permanents

Directeur :
Gilbert Menne

Secrétaire :
Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

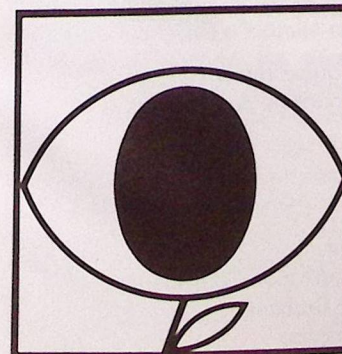
Présentation :
Marc Schouppe, Nadine Truyens

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « *Brabant* » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).



FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



peupliers dont les racines plongent dans l'eau et que la violence du vent a courbés. De-ci, de-là, à mi-coteau, l'eau retombe sur les aubes inutiles d'une roue de moulin : énergie perdue, image de folklore. A chaque coude du ruisseau, à chaque tournant du chemin, à chaque repli des collines, une nouvelle perspective, parfois banale, plus souvent surprenante, s'offre au visiteur.

Si l'on veut malgré tout quadriller la Flandre Orientale, on peut y dénombrer de nombreuses contrées d'après leur physionomie distincte. Et malgré tout, ces contrées sont semblables tout en étant différentes : elles sont de même origine mais leur développement propre les a différenciées.

Ceux qui aiment les arts vont à Gand (Gent) ou à Audenarde (Oudenaarde). Depuis un millénaire, Gand est le cœur et l'âme de la province. Ville dont chacun des multiples aspects constitue un puissant attrait pour le visiteur étranger. D'innombrables édifices historiques s'y dressent côte à côte sans que la splendeur des uns nuise à la majesté des autres. Le caractère de la ville est profondément gravé sur leurs façades. Ces édifices sont remarquablement bien conservés et se sont intégrés dans la vie quotidienne de la cité. Les pèlerins de l'art s'arrêtent à un des hauts lieux de la civilisation occidentale, la « cuve » de Gand, pour y contempler dans la cathédrale Saint-Bavon, le triptyque mondialement célèbre de l'Agneau Mystique. Sans s'être jamais prévalu d'avoir été le berceau des

A gauche : Le magnifique hôtel de ville d'Audenarde est un des joyaux de l'architecture gothique de style flamboyant. (Cliché C.G.T. - Photo Robelus.)
A droite : Gand : Maisons des Corporations le long du célèbre Graslei. (Cliché C.G.T. - Photo Van den Brent.)



Gand : un autre aspect du Graslei (Quai aux Herbes). (Photo : C.G.T. - Eurard.)

béguinages, Gand est la ville où ces institutions séculaires sont les plus nombreuses. Gand s'enorgueillit aussi de ses admirables musées qui attirent de nombreux amateurs d'art. Gand, la ville aux cent ponts, aux rivières, aux canaux, aux chenaux innombrables; celui qui a l'occasion de sillonner la ville par les eaux intérieures est ébahi de découvrir tant de coins pittoresques que Bruges même ne peut offrir.

Il est pour le moins étonnant qu'au milieu de ces monuments historiques, la ville se soit sans cesse adaptée au rythme de la vie. Car Gand est aussi le siège de nombreuses et importantes industries; ville de la floriculture et de l'horticulture, abondamment pratiquées dans la grande



Grammont : panorama. (Cliché C.G.T.)

romifient sans cesse, et les diverses implantations industrielles nouvelles, remplissent les pages d'un nouveau chapitre de l'histoire de Gand. Comme foyer de la vie intellectuelle flamande, cette ville universitaire offre toutes les possibilités d'épanouissement aux diverses formes de l'art; les spectacles sont fréquents, les Lettres fleurissent, les ateliers des peintres et des sculpteurs sont nombreux et leurs œuvres très appréciées; l'art lyrique est fort populaire; le Festival des Flandres y a été créé et prend une ampleur internationale.

« Allà donc pourquoi, sans mérité, Gand demeure dans les domaines la capitale de Flandre. La vieille cité a d'ailleurs toujours, par tempérament, joué un rôle prépondérant, marqué par une soif caractéristique de liberté et une propension à se différencier des autres villes, ne fût-ce que pour se prouver sa supériorité.

Audenarde (Oudenaarde) est aussi une importante ville d'art. Dans ce domaine, Audenarde est le trait d'union entre les deux pays de civilisation de l'architecture scaldienne : Tournai, en



amont, Gand en aval. L'espace restreint de cette ancienne ville forte a évité que les bâtiments industriels ne déparent le cachet artistique d'Audenarde. Les entreprises industrielles se sont établies dans les villages voisins. Seul le marché hebdomadaire du jeudi et les fêtes de la Bière, en été, créent quelque animation dans cette ville si tranquille. Du haut de la tour de l'Hôtel de Ville, en gothique brabançon flamboyant, on a une vue impressionnante sur la Grand-Place et, par-dessus les toits, sur les collines boisées qui entourent

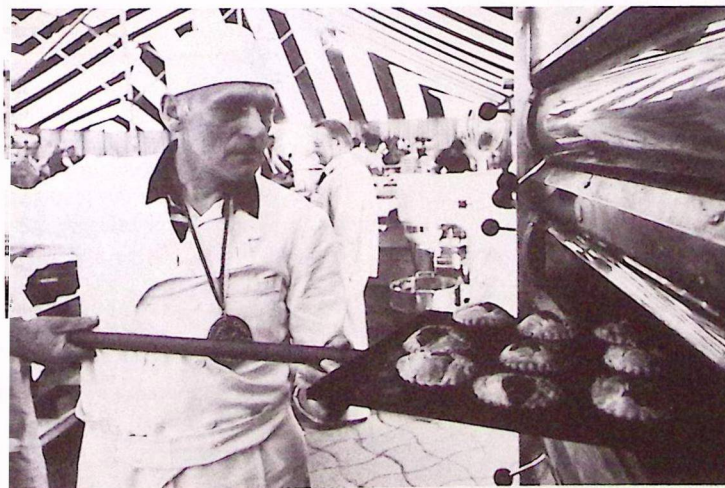
la ville. Audenarde remplit les conditions idéales pour servir de relais touristique; c'est une jolie ville d'art au centre d'une région où les beautés naturelles abondent.

A l'est d'Audenarde, la Zwalm trace une ligne de verdure entre les collines modestes. On se demande en vain comment un cours d'eau aussi paresseux que la Zwalm, qui n'est souvent qu'un ruisseau, a pu marquer toute la contrée de son empreinte. Car une atmosphère caractéristique plane sur les bords de la Zwalm. C'est le coin idéal pour les touristes romantiques qui aiment la douceur d'une poésie que rien ne trouble, mais aussi la diversité qu'offrent les villages tout proches les uns des autres.

Zottegem, la ville du Comte d'Egmont, forme avec Zwalm et Brakel le triangle dans lequel la Zwalm fredonne son refrain enchanteur.

C'est cette physionomie propre qui distingue la contrée de la Zwalm de celle des Ardennes Flamandes; ici, des panoramas

Grammont : la Journée de la tarte aux matons. (Photo : Het Volk.)



banlieue. L'apothéose a lieu tous les cinq ans, lors des Florales gantoises. Il n'y a pas de mots pour décrire les émotions intenses qui vous étreignent au spectacle de cette mer de couleurs florales. Il faut l'avoir vu et l'avoir senti soi-même pour y croire.

Gand se classe aussi au premier rang des villes commerçantes. La « Foire internationale des Flandres » est le pôle d'attraction où producteurs et consommateurs se rencontrent. De nombreuses expositions et des salons sont consacrés aux multiples aspects économiques ou sociaux de la société actuelle.

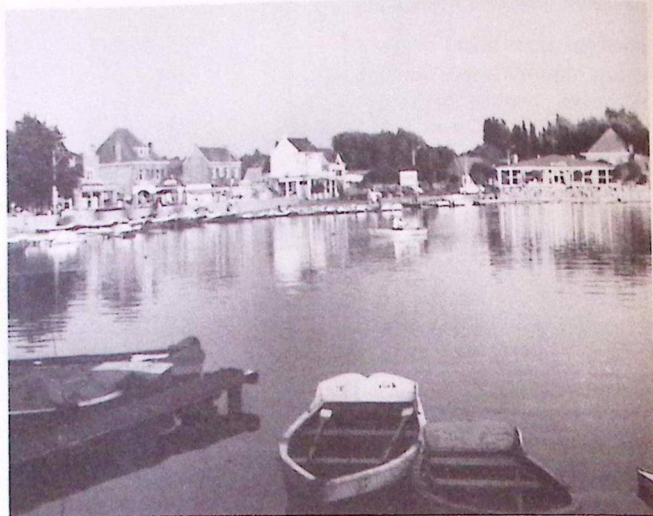
Gand est aussi un port de mer dont l'avenir s'annonce plein de promesses. Le canal circulaire, qui vient d'être ouvert à la navigation, le canal maritime Gand-Terneuzen, récemment élargi, les installations portuaires, qui se

Gand : le fameux Château des Comtes de Flandre. (Photo C.G.T. - Bastin et Eurard.)



Overmere : le lac. (Photo : C. Kurlandsky.)

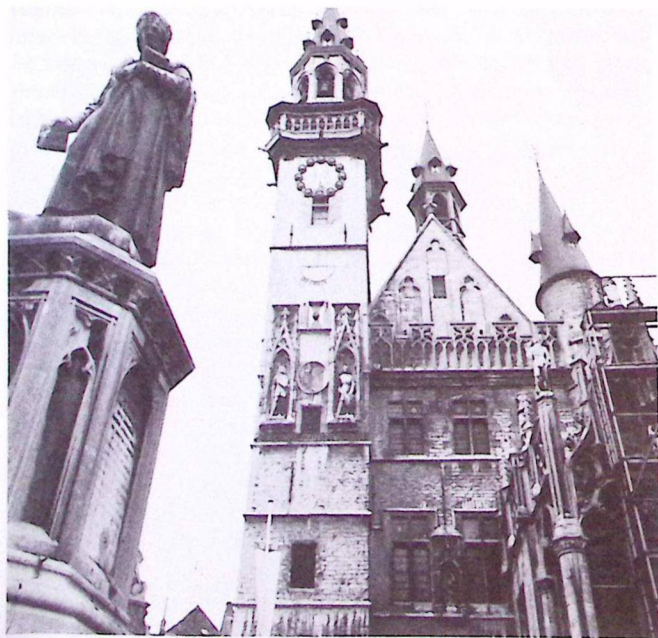
attrayants s'étendent au pied des nombreux sommets : le Muziekberg à Louise-Marie, le Mont de la Cruche (Kruisberg), le Hondenberg, le Quaremont, le Mont de l'Enclus (Kluisberg), le Rotenberg et le Koppenberg. C'est au Muziekberg que l'évocation des véritables Ardennes est la plus forte. Du mirador du Mont de l'Enclus, à 150 m d'altitude, on réalise combien est belle la contrée qui s'étend sous les yeux : la vue porte jusqu'en Flandre Occidentale, dans le Hainaut, dans le nord de la France et il semble qu'y compter les clochers soit un passe-temps plaisant mais qu'on n'achève jamais. Celui qui veut se distraire descendra à Renaix, le « Lundi des Fous » et y coiffa leur bonnet; celui, par contre, qui aime l'art religieux, ira à l'église Saint-Hermès; on descend quelques marches pour visiter la remarquable crypte; celui qui s'intéresse au passé pourra s'instruire dans le Musée d'archéologie et



de folklore. Enfin, celui qui ne craint pas la fatigue suivra pendant dix heures l'Ommegang du « Fiertel », procession folklorique en l'honneur de saint Hermès. Au sud-est de la province, c'est la région de la Dendre. Grammont (Geraardsbergen) est renommée pour ses « tartes aux matons » (mattetaarten), la Fête des Craquelins (Krakelingenworp), le « Tonnekensbrand »

mais aussi pour l'escalade du « mur » et pour sa « Vieille Montagne » (Oudenberg) qui, du haut de ses cent mètres, offre un panorama unique de la vallée de la Dendre et du Payottenland. Ninove montre avec fierté les décorations baroques de l'église des Prémontrés, qui y avaient autrefois une grande abbaye, et sa séculaire « Porte aux vaches » (Koepoort). Grammont et Ninove sont traversés par les eaux lourdes de la Dendre. Il est étonnant de constater comment cette rivière s'est frayé son cours entre les coteaux; les berges escarpées s'élèvent de part et d'autre de ce cours d'eau. Le cours supérieur de la Dendre est tumultueux et, des hauteurs du Hainaut, la rivière creuse son lit entre les collines aux roches dures. La Dendre traverse calmement Alost (Aalst), ancienne capitale de la Flandre impériale, aujourd'hui centre industriel important. La Cité impériale d'Alost débord de vitalité exubérante le dimanche du Carnaval : un cortège défile dans la ville avec ses groupes traditionnels qui reflètent la bonne humeur flamande;

Alost : l'imposant Beffroi, (Photo C.G.T. - Van den Brent.)



Les bords romantiques de la Lys. (Photo : J. De Clercq.)

le « Ajuinen » (oignons) alostois, se leurs cagoules, vous débiteront leur optimisme inébranlable, leur humour et leur ironie amusée. Autour de la ville, d'immenses prairies verdoyantes tapissent le paysage. Le seul désagrément est celui des eaux gris vert de la Dendre qui y poursuit sa route après quelques kilomètres, se jette dans l'Escaut, à Termonde (Termonde). C'est de ce confluent de la Dendre et de l'Escaut que vient le nom de la région, dont l'importance remonte au Moyen Age.

Bas-Escaut, entre Termonde et Gand, offre aussi des coins pittoresques. Il y a le château de Donk, dont le donjon défendu par ses douves impose le respect à ses visiteurs. On peut faire du



canotage sur les eaux du lac de Donk, à Overmere, sans savoir que c'est une ancienne tourbière submergée par une inondation

de l'Escaut au XVI^e siècle. Les amis des animaux s'arrêteront à la « Canardière » (Eendenkooi); ceux qui se rappellent leurs livres d'histoire visiteront le musée de la « Guerre des paysans ». A la limite orientale de la contrée s'étendent de plaisants villages tels que Grembergen, Baasrode (Vlassenbroek) et Moerzeke. Au nord de Termonde, au-delà de Hamme, commence la vallée de la Durme, où de nombreux coins pittoresques restent intacts. Le nord est une région sablonneuse, couverte de sapins et de bruyères, qui, surtout près de Waasmunster, ressemble à s'y méprendre à la Campine. Au sud, des prairies marécageuses suivent les méandres de la Durme. Un site remarquable est, à Hamme, celui du « Bunt » et de l'ancien cours de la Durme. C'est un relais par excellence pour le touriste fatigué qui veut échapper au rythme affolant de la vie et se retrouver en communion avec la nature. Cette région de la Durme est aussi de tout le nord du pays celle dont le peu-

Saint-Nicolas : le majestueux hôtel de ville. (Photo C.G.T. - Esterhazy.)



plement remonte le plus haut dans l'ancien cours de la Durme. C'est un relais par excellence lithique et néolithique et des vestiges de colonies gallo-romaines et franques y foisonnent.

La Durme est la limite méridionale du Pays de Waas dont le calme est proverbial. Des fermes au milieu de vergers en fleurs, de champs et de prairies qui s'étendent à l'infini. Les chemins sont bordés de hauts peupliers du Canada et de larges fossés, parfois de saules têtards dont les racines plongent dans l'eau sous l'herbe abondante. Le chef-lieu du Pays de Waas est Saint-Nicolas (Sint-Niklaas), ville à vocation industrielle récente, dont la place du marché est la plus grande de Belgique (3 ha 19 a); il y a encore le Musée Mercator, célèbre de par le monde entier, et une horloge astronomique remarquable.

La deuxième ville est Lokeren, ville qui a gardé son caractère en dépit de l'agitation de la vie actuelle. Sur le flanc droit du Pays de Waas, coule l'Escaut qui depuis Tamise (Temse) a pris l'importance d'un bras de mer. Des villages sympathiques tels que Steendorp, Rupelmonde, Bazel, Kruikebeke, Kallo et Doel sont autant de lieux de séjour fort prisés par les touristes. A l'ouest du Pays de Waas, il y a depuis peu un nouvel attrait : le domaine provincial de Wachtebeke, dont les 450 ha s'étendent autour de la Zuidlede et offrent des distractions variées. Au nord du Pays de Waas, les polders, à l'aspect particulier, s'étendent plus loin encore que ceux du Meetjesland.

Mais les polders du Meetjesland sont parsemés de criques plus nombreuses, reliées entre elles par des ruisseaux et des fossés qui règlent en temps voulu l'écoulement des eaux excédentes.

Plus on s'enfonce dans les polders qui entourent ces criques du Meetjesland, plus fort est l'air, plus profond le silence. Au sud d'Eeklo, la seule ville et le chef-lieu du Meetjesland, fut creusé au XVII^e siècle le canal de Gand à Bruges, unique issue vers la mer pour la capitale des Flandres, aussi longtemps que l'Escaut resta fermé.

Le canal limite au nord le Houtland, transition entre le Meetjesland sablonneux et la région pittoresque de la Lys. Ce qui frappe c'est la physionomie du Houtland : reposante, quelque peu sombre, paisible sous un ciel humide.

Les ruisseaux et les fossés y abondent. Les maisons attrayantes évoquent l'intimité du foyer derrière les façades d'un blanc éclatant, les portes et les volets d'un vert cru. Des horticultures et des pépinières alternent avec de larges champs, bordés de troncs tordus qui ne renient pas leur longue existence. Des bois étendus à Ursel, Aalter, Lembeke, Maldegem et Eeklo font dans le paysage autant de taches variées. Et des châteaux, entourés de parcs aux allures majestueuses, y furent construits au XVIII^e et au XIX^e siècles par des nobles et par de riches bourgeois.

Au sud du Houtland, c'est l'Eden que constitue la région de la Lys. Cette contrée est une pépinière d'artistes. A Latem-Saint-Martin (Sint-Martens-Latem), tant d'artistes figuratifs ont trouvé le raffinement par la représentation délicate de sentiments intensément ressentis.

La Lys est et reste, en effet, un miracle en elle-même, car tout y est éloigné et proche, comme le bonheur; quand on n'y pense pas, il flotte autour de nous, lorsqu'on s'en approche pour le saisir, il s'envole. Cette région fut

sans doute créée pour l'été, mais elle est la plus belle en hiver. C'est le « Leieland » où le bétail coloré et les abeilles sont en même temps paisibles et affairés, où l'homme et sa façon de vivre se confondent avec la splendeur rustique de la nature.

C'est de cette nature qu'a été pétri le Flamand de la Flandre Orientale : sain, franc et honnête comme le paysage dans lequel il vit, âpre au gain mais dur au travail. Celui qui veut connaître à fond le Flamand de cette province doit le fréquenter dans son milieu, dans sa région, dans ses coutumes. Il doit le voir vivre dans son train-train quotidien. Il doit l'observer dans les cortèges, lors des kermesses et des fêtes folkloriques, où il extériorise sans contrainte son attachement profond au passé et à la tradition. C'est tout cela que le Flamand de cette province de la Flandre Orientale vous propose et il vous l'offre aussi modestement que l'offre elle-même est modeste, mais avec une hospitalité et une cordialité qui dépassent les rapports passagers. D'avance et de tout cœur : soyez les bienvenus !



Le château de Laaen témoigne encore, de nos jours, de ses origines féodales. (Photo C.G.T. - Martin.)

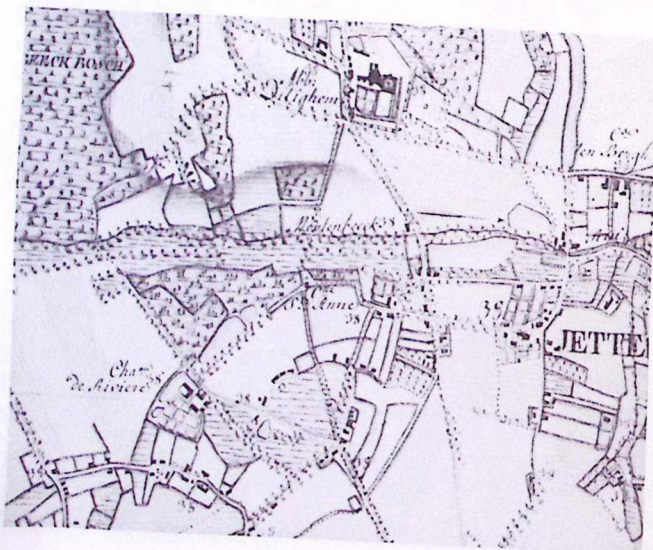
La Drève de Rivieren à Jette

par Fabienne SOUWEINE-DE SADELEER

Une rue fanée...

La « drève de Rivieren » est située sur les communes de Ganshoren et de Jette. L'objet de cet article porte exclusivement sur la partie jettoise, c'est-à-dire l'impasse formée par les dernières maisons de la rue. Contrairement à ce que le nom peut laisser supposer, la drève de Rivieren n'est pas bordée d'arbres et il est même inutile d'y chercher une quelconque verdure. C'est plutôt l'impression de tristesse, voire d'abandon ou d'oubli qui domine les gros pavés disjoints et les maisons ouvrières, petites, à un étage, datant de la première guerre mondiale.

Les cartes actuelles, qu'elles soient d'état-major, cadastrales ou touristiques, ne la mentionnent pas puisque théoriquement



ce cul-de-sac n'existe plus depuis une vingtaine d'années. Les Autorités communales et promoteurs immobiliers s'efforcent, en effet, d'expulser les habitants de ce bout de rue, dont l'existence est pourtant attestée depuis plus de deux siècles. En effet, la carte de Ferraris mentionne déjà la drève comme zone habitée, de même qu'un siècle plus tard, les cartes cadastrales de Popp et celle, au 1/20.000, de Vandermaelen. Elle est évidemment indiquée sur les cartes du XX^e siècle, mais avec une distinction dans les termes : « la drève » à Ganshoren devient « la rue » à Jette (1).

Cela jusqu'en 1977, date où elle est remplacée par un blanc sur la carte touristique de Girault Gilbert.

Pour expliquer cette situation, il faut remonter à la fin des années 50. En 1957, un plan particulier d'aménagement prévoit la transformation de l'ancien domaine du château de Rivieren à Ganshoren (2) en zone d'habitation. Il envisage aussi l'aménagement du quartier limitrophe Jette-Ganshoren, à l'ouest de la chaussée de Wemmel. Dans ces secteurs, où n'existaient que des champs et un terrain de football, des promoteurs immobiliers privés se chargent de construire les nouveaux quartiers : hauts buildings, immeubles à trois ou quatre étages et maisons particulières.

Par contre la partie habitée, comprenant la section ouest de la chaussée de Wemmel, au sud du chemin de fer, et la partie jettoise de la drève de Rivieren, est condamnée (3). La commune de Jette se réserve le droit d'exproprier les maisons intéressées pour transformer le coin en jardin public et construire une route reliant la rue de l'Eglise Saint-Pierre aux nouveaux quartiers en cours de construction.

A cette époque, la drève est jugée en voie de taudisation et est manifestement surpeuplée, comme en témoigne le fait que les maisons en bordure du chemin de fer ont été prolongées par des annexes, pratiquement jusqu'à la voie ferrée.

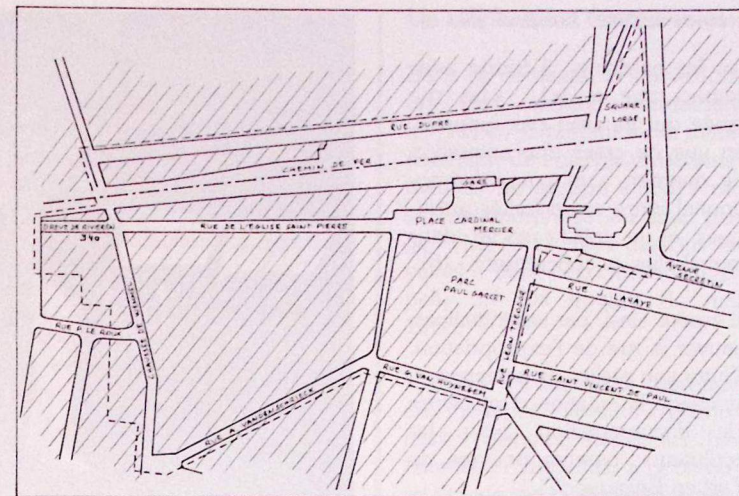
Extrait de la carte de Ferraris où figure, sous le n° 38, la drève de Rivieren.

Peu à peu, le centre de rénovation du centre de Jette dans lequel est incluse la drève de Rivieren.

Cependant, à toute question d'expropriation correspond un problème humain : les gens ne veulent pas toujours volontiers quitter leur demeure même vétuste, inconfortable, voire insalubre, comme le sont quelques-unes des maisons de la drève. Ainsi, en 1980, dix ans après l'arrêté royal dénonçant des expulsions et « malgré l'expropriation naturelle », la drève est toujours habitée et ses habitants s'y incrustent, ayant pratiquement oublié pourquoi ils devaient partir. Pourtant les nouveaux quartiers se sont édifiés autour d'eux et la rue, ou du moins ce qu'il en reste, apparaît de plus en plus misérable.

Consciente de cette situation, la commune a envisagé l'élaboration d'un nouveau PPA dans lequel la rue devait être rénovée avant d'être détruite. Elle a fait appel au groupe d'architectes l'AS, bien connu pour sa rénovation du quartier des Marolles.

Les architectes dressèrent un plan de ces lieux détaillé de chaque détail, et ils furent étonnés de constater qu'il n'était pas susceptible de rénovation, c'est-à-dire des numéros



321 - 327 - 329 - 331 - 326 - 334 - 338 - 340 de la drève de Rivieren (4), des numéros 232 et 234 de la chaussée de Wemmel; ils déterminèrent le coût des opérations en stipulant que ces travaux, menés dans des délais relativement courts, permettraient une occupation normale des lieux pour une période d'environ quinze à vingt ans.

Les conclusions tirées de leur analyse n'étaient guère encourageantes pour la commune : les maisons, datant de la Première Guerre mondiale, étaient extrêmement humides, délabrées et

le montant des transformations à entreprendre s'avérait élevé. Quant aux habitations côté chemin de fer, elles ne pouvaient, même après rénovation, servir que de logements « de transit ». La commune préféra donc en rester au PPA révisé de 1961 et promettre le jardin public. Elle était d'ailleurs, en vertu du droit de rétrocession, tenue, vis-à-vis des habitants des nouveaux quartiers, de respecter ce plan d'aménagement.

qui ne veut pas mourir

Pourtant, malgré son avenir sombre et incertain, la drève refuse de disparaître; bien plus, elle vit actuellement une destinée tout à fait inattendue, et ce sous l'impulsion d'un jeune sculpteur d'origine polonaise : Wodek Majewski (5).

En 1979, pour un loyer symbolique, celui-ci installe son atelier successivement au n° 321, puis 340; ce dernier devient « l'Atelier 340 ». Accueilli avec beaucoup de sympathie et de spontanéité

1980 : préparation de la première exposition de Wodek Majewski et de l'A.S.B.L. « La rue fanée qui ne veut pas mourir ».



Triennale de 1982 : concert en plein air.

par les habitants, il forme avec ceux-ci une a.s.b.l. : « La rue fanée qui ne veut pas mourir », en vue de créer une animation de quartier, « un courant émotionnel entre ses activités artistiques et le milieu social dans lequel elles se concrétisent » (6).

Il espère ainsi, par ses initiatives, sauver la rue de l'expropriation. Outre son atelier de sculpture, il envisage la création d'un centre de documentation pour les sculpteurs, parents pauvres de l'art en Belgique (7).

En 1980, il organise une première exposition avec l'aide de ses voisins; ceux-ci spontanément vident les rez-de-chaussée de leur maison, mettent leurs meubles dans la rue pour faire place aux sculptures. Les enfants du quartier construisent « Rivierenobus », une bête légendaire et infernale. W. Majewski considère cette exposition comme la plus réussie, bien qu'elle ait été ignorée de la presse.

L'année suivante, du 26 septembre au 4 octobre, il réalise « Aspect de la sculpture francophone



Triennale de 1982 : Vue partielle de l'exposition.



de Bruxelles ». Cette manifestation se veut un « hommage à tous les jeunes qui font preuve d'une foi indéfectible envers leur art » (8), mais qui, faute de moyens financiers, ne peuvent se faire connaître par des expositions privées. La drève se transforme cette fois en salle d'exposition.

Du 24 septembre au 4 octobre de la même année, W. Majewski organise à la maison des jeunes de Ganshoren, dont il est anima-

teur, une seconde exposition : « Un moment de sculpture bruxelloise ». Le but est différent : « la progression de l'art passe nécessairement par le dialogue et la confrontation de multiples sensibilités... Alors le sculpteur se met à rêver de rassembler d'autres résonances que les siennes et celles de ses élèves ». C'est pourquoi il invite d'autres artistes réputés (9). Vu le succès remporté par ses deux initiatives et toujours conscient des problèmes matériels et financiers que rencontrent les jeunes sculpteurs en Belgique, W. Majewski faisant appel au mécénat et à la solidarité des habitants de la drève, réalise, en septembre et octobre 1982, une triennale de la sculpture. En même temps, un concours propose aux participants de moins de quarante ans, domiciliés en Belgique, d'exposer une sculpture de pierre naturelle ou de métal, aux dimensions restreintes (100 x 100 x 100 cm).

Cinquante-six sculpteurs y présentent cent quinze œuvres. Le

premier prix revient à Jean Coenen, avec « Le grand manteau ». Chaque fois donc, la drève se convertit en atelier et en salle d'exposition. En été 1983, elle se reprend un autre rôle en jouant elle-même une sculpture. L'exposition « La pierre dans l'art belge contemporain » déroule donc dans l'Atelier 340 mais s'étend au Parc Bauwouin, où elle est accueillie par l'Administration de la région bruxelloise. Les objectifs proposés sont multiples et didactiques : faire dé-

couvrir par des échantillons de pierre les richesses minérales belges (10), présenter les œuvres d'artistes belges et montrer ceux-ci au travail lors d'un symposium se déroulant en août. Un montage audio-visuel montre les métamorphoses de la pierre depuis son extraction dans la carrière jusqu'au musée.

Les sculpteurs répondant en masse, l'Atelier 340 doit limiter les inscriptions en précisant ses buts : l'approche novatrice mais non académique, l'ouverture à tous sans nier « la subjectivité inhérente à chacun ».

Un rôle culturel fondamental

Dans ce contexte, la drève joue un rôle culturel fondamental (11) en se prêtant à « la matérialisation de l'œuvre environnementale du groupe « Tout » par sa métamorphose en une plage » (12) : « Un rêve dessous les pavés », dont la conception rappelle un des slogans de mai 1968.

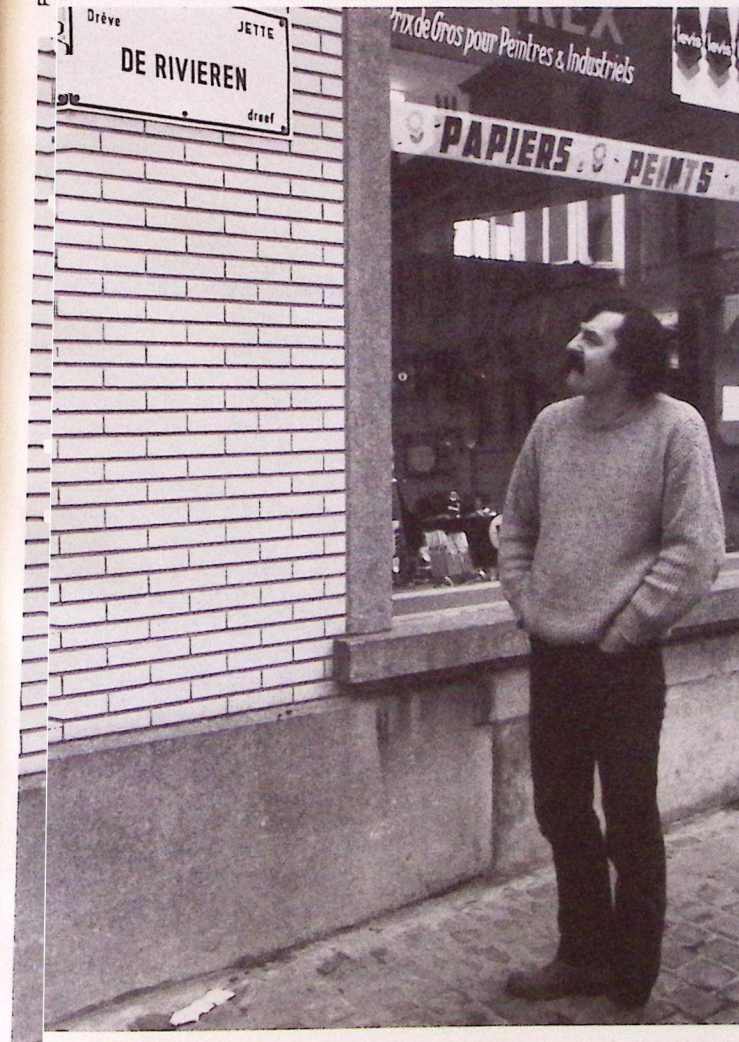
L'a.s.b.l. « Tout », qui regroupe des membres « rêveurs », économistes, peintres, architectes, habitantes et habitants, a pour objet l'étude des phénomènes altérant les relations entre l'homme et son milieu et la matérialisation du rêve et de l'utopie.

Ainsi l'impasse, grâce à « Tout », à l'atelier « 340 » et à des chômeurs bénévoles, est transformée en sculpture.

« En souvenir de mai 1968 »

« Dans un quartier de banlieue, entre des maisons grises et des terrains vagues, sectionné par une grand-route et coincé contre un chemin de fer, le cul-de-sac d'une ruelle oubliée : un des bouts du monde, un des fonds du monde où même le vacarme des trains ne rappelle plus que des ailleurs existent... aube de printemps, se déchire et se liquéfie l'encroûtement des pavés : des dunes bourgeonnent, s'épaouissent, blondissent au soleil; sous le vent du large, quelques oyats s'enlacent déjà; à l'ombre des parasols, l'écume des vagues caresse les chaises longues gémissant leurs amarres, les villas tanguent avec les marées; que les baigneuses sont brunes; odeur de crevettes... puis, dans un crépuscule de septembre,

Wodek Majewski paraît songeur. Pense-t-il à l'avenir de cette drève si chère à son cœur?



l'abcès se résorbe, les lèvres de pierre se cicatrisent, la rue grisonne dans sa mémoire un rêve sous les pavés ».

Initialement, en février 1983, « Tout » voulait créer la plage entre deux quais de yacht-clubs auxquels seraient amarrées une douzaine de maisons-bateaux. La pièce « Ah! les beaux jours » de Beckett devait y être jouée.

Malheureusement, en mai, la commune de Jette décide de démolir les habitations de la par-

tie nord de la drève. « Tout » décide alors, malgré un budget limité, de prolonger la plage sur les démolitions et d'incurver le bord de la mer pour finir parallèlement au chemin de fer.

Malgré de multiples contretemps, une fuite de la canalisation de gaz, l'inachèvement des démolitions, le remplacement du sable promis par un autre de moindre qualité, le rêve devient néanmoins réalité : la mer fait onduler les pavés, les dernières maisons se transforment en bateaux, le voilier « flying dutch-

man » et son cinéma sont installés, les barricades de béton deviennent des paravents, les cabines sont aménagées, le « Café de la plage », les sculptures de Jacques Verdeyn accueillent les premiers « touristes ».

Et c'est le succès! D'autant plus que le soleil est de la partie! Les visiteurs ne comprennent pas toujours que la plage est une œuvre parmi les cinq cents autres de l'exposition, mais ils jouent le jeu, bercés par l'enregistrement du murmure des vagues! On vient à la plage pour se désaltérer, prendre un bain de soleil, manger des crevettes ou regarder le film du week-end, tandis que les enfants jouent dans les dunes, et... on oublie que la rue est expropriée depuis vingt ans, que les dernières maisons, pardon, bateaux, devront aussi disparaître.

La réaction des habitants de l'impasse est excellente. Outre l'aide matérielle ou amicale qu'ils ont apportée, comme toujours, au moment des travaux et des expositions, ils sont aussi le meilleur public : telle dame ne se plaint-elle pas de la nervosité de son chien quand celui-ci n'entend plus le bruit des vagues!

Mais cette sculpture est et doit être éphémère. Le « rêve » se termine le 22 septembre, à l'équinoxe d'automne (c'est important pour « Tout »), par les « funérailles » de la plage. Au milieu des vagues, « Tout » et les invités du « Bal du rat mort » enterrent les symboles de la plage : la cassette de l'enregistrement des bruits de la mer, le Baigneur de Garry Pesciallo, les baigneuses du Hollandais volant, l'enseigne du « Café de la

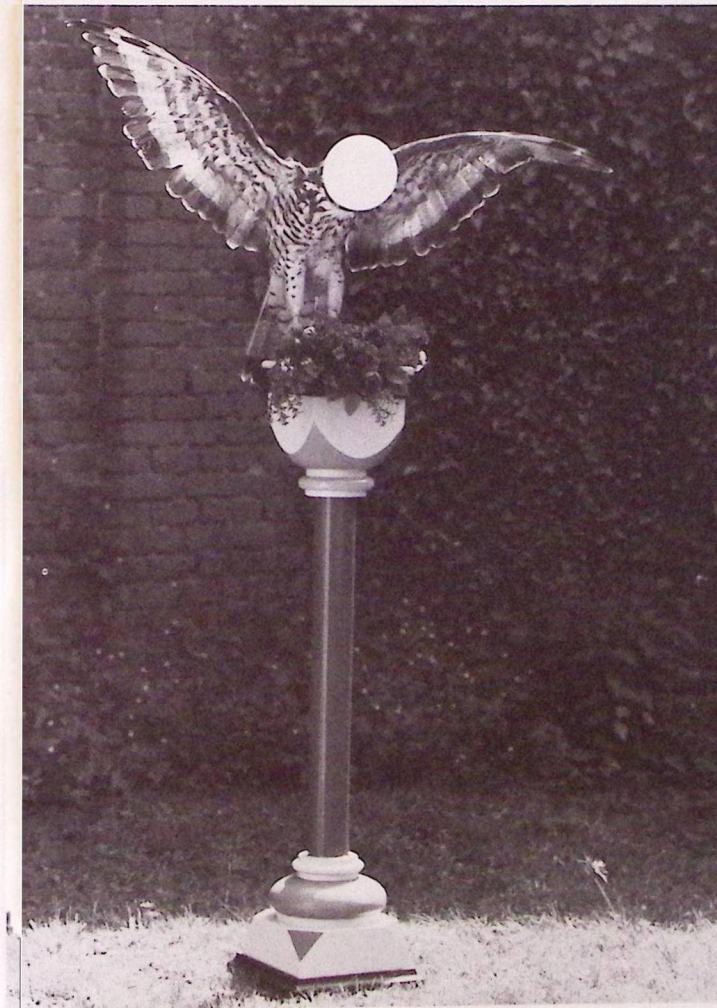
A la taverne de l'Atelier 340, la serveuse est vraiment dans le vent.



La drève de Rivieren en décembre 1985.

« page » et « ma coque », le baigneur-baignoire de la plage, retourné, portant l'inscription « Un rêve sous les pavés ». Un bulldozer recouvre le tout de sable et les pavés retrouvent leur fonction première. Les fresques sont effacées. Néanmoins le café, devenu « Café de l'oubli » reste ouvert.

L'expérience de « Tout » est importante, dans la mesure où elle est parvenue à motiver les habitants en un endroit aussi oublié que la drève. De plus, elle remet



en question l'avenir de la drève de Rivieren, reflet du problème général posé par les expropriations de sites bien implantés au profit de l'aménagement de quartiers neufs. D'une part, celle-ci est quasi insalubre, aux trois-quarts détruite et tout à fait anachronique par rapport aux habitations des nouveaux quartiers qui l'entourent et qui n'attendent que sa destruction pour l'édification de la route et du parc promis. Mais d'autre part, elle joue un rôle fondamental et unique au niveau culturel par son appui aux activités et projets de l'Atelier 340.

Car, outre la création du Centre de documentation sur la sculpture, W. Majewski veut continuer la réalisation d'expositions et, suivant l'exemple anversois du Middelheim, mettre à profit le parc Baudouin, situé à quelque 300 mètres pour exposer les œuvres monumentales des futures triennales. Les pièces plus petites ou plus fragiles seraient montrées au « 340 ». Or, rien dans les environs de ce parc ne peut abriter un atelier et un

Parmi les nombreux artistes qui ont exposé à l'Atelier 340 figure Michel Jamsin dont « Le lampadaire cruel » fut une des œuvres les plus remarquées.

1983 : Exposition « La pierre dans l'art belge contemporain ». Participation du groupe « Tout » : « Un rêve dessous les pavés ».

centre de sculpture; déplacer le « 340 » dans un autre quartier anéantirait les efforts et le succès de trois années de travail.

Vraisemblablement, si l'on raisonne selon les règles implacables de la législation, la drève disparaîtra sous les coups d'un bulldozer. Mais on peut se demander si une « rénovation urbaine » justifie la destruction d'un des rares quartiers ouvriers des faubourgs de Bruxelles et la fin d'une merveilleuse expérience d'animation culturelle.

... nonobstant cette menace,

Wodek Majewski et l'Atelier 340 ont organisé en 1984 une exposition, au niveau national, d'œuvres des dix dernières années, sur le thème « Surface sculpturale ». Le but était de montrer « les relations qui lient la sculpture et cette particulière façon d'exprimer sa perception de l'espace » (13), par la pierre, le tissu, le plastique, le métal, le verre, le bois, le papier, etc.

Réunissant plus d'une centaine



d'artistes, cette exposition a mis en évidence la diversité des recherches dans la sculpture d'aujourd'hui et a montré jusqu'où chacun pouvait explorer les limites de son art dans la prédominance de la sensation d'éten due.

Prévue de septembre à novembre et prolongée jusqu'en décembre, l'exposition s'est tenue dans les locaux de l'Atelier 340 et, bien sûr, dans la drève de Rivieren. Les murs rajeunis de celle-ci se sont parés de surfaces sculpturales et deux « maisons » ont été bâties. Dans le fond de l'impasse, « l'empreinte » de la

première demeure, réalisée en caoutchouc, montrait l'arrière d'une maison de maître des années 50. Tout en maintenant l'image de la rue vétuste, mais pas abandonnée, Christine Wilms voulait transformer l'atmosphère de la rue ouvrière par l'évocation d'une propriété bourgeoise. Edifiée sur l'emplacement d'une bâtisse détruite il y a quelques années, à l'angle de la chaussée de Wemmel et de la rue de l'Eglise Saint-Pierre, la seconde maison, en plastique, œuvre du groupe « Tout », symbolisait les multiples demeures de Bruxelles détruites « parce que ».

Dans la même optique, un bistrot « Au temps où », construit à l'aide de tôles et de vieux postes de télévision, permettait aux nombreux visiteurs de se désaltérer, mais surtout rappelait l'oubli et la pauvreté qui sont le quotidien de la rue. Enfin Metallic Avau, avec un aspirateur, présentait, sur une longueur de

Ci-contre : « Un rêve dessous les pavés ». Vue du flying dutchman dont la toile servit d'écran de cinéma. En page de droite : 1984 ; dans le cadre de l'exposition « La Surface sculpturale », cette maison symbolisait les multiples demeures détruites parce que...



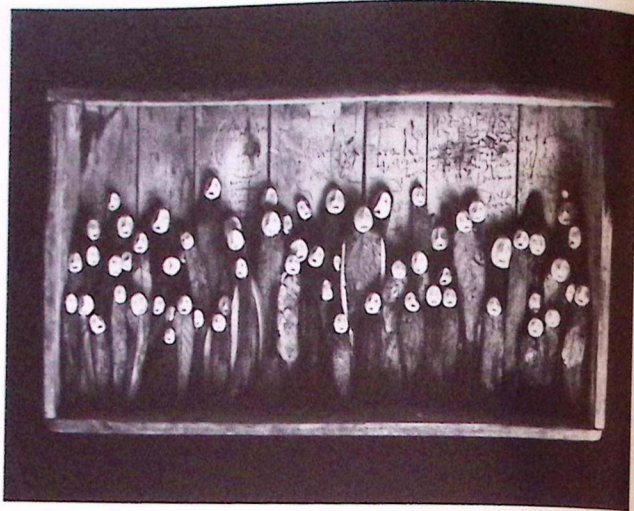
1985 : une œuvre de Jephon de Villiers présentée à l'exposition « De l'animal et du végétal dans l'art belge contemporain ».

soixante mètres, une « aspiration » de mille pavés.

Une fois de plus, la drève a soutenu cette prodigieuse exposition et ses habitants y ont entrevu une lueur d'espoir. En effet, lors du vernissage, le 22 septembre, le bourgmestre de la commune de Jette, Jean-Louis Thys a déclaré que, vu la ténacité, le courage et les succès remportés par Wodek Majewski, il s'engageait à « le faire rester ».

Avait-il voulu entendre par ces termes la protection de l'atelier ou de toute la drève ?

A l'heure actuelle, la sauvegarde de la drève serait incluse dans l'opération communale « Périmètre de rénovation du centre de Jette » (14). Effectivement, le centre de Jette – c'est-à-dire, la rue de l'Eglise Saint-Pierre, le parc Garcet, la place Cardinal Mercier et le bas de la rue Léon Théodor – nécessite « la rénovation des immeubles existants et



l'aménagement général du quartier pour une adaptation aux exigences modernes d'une commune de l'agglomération bruxelloise » (15).

Un dossier préalable serait constitué par l'architecte Léonard, connu pour la rénovation de l'hôtel communal de Jette; le projet, reçu par la Commune, serait proposé à la Région bruxelloise, qui accorderait ses subsides, aidée par les commu-



nautés francophone et néerlandophone du pays (16).

Les idées motrices de l'aménagement de la drève elle-même restent celles du « 340 » : aménagement des lieux en zone d'habitation et de rencontres culturelles.

Quant à l'Atelier 340, fidèle à son but, l'étude de la sculpture contemporaine, il poursuit ses expositions thématiques. En 1985 « De l'animal et du végétal dans l'art belge contemporain » réunissait 43 artistes belges aux œuvres constituées en tout ou en partie d'éléments végétaux ou animaux.

En 1986 « Florence Fréson et Ado Hamelryk » reprend le thème proposé par « Surface sculpturale », soit l'investigation sur la matière elle-même, tout en permettant de mieux connaître ces deux artistes.

« Matières non assemblées » tente d'approfondir le rôle de la « mise en situation » des matières dans la création d'une œuvre. On retrouve cette approche en 1987 « Yves De Smet 1979-1987 ». La politique de l'Atelier 340 est donc nette : non seule-

1986 : Bob Verschueren a conçu cette surface en terre glaise pour l'exposition « Matières non assemblées ».

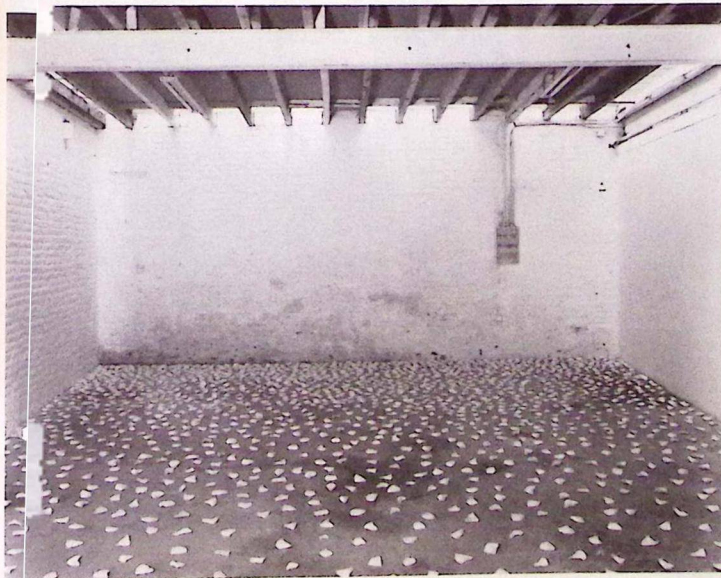
ment, il propose un thème, mais il le développe et le précise par l'intermédiaire d'artistes.

Les manifestations de l'Atelier 340 ont reprises en Belgique et à l'étranger : « De l'animal et du végétal » a été présentée jusqu'en mars 1988 à la Neue Galerie d'Aix-la-Chapelle; elle fut également au van Reekum Museum d'Apeldoorn jusqu'au 21 août 1988.

« Yves De Smet » y sera aussi exposé, du 28 août au 9 octobre, près son passage au Musée Moderne à Ostende.

Le Musée d'Art Moderne de Liège accueillera du 25 novembre 1988 au 8 janvier 1989 « Piet Stockmans et Bob Verschueren ».

A nouveau, l'Atelier 340 expose au 31 juillet 1988 « Hommes à la Galerie Drieghe » et du 16 septembre au 16 octobre 1988 les collections de dessins du van Reekum Museum d'Apeldoorn; il accueillera ensuite l'exposition internationale « Les constructivistes polonais ».



Sur sa lancée, l'Atelier 340 propose quatre expositions pour 1989 et, aussi et surtout, prouve sa consécration par son intégration à Europalia 89 Japon.

De cette dernière information, nous pouvons tirer la conclusion suivante : non seulement, de petit atelier abrité dans une rue quasi abandonnée, le « 340 » est devenu le pilote de la sculpture belge contemporaine, mais il a aussi atteint un renom européen; il diffuse au loin ses recherches et ses découvertes et il a permis la réhabilitation et la restauration d'un vieux quartier jetteois : « la drève de Rivieren » (17).

Notes

- (1) Pourtant la plaque de rue jetteoise, toujours en place, signale « drève » de Rivieren.
- (2) Le château de Rivieren est situé à l'est de Ganshoren, à la limite de la frontière avec la commune de Jette.
- (3) A.R. du 7 septembre 1957. Signons ici qu'en janvier 1960 et en décembre 1961, deux A.R. modifièrent le plan particulier d'aménagement qui fut définitivement approuvé en juin 1968.

- (4) Il est probable que les autres maisons sont définitivement condamnées vu leur mauvais état.
- (5) Né à Varsovie le 1^{er} mars 1952, arrivé en Belgique en 1973, il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Reçoit le prix Charles Buls en 1974. Termine ses études en 1977 et reçoit la médaille de bronze du Syndicat d'Initiative de la Ville de Bruxelles.
- (6) Interview de Wodek Majewski, août 1983.
- (7) A l'heure actuelle, ce centre est en voie de réalisation.
- (8) Aspect de la sculpture dans les écoles d'art francophones de Bruxelles. 26 septembre – 4 octobre 1981.
- (9) Un moment de sculpture bruxelloise. 24 septembre – 4 octobre 1981.
- (10) Le « noir de Mazy », par exemple, est unique au monde.
- (11) Et elle n'est pas du tout le « côté gag » de l'exposition, comme l'ont prétendu certains articles.
- (12) C'est un vieux rêve : un des projets de « Tout » était la transformation de la Grand-Place de Bruxelles en plage...
- (13) Surface sculpturale. 22.09.-16.12.1984. Atelier 340, drève de Rivieren... p. 10.
- (14) Le processus est déterminé par la circulaire du Ministère de la Région bruxelloise, datée du 28.03.87, *Moniteur belge*, 28.08.1987, pp. 1741-1775 et *Ministère de la Région bruxelloise. La rénovation urbaine. Recueil des textes réglementaires, 1987, 57 p.*
- (15) Extrait du registre aux délibérations du Conseil communal.
- (16) Celles-ci sont particulièrement favorables à cette opération qui permettrait l'expansion culturelle à Jette. D'autre part, W. Majewski peut compter sur le mécénat pour la réalisation de ses projets.
- (17) Je tiens à remercier tout spécialement l'Atelier 340 et son animateur, Wodek Majewski, ainsi que M. Dosogne, architecte de la commune de Jette, de leur aimable collaboration.

Une composition, en porcelaine, réalisée par Piet Stockmans pour l'exposition « Matières non assemblées ».

La Route du Roman País (9)

par Yves BOYEN

* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.
 ** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

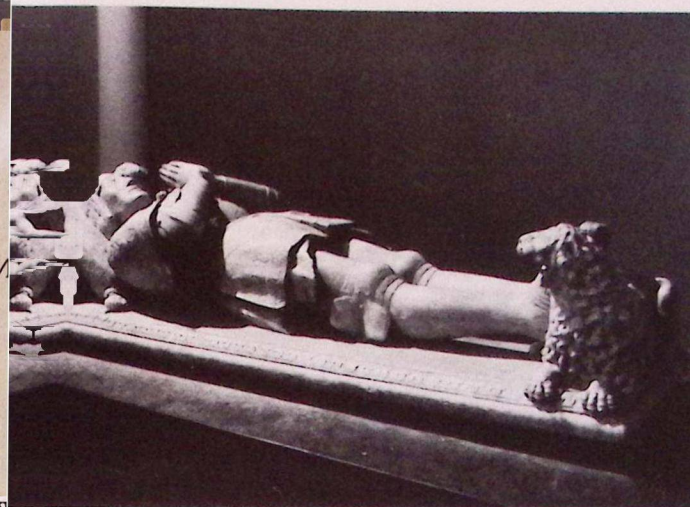
BRAINE-LE-CHATEAU (km 93,8)

Braine-le-Château est une attrayante bourgade arrosée par le Hain, affluent de la Sennette. Le relief est très accidenté. En plusieurs endroits, les dénivellations atteignent près de cent mètres. Les divers points de vue*, que ménagent les hauteurs dominant les rives du Hain, de même que le décor naturel où alternent bois, cultures, pâturages et étangs rangent le site de Braine-le-Château parmi les décors les plus attachants et les plus pittoresques du Brabant. Les origines de la localité sont très anciennes. La terre de Braine fut cédée, en 649, par sainte Waudru, au bénéfice du chapitre de Mons. Durant tout le Moyen Age, l'agglomération resta sous l'obédience du comte de Hainaut. Elevée au rang de seigneurie dans le courant du XI^e siècle, le village fut administré par d'illustres familles parmi lesquelles les de Trazegnies, d'Alcoude, de Homes (de 1434 à 1670) et, enfin, les de Tour et Taxis.

Syndicat d'Initiative de Braine-le-Château : M. Albert Lacroix, président, rue Landuyt 19 à 1440 Braine-le-Château; tél. : 02/366.05.16.



Braine-le-Château : le Pilon (1521), l'un des plus beaux, sinon le plus beau de Belgique.



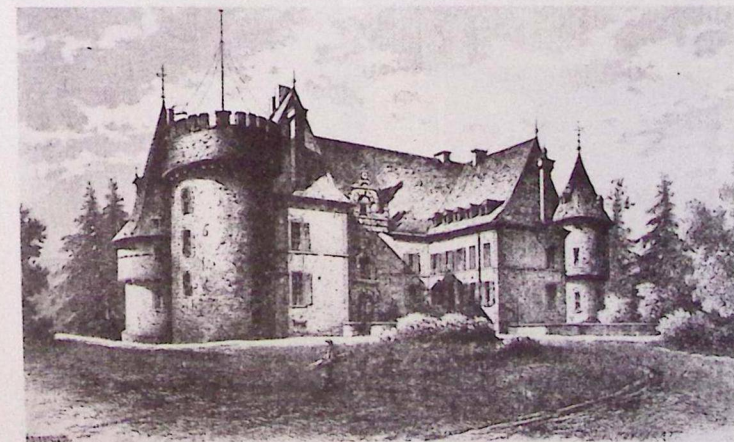
Braine-le-Château : le superbe gisant, en albâtre, de Maximilien de Homes, visible dans l'église Saint-Remy.

Manifestations religieuses et folkloriques : Cortège carnavalesque causant la participation des géants locaux le dimanche précédant la Mi-Sasme. Procession à la Chapelle le 30-Croix : le dimanche qui suit N^o mai. Procession à la Chapelle m^o]-Dame-au-Bois : le premier dimanche de juillet. Rencontres mé^onelles : le premier ou le deuxième à 6 h-end de septembre (consulter, C^o et effet, la presse). d^o rencontres, qui débutent le ven^o et le soir, se poursuivent les samedi dimanche. Parmi les attractions re^oent un marché médiéval, une teaturation médiévale sous chapiteu, un bal, un mât de cogagne, H représentations théâtrales, des promenades dans le passé, une ch^ond'messe (le dimanche) avec e^o ants et accompagnement musical, H ...

L^o restaurants (toutes catégories). o s monuments, dont se pare la t^ommune, sont du plus haut intérêt, t^o it sous l'angle historique qu'archi^octural. Leur visite peut faire l'objet r^o une ravissante et tonifiante pro^oenade pédestre. A cette fin, il suffit r^o ranger son véhicule sur ou aux o^ords immédiats de la Grand' ace. C'est précisément au centre o^o cette Grand'Place que se dresse l^o Piloni* (classé) considéré comme n^o des plus beaux de Belgique. Il s^o élevé, en 1521, à l'initiative de

Braine-le-Château : le château d'origine féodale est le joyau architectural de la région (gravure de E. Puttaert).

Maximilien de Homes, chambellan de Charles Quint. Il se compose d'un soubassement hexagonal, formé de quatre piliers supportant une colonne cylindrique, haute de trois mètres, et encadrée de gracieuses barres de fer; il se termine par un chapiteau surmonté d'une lanterne composée de six élégantes colonnettes qu'achèvent de fines arcatures trilobées. Sur la Grand'Place également, l'Eglise Saint-Remy, rebâtie en 1861, dans un style apparenté au gothique tertiaire. Œuvre de l'architecte Emile Coulon, qui a signé les plans de la plupart des églises reconstruites, au XIX^e siècle, dans l'arrondissement, elle ne présente, hormis sa tour élancée haute de 45 mètres, aucune particularité exté-



rieure. Certaines pièces du mobilier, par contre, retiendront l'attention des amateurs d'art. Tout d'abord, un Christ en croix, en marbre blanc, dont la paternité est attribuée à François Duquesnoy; ensuite un tableau figurant le baptême de Clovis par saint Remy (début du XIX^e siècle); un autre représentant le martyr de saint Sébastien; puis les vitraux ornant les bas-côtés et provenant de la chapelle de l'hôtel Salazar, à Bruxelles; ils nous content la légende du Saint Sacrement du Miracle; enfin et surtout, le superbe gisant*, en albâtre, de Maximilien de Homes, mort en 1542 où le défunt est représenté sous l'aspect d'un chevalier revêtu de son armure, le collier de la Toison d'Or attaché au cou, la tête reposant sur un coussin tenu par des angelots et les pieds s'appuyant sur un lion.

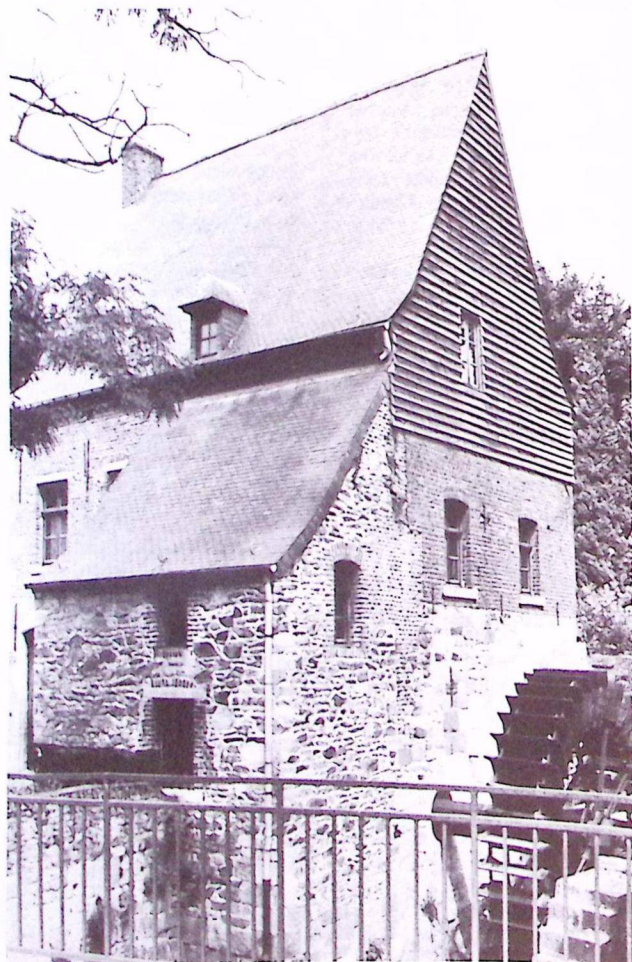
Cette sculpture exceptionnelle marie habilement les premiers apports de la Renaissance au souci de vérité et d'exactitude qui rappelle l'influence de la fin des temps gothiques.

Légalement en retrait de la Grand'Place, subsiste l'antique château féodal* (classé), qui constitue le joyau architectural de la région.

La date exacte de son érection est controversée. La forteresse primitive, à l'époque, un simple donjon, remonterait à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle. Habité dès le début du XIV^e siècle, il fut remanié, retouché, restauré et en partie reconstruit à diverses reprises de sorte qu'aujourd'hui, seule l'aile ouest, avec ses deux tours d'angle et ses meurtrières, a gardé un cachet spécifiquement moyenâgeux. L'autre

Braine-le-Château : la Maison du Bailli est une élégante construction du XVI^e siècle, en briques, arkose de Clabecq et pierres blanches.

aille, incendiée en 1667, a été reconstruite en 1681, dans le style de l'époque; son architecture sans ornement prolonge harmonieusement les parties anciennes de l'édifice. Propriété des de Robiano, depuis 1835, le château a fait l'objet, depuis, de divers aménagements sans pour autant que l'unité de l'ensemble en soit compromise. Quant aux larges douves, qui ceignent toujours l'édifice, elles rappellent les origines défensives du castel. Ce domaine étant privé, le public n'y a pas accès. Toutefois, le châtelain autorise la visite du parc dans des circonstances exceptionnelles, telles les Opérations « Portes Ouvertes » ou les Rencontres Médiévales. A ce



sujet consulter la presse ou s'informer auprès de notre Fédération.

A l'angle de la Grand'Place et de la rue des Comtes de Robiano, la **Maison du Bailli** (classée) est une avenante construction du XVI^e siècle, en briques, arkose de Clabecq et pierre blanche. La façade, agrémentée de fenêtres à meneaux, est bien équilibrée. A remarquer le très beau pignon à gradins, de style Renaissance.

En nous engageant (à pied, de préférence) dans la rue des Comtes de Robiano nous longeons d'abord le mur de clôture du château.

A droite, émergeant du mur, l'If séculaire, qui, suivant la tradition, fut planté par Martin de Hornes, le jour même de l'exécution de Philippe de Montmorency, comte de Hornes, qui fut décapité, à Bruxelles, le 5 juin 1568, sur ordre de Ferdinand-Alvarez de Tolède, l'impitoyable duc d'Albe. Un peu plus loin, à droite, l'ancienne brasserie **banale**, récemment restaurée, se compose de deux constructions perpendiculaires à la rue. Celle de droite, en briques sur base de moellons, remonte au début du XVII^e siècle; celle de gauche lui est légèrement postérieure, mais a été exhaussée dans le courant du XIX^e siècle.

Braine-le-Château : l'archaïque moulin à eau, dont les origines remontent à 1226, abrite, de nos jours, l'intéressant Musée de la Meunerie.

Nous franchissons, à présent, le Hain par un pont à deux arches qui semble dater du XVII^e siècle. Immédiatement après le pont, le **Vieux Moulin** (classé), déjà mentionné en 1226. Cette «chaîque petite usine, reconstruite vraisemblablement vers la fin du XVI^e siècle ou au début du XVII^e siècle, fut longtemps banale pour les habitants de Braine-le-Château et Haut-Ittre. Il appartenait, par moitié, au seigneur de la localité et au chapitre de Sainte-Waudru à Mons. Désaffecté depuis 1947, le moulin a été doté, d'une nouvelle et élégante toiture en bois. Le bief, pour

sa part, est en bon état d'entretien. Le bâtiment proprement dit a été restauré en 1972 et abrite, depuis 1973, le **Musée de la Meunerie** où le visiteur pourra s'initier aux techniques qui ont présidé à la mouture du grain pendant de nombreux siècles.

En outre, le musée sert occasionnellement de cadre à des expositions thématiques (métiers d'art, etc...). Le musée n'est ouvert que les samedis, dimanches et jours fériés dans l'après-midi pendant la belle saison, en principe de Pâques à la fin de septembre. Visites guidées sur demande à adresser, deux semaines d'avance; tél. : 02/366.96.91. Droit



d'entrée : 40 F; groupes et enfants : 30 F.

Au-delà du moulin, la rue des Comtes de Robiano gravit un sévère raidillon qui aboutit à un carrefour de chemins ruraux.

En face de nous, légèrement à gauche, se dressent trois éminences piquées de chênes et de hêtres : ce sont les **Monts** que certains chroniqueurs considèrent comme d'anciens tumuli belgo-romains. Le monticule le plus élevé (altitude : 115 mètres) porte une grande croix en pierre bleue, taillée en forme de nœuds, à laquelle est accroché un Christ en pierre blanche, dénommé le « **Bon Dieu des Monts** ». Ce monument, dont la base porte comme inscription « Sit super populum benedictio tua », date de 1673. La statue du Christ est malheureusement fort mutilée.

Sur une butte voisine, à droite des Monts, une pente escarpée permet d'accéder à la **Chapelle Sainte-Croix**, agreste et touchant oratoire gothique, en briques et pierres ferrugineuses, édifié en 1616 et consacré en 1617. L'autel date du XVIII^e siècle; il est orné d'un tableau figurant le miracle de la Résurrection et sainte Hélène tenant la Sainte Croix (première moitié du XVII^e siècle).

De ces divers promontoires, le **panorama*** sur la région et la romantique vallée du Hain est sans pareil.

Retour à la Grand'Place d'où nous partons en direction de Clabecq.

Après 600 mètres environ se découpe, à notre droite, légèrement en retrait de la route la ravissante **Ferme Rose** également appelée **Ferme de Binchefort**. Cette ferme, déjà citée en 1587, remonte, sous son aspect actuel, au XVIII^e siècle. A signaler le beau porche-colombier, en plein cintre, surmonté d'une pierre gravée aux armes des de Hornes, qui furent seigneurs de la localité, l'imposante grange millésimée 1686, les étables plus basses datées de 1771 et le corps de logis à deux niveaux. Cette ferme est l'une des plus importantes de la région et est spécialisée dans l'élevage des bovins (plus de 150 têtes de bétail).

La Route du Roman País ne pénètre pas dans le centre de Clabecq, mais, à l'entrée du village, bifurque

à l'entrée du village, bifurque

à l'entrée du village, bifurque

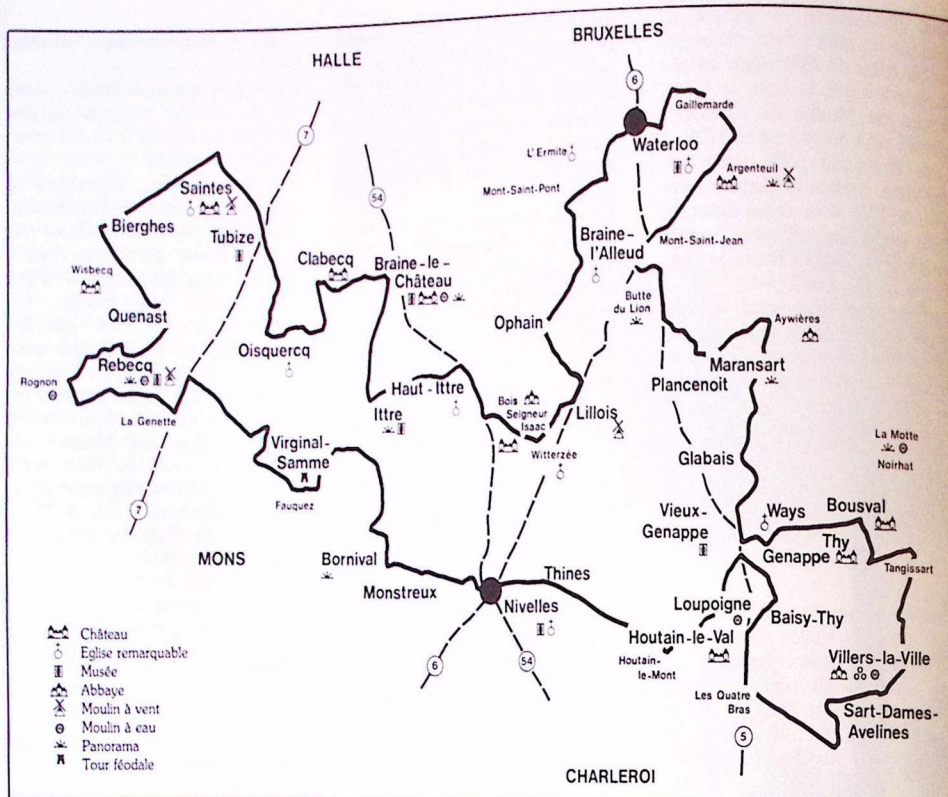
à l'entrée du village, bifurque

à l'entrée du village, bifurque

à l'entrée du village, bifurque

à l'entrée du village, bifurque

à l'entrée du village, bifurque



à gauche (angle obtus) en direction d'Iltre. Ceux qui souhaitent faire connaissance avec le patrimoine relativement modeste de Clabecq continueront tout droit par la rue du Château jusqu'à la place Josse Goffin. Remarquer, au passage, à droite et en bordure de la rue, le château (propriété des Forges de Clabecq), qui date, sous sa forme actuelle, du XVIII^e siècle. Formé d'un corps de logis principal, flanqué de deux ailes, dont l'une est coupée, en son milieu, par un puissant donjon, qui remonte à une construction antérieure, mais qui fut remanié au XVIII^e siècle. La caractéristique de ce castel, qui souffre d'un défaut d'entretien, est d'avoir été construit, en grande partie, à l'aide de la pierre locale, appelée arkose de Clabecq (voir plus loin).

CLABECQ (km 97)

Clabecq est un centre industriel, arrosé par la Sennette et son affluent, le Hain et traversé par le canal de Bruxelles à Charleroi. Faisant aujourd'hui partie du grand

Tubize à la suite de la fusion des communes, Clabecq, qui ne comptait que 150 habitants en 1750, doit son développement actuel aux célèbres forges établies sur son territoire depuis plus de 150 ans.

Les Forges de Clabecq furent fondées en 1828, par Edouard Goffin et Nicolas Warocqué dans un moulin construit, en 1752, en bordure de la Sennette et qui servait à la mouture des céréales et au battage du fer. Constitué en société anonyme, dès 1888, les Forges de Clabecq forment, de nos jours, un impressionnant complexe sidérurgique s'étendant en partie sur les territoires d'Iltre et de Tubize et groupant des hauts fourneaux, fonderies, aciéries électriques, laminiers, tréfileries et trains de tôles. Ces diverses activités mobilisent, chaque jour, près de 3.000 personnes (ouvriers et employés).

Quant à l'arkose de Clabecq, qui servit, notamment pour la construction du château de Clabecq et des écuries de la Ferme Rose à Braine-le-Château, il s'agit d'une roche de couleur verdâtre déjà employée au

XVI^e siècle. Les gisements furent exploités jusqu'au milieu du siècle dernier. Ce matériau fut abondamment utilisé dans la localité et même au-delà pour la construction des maisons et des fermes; il fut surtout recherché pour les encadrements de portes et de fenêtres.

Comme déjà signalé plus haut, le patrimoine architectural de Clabecq est peu important. Relevons, en dehors du château déjà décrit, le Monument Goffin, qui orne la Grand'Place; il s'agit d'une œuvre assez expressive de Jacques de La-laing (1858-1917) représentant, en pied, le fondateur des Forges. Sur la Grand'Place également, l'Eglise Saint-Jean-Baptiste, bâtie en 1867, lors de l'érection de Clabecq au rang de paroisse, est un édifice, de style néo-roman, précédé d'une tour haute de 40 mètres. Cette construction sans grande originalité est due à l'architecte Emile Coulon. Le mobilier est sans intérêt sauf, peut-être, une statue en bois de saint Jean-Baptiste (XIX^e siècle).

Une curiosité : à 500 mètres environ de la Grand'Place, à front de la rue Saint-Jean a été édifiée, en 1902,

Braine-le-Château : la Ferme Rose, bel ensemble de constructions rurales remontant aux XVII^e et XVIII^e siècles.

une église réservée au culte évangélique. Retour à notre circuit. Pendant un bon kilomètre, nous suivons la chaussée conduisant à Iltre. A notre débite, nous découvrons les Forges de Clabecq et un peu plus loin leur extension (installations modernes sur le territoire d'Iltre). A la première fourche (plaque Oisquercq) nous obliquons, à droite, et, par une route en pente, nous traversons le joli bois de Oisquercq pour rejoindre le canal de Bruxelles à Charleroi que nous enjambons pour atteindre, après un court raidillon, la



place du village de Oisquercq dominée par son église.

OISQUERCQ (km 99,9)

Agreste village rattaché de nos jours à Tubize. Les rives de la Sennette, qui arrose la localité, sont assez escarpées et joliment contrastées (versant boisé sur la rive droite, livré à la culture et à la pâture sur la rive gauche).

Les travaux d'élargissement et de modernisation du canal de Bruxelles à Charleroi, entrepris il y a une vingtaine d'années, ont quelque peu défiguré le site. C'est ainsi que l'antique moulin à eau de Oisquercq, datant de 1606, a été démoli en 1961. Heureusement certains éléments architecturaux du moulin ont été sauvés et reconstitués à Tubize (voir plus loin : Musée de la Porte). Sur le plan monumental, Oisquercq possède un précieux témoin du passé : l'Eglise Saint-Martin*, dont les origines sont fort anciennes.

Ce sanctuaire (classé) d'une étonnante rusticité a conservé sa tour romane (fin du XII^e siècle ou début du XIII^e siècle) et son chœur d'inspiration gothique (1520). La pierre verte de la région (arkose) a été utilisée avec bonheur pour certains revêtements extérieurs.

Les retouches, restaurations et agrandissements opérés au cours des siècles, notamment au XVII^e siècle (exhaussement de la nef, porche baroque daté de 1652 et sur-

Les impressionnantes Forges de Clabecq.

Panorama de Braine-le-Château pris des Monts.

monté d'un blason), ainsi que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle n'ont que très peu altéré – si l'on excepte quelques maladroites de tâcherons – le charme désuet que dégage l'édifice.

Le mobilier, sans être opulent, ne manque pas d'intérêt.

On détaillera les trois vitraux du chœur, dont l'un remonte à environ 1520 et fut offert par Englebert d'Ailly et sa femme, Jeanne de Luxembourg; consacré à la Nativité, il se signale par ses chaudes tonalités.



Chaire de vérité (1654) d'un goût rustique. Divers tableaux dont une « Adoration des Mages » (1845), un « Retour d'Égypte » d'inspiration folklorique et une copie adroite de la célèbre « Descente de Croix » de Rubens. On notera encore plusieurs statues en bois polychrome, dont un Christ en croix du XVI^e siècle et un charmant groupe figurant saint Martin partageant son manteau. L'église conserve, en outre, divers monuments et dalles funéraires, dont la dalle d'Englebert d'Ailly († 1523) et Jeanne de Luxembourg († 1557), sculpture typique de la fin des temps gothiques.

Dans le petit cimetière ceinturant l'église se dresse un curieux calvaire breton, ramené du pays des druides par une personnalité locale. Nous suivons, à présent, la rue de la Falize. Après un kilomètre, nous tournons à droite (rue de Virginal). La route, qui épouse la crête séparant les vallées de la Senne et de la Sennette, nous permet de découvrir, à droite, sous un autre angle, les imposantes Forges de Clabecq. Nous pénétrons bientôt dans l'agglomération de Tubize, dont les habitations s'étirent sur plusieurs kilomètres.

(9) Voir également « Brabant Tourisme » n^{os} 3-4 et 5-6/1986 ainsi que les n^{os} 1, 2, 4, 5 et 6/1987 et le n^o 1/1988.

Oisquerq : l'église Saint-Martin ou l'heureux mariage du roman et du gothique.

La petite histoire des Marolles

par Alain MONDERER

Les temps est-il révolu où Bruxelles chantait et bruxellait? Il suffit de s'enfoncer dans les rues joutant la rue Haute pour se convaincre du contraire. Les estaminets où foisonnent anecdotes et joyeux drilles sont là pour témoigner que Brézel avait son.

Partant à la recherche d'un conteur du temps passé, il aura suffi de pousser la porte de l'un de ces bistrotts et de rencontrer Fernand, Carolintje, Guillaume ou d'autres célébrités locales (âgées en moyenne de 75 ans). Les langues se délient avec réticence face à l'intrus mais finis-

sent par s'habituer et l'ambiance bon enfant prend le dessus. Toutes sortes de métiers parcouraient les pavés du quartier des Marolles et permettaient aux ouvriers de gagner quelques sous supplémentaires pour assurer la survie.

Les logements comme le coût de la vie étaient élevés. L'hiver, les femmes devaient serrer le cordon de la bourse afin de payer le bois et le charbon de chauffage. Les kaffeihoeze étaient pour de nombreuses familles une planche de salut. On y servait de l'eau bouillante pour le café et les ménagères formaient la queue devant ces étals et papotaient de concert d'où le surnom donné à ces maisons : lameirkoute (lieu de commérage). Le café chaud y était servi un sou la tasse. Au 17, rue du Temple, une kaffeihoeze était gérée par Fintje qui versait dans les casseroles et les tasses, l'eau chaude pour le café du petit déjeuner. De ces petits métiers du début du siècle, il ne reste que peu de survivants (certains subsistent : la vendeuse d'escargots, le mar-

Le colleur d'affiches.



chand de moules et des quatre-saisons) mais le souvenir s'est admirablement perpétué par-delà les décennies et nous parvient sous forme d'un ouvrage révélateur de la vie active du quartier des Marolles au temps où ses rues résonnaient des clameurs et cris des vendeurs ambulants. Ce livre : « Petits Métiers des Marolles » est l'œuvre de Gustave Abeels, président du Cercle d'histoire et d'archéologie « Les Marolles ».

Pour qui se promène rue Neuve à Bruxelles un jour d'affluence, il n'est pas rare d'observer, dissimulée dans la foule, une marchande de fruits derrière sa charrette ou quelque saltimbanque, musicien ambulante, petits commerçants qui tentent de prospérer hors contrôle légal.

Partant de cette observation, il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'était un quartier comme celui de la rue Haute lorsque s'y agitaient tout un monde de marchands ambulants au début de ce siècle, criant, hélant le passant ou en position d'attente devant une charrette à bras.

Gustave Abeels, dans son ou-



L'allumeur de réverbères.

vrage, évoque la vie des Marolles à travers les anecdotes contées par les ultimes témoins de ce passé.

L'allumeur de réverbères

A la place du Jeu de Balle le dernier lantereiman encore en vie vient s'attabler au bistrot « chez Marcel ». André Reynaert, surnommé de kop, y raconte ses souvenirs. « On partait avec une échelle à 8 heures du matin et la tournée des cent quarante-quatre lanternes commençait. Dans la rue Vanderhaegen jusqu'à la porte de Hal en passant par les rues des Tanneurs, des Fleuristes, rue Pieremans et la rue Blaes ».

Actuellement âgé de quatre-vingt-un ans, on peut encore l'entendre relater ses souvenirs en bruxellois, ce qui ne manque pas de pittoresque. C'est ainsi qu'il parle de l'abonné qui payait un prix forfaitaire à la ville pour l'allumage et l'extinction de ses deux lanternes.

« Das was giene sukkeleire zenne » raconte-t-il à Gustave Abeels. Au cours de sa tournée, André Reynaert s'arrêtait pour souffler. Il affectionnait surtout les cafés de la mère Colas et d'Eugène. Avant d'entamer sa tournée d'extinction à deux heures trente du matin, il rentrait se reposer chez lui; la journée avait été longue et les quelques sous gagnés permettront de soigner la famille.

De nos jours, aucune de ces lanternes ne subsiste; seules des imitations jalonnent quelques rues de la ville comme celles jouxtant le théâtre du Parc. Les deux dernières lanternes du quartier des Marolles, à la rue Beyaert, furent supprimées en 1959.

Carolintje

C'est ainsi qu'il faut appeler la fille d'Eugène, le marchand de petit bois coupé. De nos jours, on imagine difficilement un indi-

La marchande de petit bois coupé.

Le marchand de coco.

vidu en sabots manipulant la hache et coupant des bûches de bois pour faire de petits tas, au centre d'une artère importante de la ville.

C'est pourtant ce métier qu'exerçait mon père, dira Carolintje. Au moment du marché, à la place du Jeu de Balle, les meubles traînaient, les caisses gisaient abandonnées et mon père s'empressait de masser tout ce qui pourrait servir à constituer des fagots de petits bois. Il ramassait aussi des bûches lorsqu'il avait plus de temps. Le peu que rapportait ce métier permettait à la famille de vivre.

Il avait une carte de commerçant ambulante pour vendre les petites boîtes (petits fagots). C'est à celle-ci qu'Eugène pouvait écouler la marchandise auprès des particuliers et des com-

Le marchand de coco (Collection Jean Pirlot).



merçants du voisinage. Il déambulait ainsi avec sa charrette à bras en criant par les rues « hachelkes, hachelkes ».

Taxi Pirlot

A 66 ans, Fernand ouvre son cœur face à une pinte. Avec le copain Pirlot on gagnait de quoi aller boire un coup. A l'aide d'un pseudo brancard monté sur roues de vélo et surplombé d'une caisse en bois, les deux compères sillonnaient le quartier et faisaient les courses pour les échoppiers entre leurs véhicules stationnés trop loin du marché et la place où se traitaient les affaires.

Imaginons ce que serait la vie de tels travailleurs dans la circulation automobile actuelle. L'époque est bien révolue où le piéton régnait sur la chaussée.

Le deuillage

Un petit métier artisanal insolite était exercé rue Blaes au terme du siècle dernier : le bordage du papier de deuil. Malgré l'imprimerie en pleine expansion, il se trouvait des individus charmés par le caractère

plus soigné et plus agréable à la vue des cartes, lettres et faire-part réalisés par ce procédé manuel.

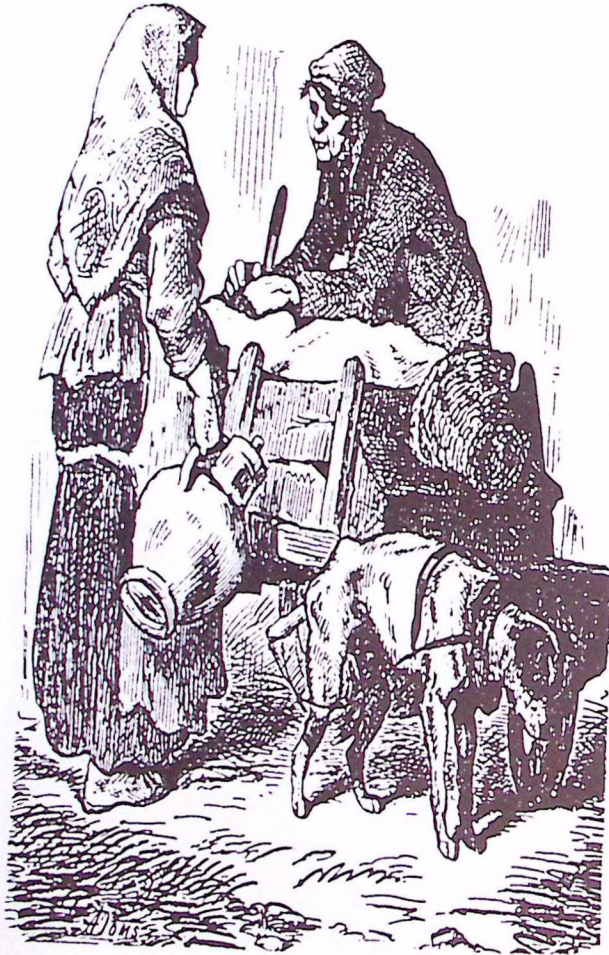
Gustave Abeels dans son livre évoque le témoignage de Guillaume Bourgeois qui exerçait ce métier avec sa fille.

« Dans un grand chaudron, on mettait de l'eau de pluie à bouillir, on y ajoutait de la gomme laque, du borax, de la colle forte et du noir de fumée. Le touillage et le tamisage étaient délicats. On disposait sur un morceau de carton placé sur une table une poignée de 25 feuilles environ. Les feuilles se chevauchaient de façon à y laisser à découvert une largeur égale à celle que devait avoir la bordure soit 25 mm. Les feuilles étaient maintenues par une latte de bois sur laquelle on appuyait. On passait ensuite un tampon imbibé de la pâte. Après séchage, on noircissait les autres bordures. Le lustre (qui ne peut être obtenu par l'imprimerie) se donnait aux bordures par une brosse sèche. On deuillait aussi les enveloppes et les pattes ». En moyenne, mille feuilles étaient composées par jour et rapportaient 4 F de moyenne, ce qui offrait un appoint sérieux pour la bourse familiale.

Le canneur de chaises.

Le marchand de sable

Le temps est-il révolu où l'on contait aux enfants sages qu'à l'heure où le marchand de sable passe il est temps de fermer les yeux pour s'endormir? Souvent la légende rejoint la réalité et, dans le cadre des Marolles, c'est le réel qui s'imbrique dans l'imaginaire. Le marchand de sable fait rêver les adultes et les plonge dans leur passé. La brouette de sable, poussée par des bras vigoureux, arpentait les quartiers de la ville, en provenance des entrepôts situés le long du canal.



Dans les ruelles, on voyait le bonhomme et son amas de matière granuleuse avec ravissement car l'utilisation de ce matériau était fort répandue au début du siècle. On l'employait pour le nettoyage (sols, poêle, vaisselle), pour remplir les crachoirs et quantité d'autres usages actuellement disparus. Certaines brouettes étaient tirées par des chiens, d'autres par des ânes, mais le plus souvent l'homme seul y dépensait son énergie pour le véhiculer.

L'ornemaniste

Quel curieux métier peut-on penser et pourtant, de nos jours, ces professionnels exercent encore, mais leur qualificatif a quelque peu varié. On les nommera de préférence : encadreur, décorateur, sculpteur. Gustave Abeels a rencontré Ferdinand et nous raconte le secret de cet ornemaniste de 87 ans qui conserve toute sa vivacité. « Mon

Le marchand de sable.

métier créer ou de jours. Ce pour vivre vie chau Tristi: gagn: exem: nales Tou: ont admr

d'ornemaniste consistait à des décorations en plâtre stuc. J'ai appris le métier en père et je travaillais toujours à domicile pour un paiement qu'il affectionnait ne lui permettra pas de et Ferdinand terminera sa professionnelle comme eur de taxi à Ixelles. sort que celui de ces -petit qui, pour survivre, vient des activités artisanales fort peu rémunératrices. le respect leur est dû car ils gagner nos cœurs et notre ation.

Le joueur d'orgue de Barbarie.

L'ouvrage édité par le Cercle d'histoire et d'archéologie « Les Marolles » est un témoignage évocateur de tout ce qui se passait dans les environs des rues Haute et Blaes. On y trouve le marchand de pellepataten, le sluitelmoeke (serrurier), la marchande de raies, de scholles, de mort aux rats, le crieur de journaux, les musiciens des rues, le réparateur de robinet, la marchande de buis, le scheiresliep (rémouleur), le marchand de coco, la colporteuse, le réparateur de poupées, le loueur de chaises,



le bijoutier pour manches de parapluies, le schaaiveiger (ramoneur), la plumassière, le canneur de chaises et bien d'autres vendeurs publics qui criaient à qui voulait l'entendre que leur marchandise était la meilleure et la plus fraîche. Mensonge? Dérision? Besoin de survivre sans doute.

Ce livre abondamment illustré peut être obtenu, au prix de 500 F, au siège du Cercle d'histoire et d'archéologie « Les Marolles », rue des Tanneurs 65 à 1000 Bruxelles. Tél: 02/215.37.35.



La marchande de café chaud.

Le Musée régional « Zuidwestbrabants Streekmuseum » à Hal

par Dr Gaston RENSON

Hal, un des plus anciens lieux de pèlerinage de notre pays entra déjà dans les annales historiques par la « Diva Virgo Hallensis » de Juste Lipse, publiée par Plantin-Moret d'Anvers en 1604. Il y décrit la ville : « Hal est petite et n'est remarquable ni par ses fortifications, ni par ses édifices; la sainteté du lieu suffit à sa défense en même temps qu'à son ornement. Tout autour, une bonne campagne, une plaine fertile composée de prairies et de

champs que la Senne traverse, ainsi que la ville elle-même; de là, cette rivière, grossie par plusieurs affluents, gagne Bruxelles où elle devient navigable ». Hal fit partie du comté de Hainaut, à partir du début du XIV^e siècle jusqu'à la Révolution française. De plus, le 14 novembre 1652, la seigneurie de Hal, avec haute, moyenne et basse justice, fut adjugée au duc Philippe François d'Arenberg, en paiement d'une indemnité que lui

devait le roi Philippe IV d'Espagne. Au XVII^e siècle, Hal, propriété de la famille d'Arenberg, devint de ce fait une ville ducale.

Hal doit sa renommée à la Madone noire, qui fit affluer des pèlerins de toute la contrée et des pays environnants.

Actuellement, on peut admirer une partie du grand trésor dans la crypte de l'église (jours d'ouverture : samedi après-midi, dimanche et lundi de Pentecôte, l'Ascension et le 1^{er} dimanche de septembre, de 10 à 12 et de 14 à 17 h).

Mais la ville de Hal n'est pas seulement un lieu de pèlerinage. C'est aussi un centre régional de plus de 32.000 habitants, situé entre le Pajottenland rural et la vallée de la Senne industrialisée.

Le Cercle historique et archéologique, fondé le 21 décembre 1922, eut, entre autres buts, la fondation d'un musée régional. Ce fut seulement le 11 décembre 1981, c'est-à-dire 59 ans plus tard, que ce but fut réalisé. L'une des causes fut sans doute le manque d'une infrastructure adéquate.

Un coin du musée est réservé aux ustensiles ménagers.

Mantes offert à Notre-Dame de Hal.

Ceux qui furent à la base de cette fondation sont le Dr René Borres, conservateur, qui collecta pendant au moins 20 ans toutes sortes d'outils et de pièces valables, et le Dr Gaston Rensson, président du Cercle, de 1958 à 1984, qui sensibilisa, encouragea et stimula les bonnes volontés.

Le musée se trouve au grenier d'un ancien collège des Jésuites, à la poste et de la basilique, aménagés spécialement par

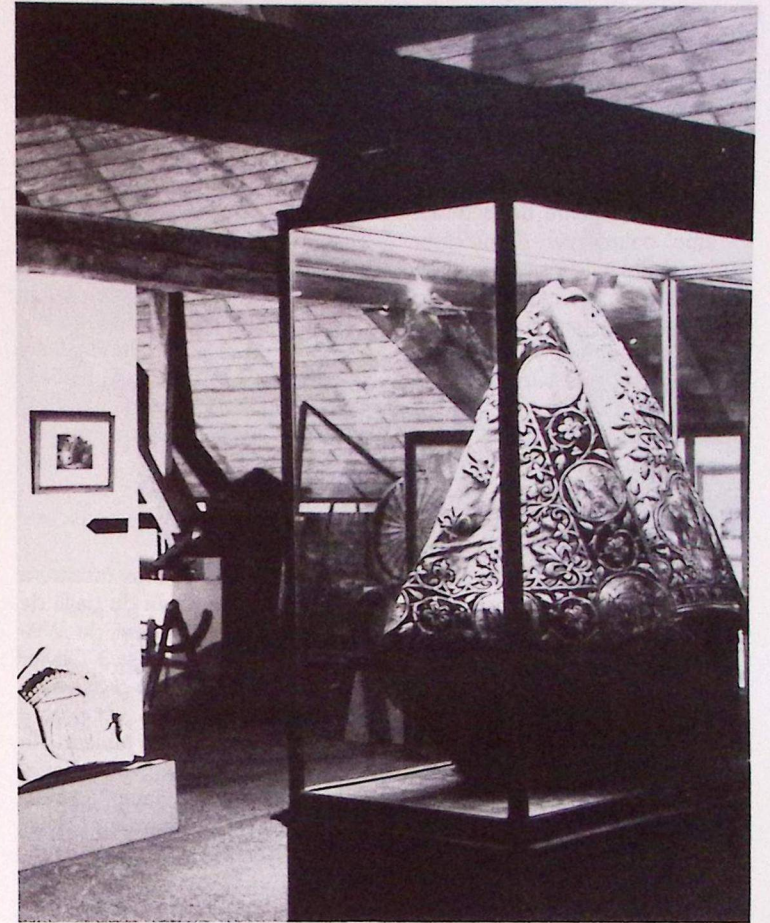
le directeur vous amène au 3^e étage (il y a aussi un escalier) où se trouve le musée composé de trois sections :

1. La préhistoire et l'archéologie
2. L'histoire de Hal et de la région
3. Le folklore

1. La préhistoire (55.000 à 10.000 avant Jésus-Christ), où l'on a guère que quelques outils taillés à grands éclats des périodes du paléolithique (55.000 à 10.000 av. J.-C.), des silex de la période mésolithique (8.000 à 5.000 av. J.-C.), des silex de la période néolithique (5.000 à 1.800 av. J.-C.), des outils de silex polis, des harpons en bois de cerf, des grattoirs, des pointes de flèches provenant des fouilles à l'est de la Senne.

2. La période du Bronze (1.800 à 700 av. J.-C.) nous offre quelques fibules et des bijoux; la période du Fer (700 av. J.-C.) un anneau et l'outillage, la culture La Tène quelques débris de poterie.

Plusieurs cartes donnent un aperçu des fouilles dans nos contrées, ainsi qu'un tableau qui nous montre clairement et pédagogiquement les



grandes époques préhistoriques.

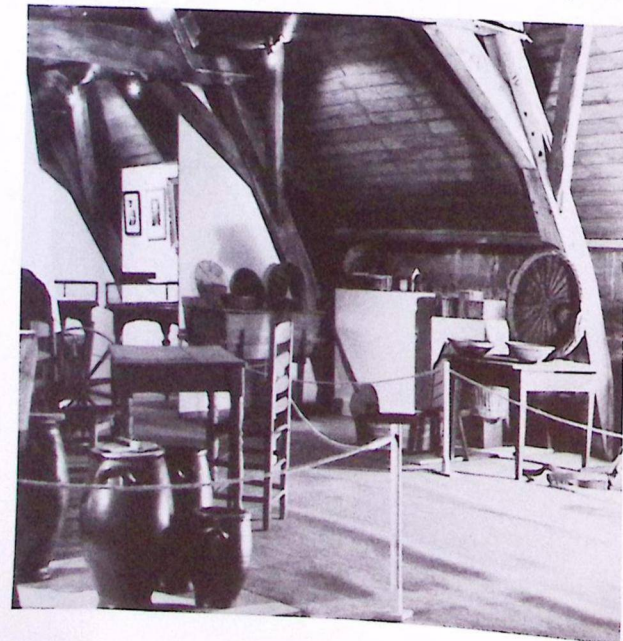
2. La période romaine est représentée par des monnaies de Beersel, des polissoirs et des tuiles de Buizingen, des débris de céramique et des tuyaux de l'hypocauste provenant de Gooik, situé sur la voie romaine Asse-Enghien. La pièce maîtresse de la période carolingienne est certainement le cercueil creusé dans un tronc d'arbre datant de ± 850 et trouvé sous l'église de Huizingen, démolie vers 1900. Le squelette est pour l'instant en restauration dans un laboratoire de Bruxelles.

On remarque également des

céramiques des XIV^e et XV^e siècles provenant d'une poterie de Lennik.

En 1335 une charte octroyée par 18 évêques et provenant de la résidence pontificale d'Avignon nous apprend que l'église paroissiale primitive était dédiée à saint Martin. Au seuil du XIV^e siècle, la renommée de Notre-Dame de Hal était si grande et l'affluence des pèlerins si dense qu'il fallut songer à bâtir une église plus grande, ce qui se fit en 1341. Le nouveau sanctuaire fut béni, le 24 février 1410, par Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai.

Des confréries furent fondées



partout dans le pays, mais aussi en France, Italie et Angleterre. Des gravures, images et drapelets rappellent ce culte envers Notre-Dame de Hal.

On peut admirer dans le musée la maquette de la basilique couronnée d'une tour gothique. C'est seulement en 1776 que fut bâtie une tour en style rococo, imitant celle de l'église Saint-André à Anvers. On peut supposer que l'architecte Baek d'Anvers fut le conseiller technique et artistique.

Il s'y trouve aussi une maquette de la ville selon le plan de Jacques de Deventer de 1554, qui nous montre la ville médiévale avec ses murailles, portes et douves. Dès qu'une ville obtenait des franchises, elle avait le droit de se défendre. Dans ce but on créa des serments ou confréries à caractère militaire. A Hal il y en avait trois, notamment le Serment de l'arc-à-la main avec saint Sébastien comme patron, celui de l'arbalète avec saint Georges et plus tard celui des arquebusiers ou coulevriniens avec saint Christophe.

Ces trois saints, imbus de leur importance, montent la garde dans le musée.

Les temps modernes nous apprennent que Hal fut assiégée, une première fois par Philippe de Clèves en 1489. Les boulets de canon (32), qui se trouvent à l'église, datent de cette période et non de 1580, comme on a prétendu jusqu'à ce jour.

Une gravure extraite de Juste Lipse « Diva Virgo Hallensis » (1604) illustre cet événement. Plusieurs exemplaires des livres de Juste Lipse, Cl. Maillard, A. Poviters sont exposés dans une vitrine.

De grandes photos montrent la pierre tombale du bailli de Marbaix (en l'église de Wisbecq), qui s'opposa à Olivier du Tempel. Celui-ci assiégea la ville en 1580.

Une photo d'un tableau de Jan Anthonisz van Ravesteyn (La Haye, 1570-±1657), représentent Olivier du Tempel (Van den Tympele) et se trouvant au Rijksmuseum à Amsterdam, décrit un mur.

La période espagnole (1598-

1713) est représentée par un coffre, trouvé à l'hôtel de ville, qui lui-même date de 1616. Plusieurs documents, dessins, cartes et gravures concrétisent cette période.

A Hal, existaient quatre grands métiers et plusieurs petits métiers. Les grands métiers sont : les cordonniers, les mandeliers (corporation des vanniers qui comptait encore, en 1744, 62 maîtres ou patrons), les tailleurs et les charpentiers.

D'après l'ancienne coutume halloise, les doyens des corps de métiers et ceux des trois guildes (serments) avaient le droit d'être présents à l'hôtel de ville et d'y donner leur opinion lorsqu'il s'agissait de la répartition des impôts, des logements militaires et de la reddition des comptes.

Au musée même on peut voir entre autres « une mande d'enfant quavée, à mettre linges et un qu'ertin à bras, aussi quavé, avec deux couvertes ».

La période française (1794-1815) est représentée par un calice, un ciboire, patène et ampoule en étain. Ces objets

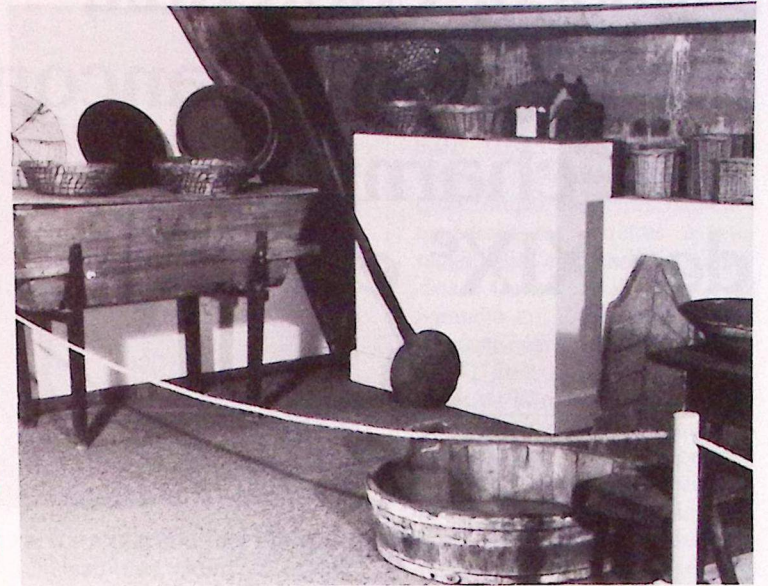
ont été employés pour célébrer la messe en cachette, plusieurs ecclésiastiques ont refusé de prêter serment de fidélité aux principes de la République, comme le géant de la loi du 19 fructidor an V (septembre 1797).

On remarque aussi quelques lettres du Préfet du Département de la Dyle, des assises et des affiches. Une lettre de congé nous révèle qu'il y avait 200 volontaires de Hal qui sont battus pour la victoire de la révolution de 1830.

Après la Belgique indépendante l'économie commence à reprendre de l'ampleur. Le développement du canal Bruxelles-Charleroi, construction qui fut terminée en 1832, plusieurs petites industries commencent leurs activités.

On en signale qu'une seule : la manufacture de porcelaine Arnould et C^{ie}, fondée par le dernier propriétaire. Deux exemplaires de cette porcelaine assez rare se trouvent dans une vitrine. A Eysingen (Buizingen) se trouvaient les filatures de coton, un moulin à farine et à huile de Mortamps et C^{ie}. Plusieurs photographies représentant l'église Saint-Martin, les châteaux des environs et des fabriques, décorent les murs.

Quelques portraits comme ceux d'Adrien-François Sersais (1807-1866), violoncelliste de renommée internationale (il y a des lettres, portraits, vues du château Sersais), Mgr Sencie (1865-1941), professeur à l'Université de Louvain, Louis Thévenet (1874-1930), peintre de toiles post-impressionnistes, S. Em. Joseph-Léon Cardijn (1882-1967), origi-



naire de Hal et fondateur de la J.O.C., etc... montrent l'importance culturelle d'une petite ville.

3. Folklore. Dans le fond du musée se trouvent toutes sortes d'outils anciens provenant de boulangeries, filatures de lin, brasseries, saboteries, des instruments aratoires, un tour avec une centaine de rabots. On peut aussi y admirer, fait normal pour une ville mariale, des drapelets, des statuette de la Vierge et surtout un manteau offert à la Madone, datant du XIX^e siècle.

Cet intéressant musée deviendra, sans nul doute, un des plus didactiques de la région et permettra aux adultes et surtout aux élèves de percevoir d'une manière concrète et réelle comment nos ancêtres ont vécu, en d'autres termes, leur propre histoire régionale qui est certes la base de toute histoire nationale.

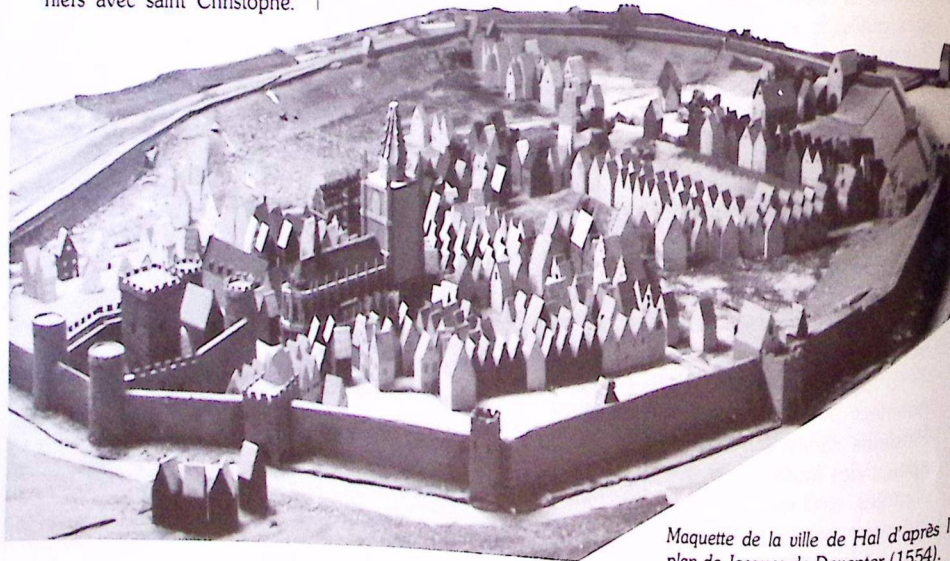
La section « folklore », dont voici un aspect, a été constituée, en grande partie, à l'aide de dons.

Renseignements pratiques

Heures d'ouverture : chaque samedi, dimanche et jour férié à partir du 1^{er} mai jusqu'au 1^{er} dimanche de septembre de 10 à 12 h et de 14 à 17 h.

Droit d'entrée : 20 F. Gratuit pour les moins de 12 ans.

Bibliographie : Catalogue t. 1 : Archeologie en Geschiedenis (Hal 1983) par le Dr R. Borremans et le Dr G. Renson.



Maquette de la ville de Hal d'après le plan de Jacques de Deventer (1554).

Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles (4)

par Gladys GUYOT
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

Le château d'Humbeek

En vertu d'une ancienne donation, le chapitre de Saint-Rombaut à Malines possédait à Humbeek un alleu, c'est-à-dire une terre libre ne relevant que « de Dieu et du soleil », mais il l'inféoda à Walter Berthout, seigneur de Malines et avoué du chapitre.

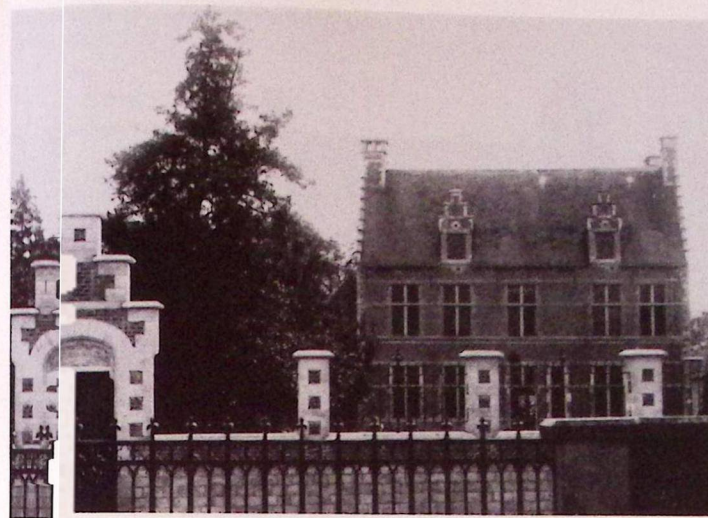
Walter le céda, au XIII^e siècle, à son frère Egide, conseiller du duc Jean I^{er} et bienfaiteur de nombreuses institutions ecclésiastiques. En 1313, Florent Berthout vendit Humbeek à Daniel, seigneur de Bouchout, dont la lignée le garda jusqu'en 1606. Comme plusieurs autres seigneuries, celle d'Humbeek passa en diverses mains au début du XVII^e siècle, puis, en 1643, à Baudouin Lecocq, déjà seigneur de différents lieux, dont le fils cadet, Jacques-François, fut créé comte d'Humbeek, le 24 novembre 1694, par Charles II d'Espagne. Sa dernière descendante, Marie-Louise, femme du marquis d'Oisy, capitaine des

gardes d'Orléans, décédée en 1792, laissa tellement de dettes que pour payer sa succession, ses biens furent vendus et Humbeek, acheté en 1804 par André-François Le Candèle, d'une famille originaire de la Flandre française, établie à Anvers au XVII^e siècle où elle fit fortune dans l'exportation de draps et tapisseries vers la péninsule ibérique. Elle s'y allia à des lignées

marchandes pareilles à la sienne et anoblies à la fin du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e siècle. André-François (1769-1857) avait épousé Marie-Thérèse de Gilman (1775-1849), fille d'Arnold-Ferdinand, baron de Gilman et de Zevenbergen en 1771, seigneur de Ranst (province d'Anvers) et d'Isabelle de Baillet, deux familles éteintes au XX^e siècle.



Le château d'Humbeek (1^{er} octobre 1889).



La porte d'entrée et le presbytère de Meise (10 juin 1904).

Le s. d'André-François, Louis-
Josep (1805-1880), châtelain
et bourgmestre d'Humbeek,
resté célibataire, eut pour héritiers
sa belle et ses deux enfants :
d'Edc (1803-1865), femme
1856 tard-Jean Lunden (1808-
1856) famille venue du Han-
ovre à Anvers où elle a donné plu-
sieurs magistrats et grands au-
mônrs à la ville et fait partie de
la n nombreuse descendance ru-
bénivi ne, Jean-Baptiste Lunden
(1638 1703) ayant épousé Hé-
lènes ançoise Rubens (1642-
1718) petite-fille du peintre. Act-
uellement c'est le baron Lunden
et sa femme Anne, marquise de
Trazs nies, qui sont les proprié-
taire du château.

Ce s nier, où les La Rochefou-
cauld reçurent l'hospitalité pen-
dant la Révolution française, est
entouré d'un beau parc, bordé
au r d par le « s'Gravenbos ». Il
a es ore un certain aspect an-
cien par deux tours qui datent de
1600 semble-t-il et ont été cons-
truit sur l'emplacement du ma-
noir primitif. Un pont à quatre
arches franchit les douves et un
port Renaissance donnent

Le jardin et le pavillon du presbytère de Meise (10 juin 1904).

accès à une cour qui précède le château très grand et restauré par l'architecte anversoise, Durlet, à la fin du XIX^e siècle, dans le style « Belle Epoque ». L'ensemble du domaine a une allure seigneuriale.

L'ancien presbytère de Meise

L'église de Meise a été donnée par l'évêque Odon de Cambrai (1105-1133) à l'abbaye de Grimbergen, mais du sanctuaire roman il ne reste rien, pas plus que de la cure primitive s'il y en eut une. L'actuelle a été construite en deux fois, la première, due à l'initiative du prélat Christophe Outers (1613-1647), fut

menée à bien par son successeur, Charles-Fernandez de Velasco (1648-1665) dans l'harmonieux style flamand en briques rouges et pierres blanches encadrant les fenêtres à meneaux, toit et lucarnes en gradins. Cette construction fut agrandie en 1730 par le prélat Augustin van Eeckhout (1716-1747) dont les armoiries, sommées de la mitre et de la crosse presque effacées, surmontent la porte arrière. De côté, on voit très bien la double toiture à redents. A l'intérieur, trois grandes toiles peintes, dues à Mathieu van Helmont (Anvers 1623-Bruxelles 1679) représentent une kermesse genre Breughel, le presbytère alors plus petit et la campagne environnante animée par des personnages entre lesquels circulent des Norbertins, les « Witte Paters » de la paroisse.

A la date de la photo, 10 juin 1904, un double muret entourait la cure. Celui d'avant terminé par un grillage délimitait ce qui est maintenant un parking; un peu plus loin, le second à pilastres en pierres, également reliés par un grillage, était interrompu par un portail tout neuf à l'époque, par suite de la restauration



du presbytère et de la clôture de 1897 à 1902 comme l'indique une pierre scellée dans le mur de côté.

Vendue en 1972, la cure a été aménagée en maison communale et inaugurée en 1974; les murets ont été supprimés.

La photo de l'arrière donne sur la tour et le clocher élançé de l'église en tête de la nef. Incendiés par la foudre en 1735, ils furent reconstruits en pur style gothique. La photo ne montre que partiellement le joli jardin qui s'incline en pente douce vers un étang ombragé par un vieux saule et peuplé de nombreux canards.

Cette ancienne cure et son environnement sont typiques du style flamand employé par les Norbertins dans celles de Nieuwenrode, Ramsdonk et Wolvenstem pour ne parler que des subsistantes.

Le jardin de l'ancien presbytère de Meise

Le paisible jardin de l'ancienne cure est un lieu historique, connu dans les archives sous les



Le presbytère de Meise (façade arrière). Dans le fond, la tour et le clocher de l'église Saint-Martin (10 juin 1904).

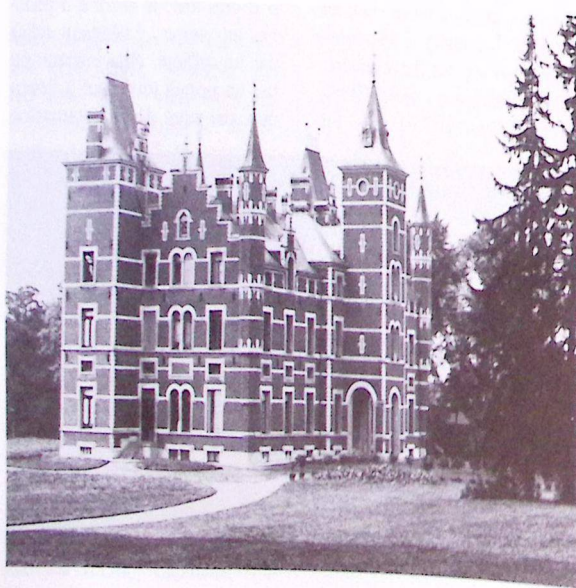
noms « t Waterken » et « Berla » parce qu'à l'origine c'était une motte, entourée de levées de terre et de douves dans un but défensif. Une ferme y était érigée, résidence primitive des premiers seigneurs de Meise, les « milites de Menza », qui construisirent plus tard, un peu en retrait, un château appelé « Hof te Meise ». « t Waterken » était situé près de l'église et de la

place centrale du village et le banc échevinal y siégeait, indice de son ancienneté. C'était une fraction d'un fief dont les étangs constituaient la majeure partie et qu'Antoine de Bouchout releva des Grimbergen-Nassau, seigneurs de la plus grande partie de Meise. Robert, troisième fils d'Antoine, en fit le relief en 1549, puis son petit-fils, Arnoul, en 1560. En 1600, Jean de Bourgogne, dit de Falaix, seigneur de Liezele (au nord de Breendonk), la céda à Jan de Meer, maire de Grimbergen, Meise, Beigem et Strombeek, puis elle appartint à François de Beker, poissonnier, qui en exploita les sept étangs.

La cure fut construite sur une parcelle en 1647 et le jardin témoigne encore de l'ancienne motte; le pavillon carré date du XVIII^e siècle et va être restauré, car il n'est plus dans l'état que la photo nous montre.

Actuellement, ce petit jardin, devenu communal comme la cure, est ouvert au public et constitue une oasis de fraîcheur et de paix.

Corroy-le-Grand : vue latérale du château de Vieusart (9 août 1889).

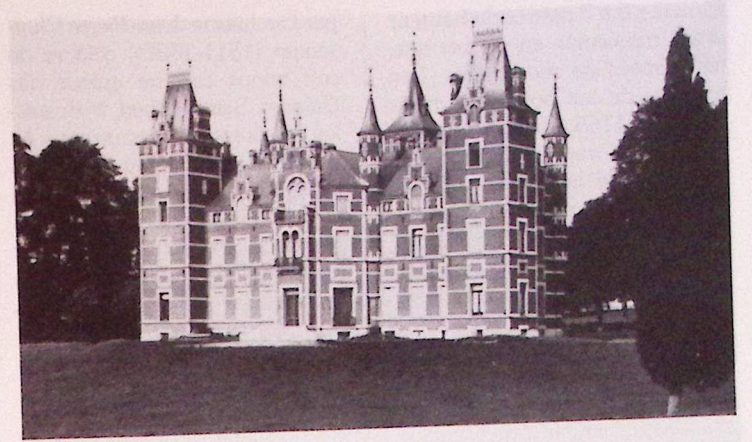


Façade arrière du château de Vieusart (9 août 1889).

Le château de Vieusart à Corroy-le-Grand

Les biens de Corroy (coudrier) village, appelé aussi autrefois « Chastri » de « Castrum », appartenait depuis 1152 au châtelain t-Pierre à Liège, qui les vendit en 1611 à Charles de Rolly de Courtrai, et à sa femme, Jeanne de Croy, sauf les justices déjà aliénées et les dîmes qui rapportaient 4.209 florins en 1787.

Les Rois de France se succédèrent à Corroy jusqu'en 1691, puis par un décret rendu par le Conseil de



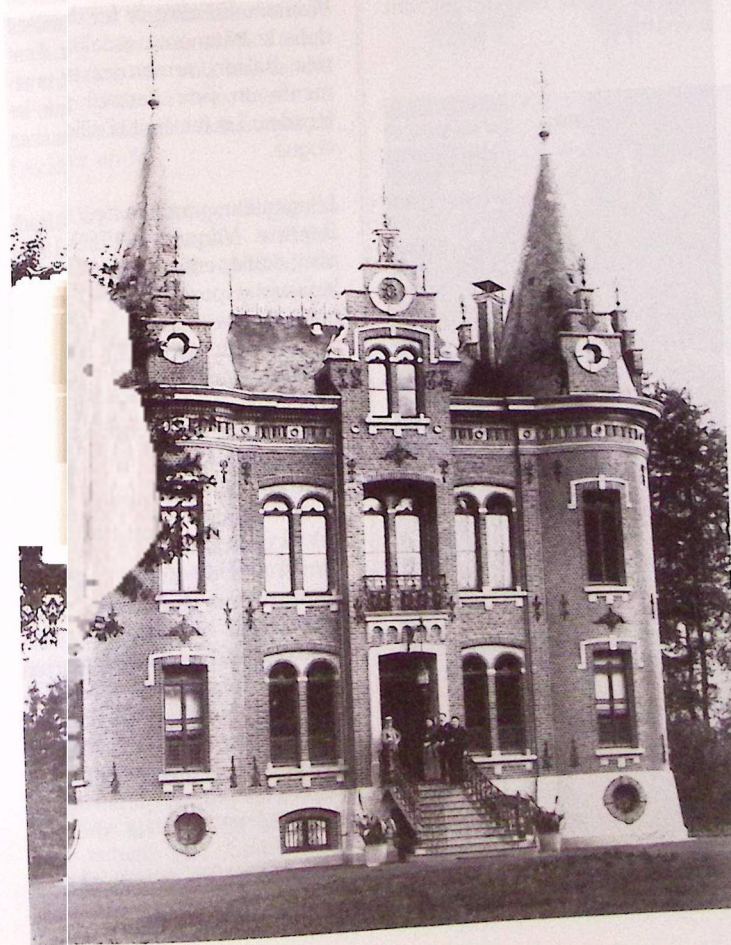
Brabant, en 1703, il advint à Jean-Nicolas de Beeckman, dont l'aïeul, Guillaume, bourgmestre de Liège et défenseur des

droits de la cité, était déjà seigneur de Vieusart. Le fils de Jean-Nicolas, Charles-Ghislain, époux de Jeanne-Charlotte d'Udekem de Gentinnes, fut créé baron en 1774 du fait que sa famille, originaire de Westphalie, avait rempli des charges importantes dans la principauté de Liège.

Son fils, Jean-Henri, fut échevin de Bruxelles à plusieurs reprises et bourgmestre en 1788, mais partisan de Joseph II, il fut obligé de quitter l'hôtel de ville en 1789 et le réoccupa au retour des Autrichiens en 1791. Ses héritiers collatéraux vendirent tous leurs biens à Corroy, en 1854, à Cyrille Leclercq (1811-1887), de Fontaine-l'Évêque, époux d'Hortense de Dorlodot (1827-1901), descendante de maîtres verriers à Charleroi, dont la noblesse fut reconnue en 1855.

Des origines médiévales du château-ferme de Corroy subsiste une tour, vestige de l'ancien donjon et formant avant-corps au milieu de la façade sud-est; elle est en briques avec chaînages de pierres. Il ne reste que deux fragments du mur d'enceinte reliés par une tourelle qui

Le château de la Ferraille à Wemmel (10 juillet 1889).



à encore 6 à 7 mètres de hauteur et est maçonnée en pierres brutes percées de meurtrières. Les ardoises du toit portent le millésime de 1765, date à laquelle l'exploitant reprit la ferme à condition de livrer entre autres 200 bottes de paille au seigneur Jean-Nicolas de Beeckman, qui s'engageait en contre-partie à couvrir d'ardoises le corps du logis.

C'est le ménage Leclercq-Dorlodot qui fit construire le nouveau château et n'ayant pas d'enfant la douairière Leclercq le transmit à ses neveux de Dorlodot dont le descendant d'un des leurs en est l'actuel propriétaire. Ce château, à une centaine de mètres de l'ancien dans une situation un peu plus élevée, a été construit

par l'architecte Jean-Pierre Cluysenaar (1811-1880), célèbre de son temps comme auteur des Galeries Saint-Hubert à Bruxelles et maintes autres œuvres en Belgique et même au-delà. Mais utilisant tous les styles « néo », il fit de Vieusart un bâtiment trop grand de 45 mètres de largeur sur 25 de profondeur en briques rouges avec profusion de pierres blanches et bleues. L'ensemble, constitué de tours et tourelles, avant-corps, toits à redents, etc... présente un aspect compliqué, même sophistiqué, par l'exagération du style composite que l'on retrouve également au château « Viron » à Dilbeek et à celui d'Argenteuil.

Vieusart est heureusement entouré de beaux bois qui en font le charme.

Le château de la Ferraille (IJzeren Kasteel) à Wemmel

Connu à Wemmel sous le nom de « IJzeren Kasteel », parce que ce château fut construit par un fondeur en fer, il ne dura que de 1865 à 1945. Il se situait alors près de la « Gehutestraat » (Robbrechtsstraat actuelle) dans la section cadastrale A où l'on trouvait quelques fermes et maisons ouvrières. Là, Cornelius Wauters, industriel à Molenbeek-Saint-Jean acquit en 1863 du laboureur Jean-Baptiste Wylans une ferme et dépendances, d'une contenance de 53 a 9 ca. En 1865, il y construisit l'IJzeren Kasteel, ainsi nommé parce que le travail du fer était le métier de Wauters. En effet, le fer dominait dans le bâtiment : escalier d'entrée, balcon, armatures et ornements un peu partout sur les façades. Le fer était d'ailleurs en vogue.

L'ingénieur architecte, Jean-Baptiste Vifquain (1789-1854) avait édifié, entre autres œuvres, le premier pont en fer de Belgique, si pas d'Europe, dans la propriété du vicomte Vilain XIII à Bazel, en 1824, se montrant ainsi un précurseur d'Eiffel (1832-1893).

Le château s'est également appelé des « Tourelles » parce qu'aux quatre coins s'élevaient des « poivrières » très aiguës, surmontées de girouettes en fer ! L'avant-corps central d'un étage se terminait par de petits créneaux à redents entourant un œil-de-bœuf, de même qu'à la base des tourelles. Ce château, pas très grand, de style composite, présentait un aspect original d'après les photos qui en subsistent. En 1872, à la mort de

François-Xavier Cogels, propriétaire du château de la Ferraille, aux côtés de sa fiancée, Marie de Loë (10 juillet 1889).



Le château de Wespelaar (10 octobre 1891).

Wauters, il y eut un changement de limites par suite d'agrandissement. Mais en 1875, un partage attribue le château à Marie-Anne Koecke-Wauters, également de Molenbeek. Au décès de son mari, en 1881, elle en devient usufruitière, et au sien, en 1883, ses enfants en héritent. Ils le vendent en 1888 à François-Xavier, baron (1868), Cogels (1861-1930), né à Beigem, fils de Victor-Marie (1822-1866) et de Marie-Hyacinthe Domis de Semerpont († 1865 à Beigem). François-Xavier épousa à Wemmel, en 1890, Marie de Loë (1868-1914) dont il eut plusieurs enfants. Sur l'agrandissement de la photo, faite peu après l'achat du château, on voit les fiancés accompagnés de deux frères ou amis accoudés à la balustrade de l'escalier en fer.

En 1905, le ménage Cogels-de Loë vendit le château à Philomène Rowys qui épousa, en 1918, le riche agent de change, Henri-Joseph Samuel, résidant 147, chaussée de Charleroi à Bruxelles.

Celui-ci acheta au prix fort les fermes et terres d'alentour, sauf la petite ferme Racquet qu'il reconstruisit pour le jardinier du château. Ainsi disparut « Hof te Gaesborre » dont la famille van den Driessche acquit un autre appelé dès lors de son nom et que rappelle la « Driesstraat ». Et à la place de « te Gaesborre », Samuel bâtit une villa pour le jardinier en chef. De même disparurent les fermes des familles Racquet qui en reconstruisit une « Robbrechtsstraat » près du manège actuel, van Campenhout dont la rue garde le nom, van Meskens dans la « Rasselstraat », démolie depuis.



Samuel traça les plans et planta un beau parc avec étang et avenues de hêtres pourpres, bouleaux et platanes dont les rues du lotissement postérieur portent les noms. Il fit placer le premier téléphone à Wemmel reliant le château à l'avenue de Meise le long de la « Robbrechtsstraat » et du « Zijp ».

En 1926, après sa mort, ses héritiers aliénèrent le domaine au ménage Kohner-Dutranmois qui y fit des aménagements, mais durant la Seconde Guerre mondiale, des bombes tombèrent sur le château et la villa du jardinier occupée par le docteur Vanhee parce que les Allemands voulaient détruire un dépôt de munitions alliées au Heysel. En 1945, les bâtiments en ruines furent entièrement démolis et firent place à un lotissement résidentiel de villas entre lesquelles on voit encore de beaux arbres, vestiges du passé. Ainsi disparut un château, typique de son époque.

Le château de Wespelaar

Le toponyme « Wespelaar » provient de « wesp » = « guêpe » et « laar » = « endroit plus ou moins sauvage », ce qui suppose une région boisée.

Les premiers seigneurs portaient probablement le nom du lieu; à la fin du XIII^e siècle, on y trouve un Jan van Roch, puis Jan van Esten et, en 1505, le Bruxellois, Roland de Mol et sa femme, Catherine Uyttenlimminghe, du lignage louvaniste de ce nom.

En 1530, la seigneurie passe par alliance féminine aux Harchies, et en 1559 au chevalier Charles Carondelet († 1594), descendant de Jean Carondelet, franc-comtois, premier président du parlement de Malines, chancelier de Bourgogne de 1480 à 1497, époux de Jeanne de Harchies; au XVII^e siècle à des étrangers célèbres : Jean-Baptiste Spinola et à sa fille, Marie-Anne, femme

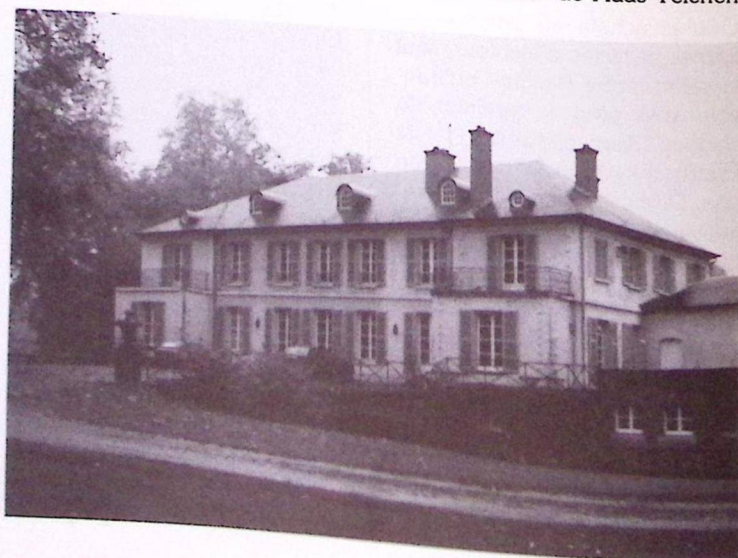


La ravissante « Orangerie » édiflée à côté du château de Wespelaar.

héritier et légataire universel, Albert Marneffe, industriel à Tirlemont, époux d'Amélie Willems. La fille de ce ménage s'était unie au vicomte Vilain XIII, mais elle décéda à 21 ans et son fils unique, resté célibataire, en 1862.

Demeuré veuf et sans famille de son côté, Marneffe laissa Wespelaar et la brasserie Artois à un neveu de sa femme, Edmond Willems (1830-1895), qui s'installa au château en 1871, au décès de sa tante usufruitière; il fut sénateur et bourgmestre de Wespelaar jusqu'à sa mort. L'aînée de ses deux filles, Elisabeth (1855-1941) épousa, en 1873, le vicomte Adolphe de Spoelberch (1829-1913). Elle hérita du château et de la moitié de la propriété, l'autre allant à sa sœur, Eugénie, mariée au baron de Mévius. En 1922, Elisabeth céda le château à son fils aîné, Guillaume de Spoelberch (1874-1947), bourgmestre de Wespelaar, époux de Catherine de Neufforge (1882-1929), dernière de sa famille, qui acquirent un domaine voisin. Leur fils, Werner (1902-1987), mari de la baronne Elinor de Haas Teichen

Ce dernier et ses trois sœurs vécurent une partie de l'année à Wespelaar avec leur vieil ami, Mathieu Verlat, ancien professeur à l'U.C.L., qui conseilla les Artois dans la restauration et la gestion de leur domaine. Ils eurent pour collaborateur Jean-Baptiste Plasschaert († 1821), maire de Louvain de 1811 à 1813, puis membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, humaniste et mécène, qui épousa Jenny Artois, âgée de 50 ans et restée seule de sa famille. Par testament, elle institua pour



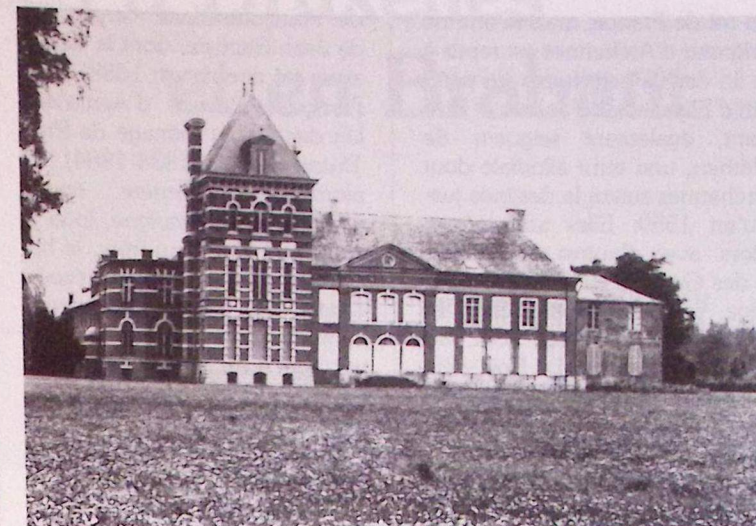
de Philippe Mazarini-Mancini, duc de Nivernois. En 1735, Wespelaar fut acheté par Aldegonde Pauli († 1761), d'Anvers, douairière de Pietro Proli († 1732), venu de Milan aux Pays-Bas où il fut un des directeurs de la Cie d'Ostende. Elle construisit dans l'îlot de l'étang, sur d'anciennes fondations, un joli château classique entouré d'un jardin français. Son fils Balthasar (1722-1805?), receveur général des Finances, en hérita mais le vendit en 1786 lors de la faillite de la banque « Pietro Proli » à Anvers, dirigée par son frère, Charles-André (1723-1786). L'acquéreur fut un autre banquier, Jean-Joseph Walckiers (1740-?), seigneur de Gammerages, Loenhout, etc... cousin du vicomte Edouard de Walckiers (1758-1837), banquier et libéral progressiste, partisan de Vonck. Ruiné par la révolution française, Walckiers vendit Wespelaar, le 5 août 1796, à Léonard Artois et consorts, à la tête de la plus importante brasserie de Louvain.

Le nouveau château de Wespelaar construit en 1954.

(1916-1976), de nationalité autrichienne, reconstruisit le troisième château en 1954, d'un classicisme très simple, repris maintenant par le vicomte Nicolas et sa femme, Marina de Wandeleer.

Dès leur acquisition, les Artois et leurs amis humanistes firent redessiner le parc par l'architecte-ingénieur Henry (1754-1820) dans le goût néo-classique et préromantique de l'époque. Ils y plantèrent de belles avenues et ménagèrent à travers les frondaisons de nombreuses percées où ils édifièrent des pavillons et temples peuplés de statues et de vases à l'antique, une grotte artificielle, un pont en forme de cygne tournant sur lui-même et figurant la barque de Charon, nautonnier des enfers, une cascade, une escarlopette, etc..., le tout inspiré du poème « Les Jardins » de l'abbé Delille, publié en 1782. De cet ensemble, constitué progressivement, il reste le ravissant temple de « Flore » imité de celui de la « Sibylle » à Tivoli, à huit colonnes doriques soutenant une coupole dont la voûte est ornée de caissons portant une rosace; la frise est à triglyphes et le pavé en forme d'étoile. Il abritait jadis la statue de « Flore » par Godecharle (1750-1835) en marbre de Carrare, qui se trouve maintenant à l'intérieur du château par mesure de préservation.

Près de là se situe la « Pyramide » en pierres, actuellement recouverte de verdure, et un obélisque dédié aux génies immortels. A côté du château, « l'Orangerie », construite par Henry vers 1798, est en pur style Louis XVI, à trois portes-fenêtres séparées par des colonnes doriques rayées à base et chapiteaux du même ordre; de chaque côté, deux plus petites fenêtres carrées, à encadrement de pierres,



Vue arrière du château d'Archennes (10 août 1889).

sont surmontées d'un médaillon entouré d'une couronne de laurier. La façade se termine par un attique dominé par un grand toit d'ardoises bleues. Ce bâtiment est un joyau architectural. Le château du XVIII^e siècle fut entièrement reconstruit par A. Marneffe en un autre néo-Renaissance à la mode du temps, d'après les plans de Beyaert (1823-1894), architecte de plusieurs monuments à Bruxelles et du château de Bornem aux Mar-nix. Celui de Wespelaar avait un caractère grandiose au bord de l'étang, et précédé d'une avenue débouchant par un portail sur l'église du village. Le parc demeure l'un des plus beaux du Brabant.

Le château d'Archennes

Le toponyme d'Archennes est d'origine gaélique : « ar » = champ et « ceam » = chef, extrémité ou limite, ce qui peut signifier « le champ du chef » ou plutôt « la limite du champ ». En tout cas, ce toponyme indique la fertilité de cette région agricole et un cimetière y fut trouvé de

l'époque romaine, indice d'un habitat rural.

Au Moyen Age, la famille dominante prit le nom du lieu. En 1225, Francon d'Archennes donna un bois à l'abbaye cistercienne de La Ramée où sa fille était religieuse. Comme croisé, il jouit d'une réputation de bravoure et, au retour, devint moine à l'abbaye de Villers. Sa famille fit de nombreux dons aux monastères et églises de la région, notamment en 1257, le patronat de l'église d'Archennes à l'abbaye norbertine de Park.

Au XIII^e siècle, une autre dynastie locale, les Goussencourt ou « van Goetsenhoven », près de Tirlemont, possédait des biens à Archennes dont ils étaient peut-être coseigneurs. En tout cas, en 1284, à l'extinction probable de ces familles, le duc Jean I^{er} de Brabant constitue pour son frère Godefroid l'apanage dont Aarschot est le centre et qui englobe la seigneurie d'Archennes. Au XIV^e siècle, elle passe à Elisabeth, fille de Godefroid et comtesse de Juliers qui la transmet, en 1335, à son ancien receveur, Jean de Forest, sergent d'armes

du roi de France, mais le titre de seigneur d'Archennes est repris à la fin du XIV^e siècle par un petit-fils d'Elisabeth de Juliers - Brabant, également seigneur de Néthen, une terre allodiale dont Archennes suivra la destinée jusqu'en 1559. Elles adviendront alors, avec d'autres seigneuries, à des Gavre d'Hérimez par héritage, puis elles seront divisées. Archennes et Bossut iront, au XVII^e siècle, à des Le Roy, déjà seigneurs de Bossut, qui ne semblent pas être les mêmes que ceux de Broechem (Anvers). Leur dernière héritière avait épousé un espagnol, François de Amezaga (Amenzaga), maître de camp au service de l'empereur. Un de ses petits-fils, Marc-Guillaume prit possession de la seigneurie allodiale d'Archennes, le 25 mai 1722, en jetant en l'air un écu d'or qu'il ramassa ensuite comme témoignage qu'il ne relevait Archennes que du ciel et de la terre ou autrement dit : « de Dieu et du soleil! »

Jeanne-Marie-Françoise d'Amezaga épousa Charles-Thierry Schotte, vicomte de Bergues-Saint-Winnoc († 1762), leur petit-fils fut le dernier seigneur d'Archennes et de Bossut, il s'était allié à Madeleine Roose de Baisy († 1822), fille du baron de Bouchout à Meise, et de Marie-Anne van de Werve. Madeleine légua Archennes à sa sœur cadette, Jeanne Roose, femme de Jacques de Pret, dernier seigneur de Calesberg à Schoten, d'une famille enrichie dans le textile et la Cie d'Ostende, établie à Anvers où elle fit de brillantes alliances et fut anoblie en 1745. Le fils de Jacques, également nommé Jacques-Charles (1802-1891) épousa Eulalie Thuret (1807-1869), fille de Daniel, converti au catholicisme, descendant d'huguenots français qui s'établirent aux Provinces-Unies où ils furent banquiers, et

de Françoise-Marie Guyot, fille de Jean-Baptiste, dont la famille avait été anoblie en 1688, et de Françoise Peeters d'Aertselaer. Un des fils du ménage de Pret-Thuret, Xavier (1834-1884), diplomate de carrière, époux d'Emma de Terwangne, loua le château à son beau-frère, le baron Léon de Terwangne, liégeois d'origine et banquier à Anvers, époux d'Elisa Pinson. Ceux-ci vécurent à Archennes de 1879 à 1891. En 1899, le domaine fut acheté par Eugène Bauchau (1849-1925), industriel, dont le petit-fils, Pierre Bauchau (1922-

) directeur général de la Banque commerciale du Zaïre, conseiller de la Belgolaise, ancien commissaire de Cockerill, obtint concession de noblesse et le titre de chevalier, transmissible par ordre de primogéniture, le 5 mars 1973.

Avec sa femme, née Colette Bourguignon (1926-) et ses enfants, il habite Archennes.

Le château, de style classique, au toit mansardé, remonte probablement aux Le Roy. Précédé d'une cour intérieure, limitée par les dépendances et un mur percé d'une porte cochère, il ne comporte qu'un étage mais treize fenêtres dont trois, au centre, éclairent l'avant-corps soutenu par des pilastres au chapiteau ionique et surmonté d'un fronton triangulaire frappé aux armes Bauchau : « d'azur au croissant accompagné de trois étoiles à six rais, le tout d'argent à la bordure de gueules ». Devise : « Dieu vous garde ». La façade arrière compte neuf fenêtres, un œil-de-boeuf dans le fronton; elle est terminée d'un côté par une tour de trois fenêtres à pans coupés et arrondie, à mi-hauteur, par une « rotonde »; de l'autre côté par un pavillon à deux fenêtres, rénové comme le reste du château.

Depuis la photo de 1889, il a été entièrement repeint en couleur blanc cassé et une terrasse aménagée à l'arrière qui donne sur un beau parc de 30 hectares avec étang. L'ensemble de la propriété comprend 180 hectares de bois et de cultures, celles-ci exploitées par des fermiers.

(à suivre)

(4) Voir également « Brabant Tourisme » n° 6/1987, ainsi que les n° 1 et 2/1988.

Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (19)

par Yvonne du JACQUIER
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

Wavre

Places Cardinal Mercier et de la Cure

Autour de l'église Saint-Jean-Baptiste, ces deux places, en réalité, forment une seule entité.

Les façades de la première ont été tellement remaniées qu'elles en ont perdu leur apparence originelle; parfois même le bâtiment a été complètement reconstruit. Le mal pourtant reste limité, car les gabarits ont été

respectés, aucune dent de requin n'entame le ciel.

La tour de grès ferrugineux rayé de pierre blanche étend son ombre séculaire sur les alentours.

Le samedi ramène le petit monde actif, joyeux des marchands, des camelots, des marchands et des chalands.

La place de la Cure a conservé un aspect plus traditionnel, plus intime aussi, que gâche l'inévitable mal du siècle : le parking. Le doyenné aristocratique, avec son haut porche, forme la toile de fond.

On sent à quel point l'église et ses deux places constituent le cœur de la petite ville active, commerçante, industrielle.

L'église a été reconstruite sur plusieurs siècles à partir du XV^e, en style gothique. Elle contient quelques pièces intéressantes (Vierge gothique, saint Eloi populaire, chaire de vérité Louis XV, fonts baptismaux gothiques).

Le visiteur prendra plaisir à parcourir les ruelles avoisinantes dont les maisonnettes, souvent chaulées de blanc, fleurent bon le passé paisible, la vie ouatée d'autrefois, le temps où seuls les sabots des chevaux rompaient le silence. Cette atmosphère avait



Wavre : la place Cardinal Mercier sur laquelle veille la robuste église dédiée à saint Jean-Baptiste.

La place de Groot-Bijgaarden séduit tant par la beauté de ses monuments que par leur harmonieuse disposition.

son charme, mais aussi certainement ses côtés d'ombre.

Groot-Bijgaarden (Grand-Bigard)

La place surprend agréablement le visiteur tant par la beauté de ses monuments que par leur harmonieuse disposition. Elle ne fut pas toujours absolument pareille. En effet, si l'église et le presbytère sont séculaires, la ravissante Maison communale ne se trouve là que depuis 1933. L'immeuble a été transporté depuis Ganshoren et implanté à Groot-Bijgaarden. Il s'agissait, en effet, de la Pampoelhoeve que l'on a réédifiée ici. Il se pourrait que le millésime 1617, repris dans les impostes, ne soit pas tout à fait exact. Groot-Bijgaarden fait maintenant partie du grand Dilbeek et la plupart des services y ont été transférés; néanmoins, certaines activités restent maintenues à Groot-Bijgaarden.



L'initiative fut très bonne et le résultat des plus heureux, puisque la vénérable demeure complète fort bien le site. Peut-on émettre un regret? Un appareillage électrique a été placé bien en vue et forme un anachronisme; il nous semble qu'on aurait pu le dissimuler aisément derrière les deux confrères qui se trouvent devant la façade. L'église, posée sur un petit terre, entourée de verdure, est d'une sobre beauté. Une plaque

appliquée au chevet droit rappelle que Laurent-Benoît Dewez, architecte du Palais de Charles de Lorraine, avait une résidence à Groot-Bijgaarden et qu'il y est enterré. Un peu en retrait se dresse le magnifique presbytère du XVIII^e siècle, entouré de jardins (voir « Beaux Presbytères en Brabant », p. 63). Nous avons signalé, dans le même ouvrage, que Godefroid I^{er} de Brabant a fondé à Groot-Bijgaarden, un prieuré de Bénédictines qui, en 1548, fut érigé en abbaye indépendante. Sainte Wivine, ancienne abbesse, y jouit d'un culte particulier. Il est conseillé de revenir à Groot-Bijgaarden le soir, lorsqu'un éclairage savant fait sortir de l'ombre les plus beaux détails des bâtiments qui ornent le site.

Meise

La commune eut certainement jadis une longue période de prospérité. Nous n'en voulons pour preuve que les monuments cossus qui, aujourd'hui encore, bordent la grand-place, notam-

L'église Saint-Martin, en gothique tardif, et la statue du général baron Emmanuel van der Linden d'Hoogvorst servent, avec l'ancien presbytère, de décor à la jolie place communale de Meise.



ent l'église et l'ancien presbytère transformé en maison communale. L'église a été édifée aux XVI^e et VII^e siècles en gothique tardif. On y accède par un large perron en degrés. L'édifice a un aspect assez particulier, en forme de châsse. Il semble qu'il dût être plus vaste et qu'on prévît d'abord, vers la place, une nef plus longue qu'on ne réalisa pas. L'intérieur est sobre et recueilli. On y a découvert des traces de peintures murales que des spécialistes s'emploient à dégager.

Face au sanctuaire, l'ancien presbytère se détache sur un fond de feuillages. Avec ses hauts pignons à redans, il présente une beauté sévère qui rappelle celle de la Maison d'Erasme et de la splendide demeure située il n'y a guère encore au 22 rue Bodenbroeck à Bruxelles. Le presbytère de Meise, précédé de parterres et se profilant sur les restes d'un beau parc, nous dit, jour après jour, les fastes d'antan... de cette époque d'aimable connivence entre l'église et le domaine tout proche. Nous évoquons les siècles où le château de Bouchout amenait sur la route de Bruxelles carrosses, phaétons et charrois divers dont les allées et venues animaient le petit village brabançon.

Une statue se dresse au bas de la place : c'est l'effigie du Baron Emmanuel van der Linden d'Hoogvorst (1781-1866), membre du gouvernement provisoire en 1830; il fut bourgmestre de Meise pendant 59 ans (de 1807 à 1866). Presque face à l'église, un vieux café « In den beiaard » vit certainement s'arrêter maints routiers tandis que, devant la porte, les lourds chevaux brabançons frappaient le pavé de leurs sabots ferrés.

Overijse

Une des plus belles places de la cuve bruxelloise; toute en déclivité, avec une route jetée comme une écharpe autour de la vénérable église dont la cloche anime les alentours. Le sanctuaire est de style gothique mais a conservé un noyau roman. Comme tous ses pareils, il a subi de nombreux avatars, entre autres deux incendies en 1489 et en 1696. L'église possède quelques éléments intéressants en fait de mobilier, notamment une statue de saint Antoine du XVI^e siècle, deux autels baroques du XVII^e et des fonts baptismaux gothiques du XV^e frappés aux armes de la famille van Hooms.



Les maisons qui bordent la place sont simples et gentillettes comme d'accortes campagnardes, sauf quelques immeubles de prestige qui sont d'une qualité exceptionnelle. Citons, en premier lieu, le splendide hôtel communal près duquel gîte Juste Lipse. Il a de belles proportions, son toit que ponctuent deux rangées de lucarnes et ses pignons à redans. Tout y évoque le XVI^e siècle et la solide opulence flamande. Face à l'église, on découvre une autre demeure en briques et pierre blanche, également précédée d'un large escalier de pierre bleue. Son porche en anse de panier s'ouvre sur des communs. La statue de Juste Lipse trône au milieu d'une place, hélas comme partout, transformée en parking. L'auto est devenue un phénomène social qui n'est plus à discuter. Une maison particulièrement harmonieuse aussi se dresse derrière la statue; elle est en briques à cordons et encadrements de pierre blanche. Heureuse commune d'Overijse qui possède une édilité suffisamment avisée pour restaurer, entretenir et fleurir les joyaux que le passé lui a légués. Des drapeaux claquent au vent, des géraniums et des pétunias égaient les vieilles briques aux couleurs patinées, une flèche effilée domine avec élégance l'église aux murs gris... S'arrêter sur la place d'Overijse c'est cueillir un instant de beauté.

(19) Voir également « Brabant Tourisme » n^{os} 2, 3, 5 et 6/1983, n^{os} 2, 4, 5 et 6/1984, n^{os} 1, 2, 3, 4 et 6/1985, n^{os} 1 et 5-6/1986, ainsi que les n^{os} 1, 4 et 5/1987.

Avec son hôtel communal, un des joyaux de notre architecture civile, la place d'Overijse figure parmi les plus belles des environs de Bruxelles.

Le Musée de la Châsse dans la Salle Impériale de la Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles

par Marcel CHERON

Un enjeu pour Nivelles

On a dit, sans exagération, que l'incendie de la châsse de Nivelles représentait un des dommages les plus graves du patrimoine européen causés par la dernière guerre.

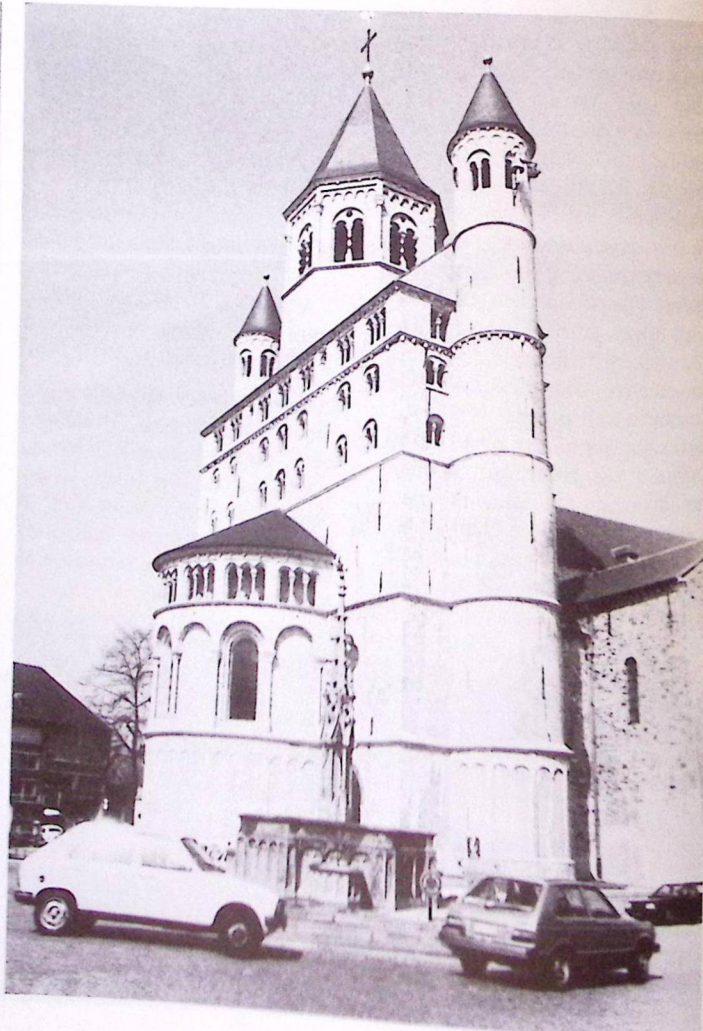
Cette châsse comptait — et compte encore — parmi les grandes œuvres de l'art gothique du XIII^e siècle, en particulier par ses qualités incomparables de sculpture et de micro-architecture. Elle était pour cette époque l'une des rares œuvres de niveau européen connues et conservées en Belgique; elle l'est encore, même à l'état fragmentaire.

Le défi de la destruction

La mort d'un tel « chef-d'œuvre » ne peut laisser indifférent. Ecrin rituel et sacré, objet mémorable et œuvre d'art, la châsse de sainte Gertrude, plus que d'autres peut-être, tant par son histoire que par sa réalité, a suscité en chacun une image si puissante et si ancrée dans la mémoire qu'elle en est souvent devenue exclusive.

Mais l'histoire est là ! La destruc-

Le superbe avant-corps occidental de la collégiale Sainte-Gertrude dont l'étage supérieur abrite la salle dite impériale.



La Salle Impériale, un joyau architectural qui servira, peut-être, d'écrit au futur Musée de la Châsse.

A chaque fois, le débat trouve ses racines dans les valeurs qui sont projetées sur l'objet et dans la manière dont il est « vu » et « ressenti ». La controverse s'installe alors sur le délicat terrain du sens de l'art et des objets de culte, et cela en pleine crise de l'image, de la foi et du sens.

Certains croient pouvoir se rassurer en reliant ce présent hasardeux à un passé qui a les apparences édeniques de l'harmonie et de la continuité. Ceux-là choisiront de se référer aux seules catégories du passé (telles que nous croyons les comprendre aujourd'hui), bref d'adopter une démarche d'« antiquaire » (2). Les autres marquent leur préférence pour un art qui réveille, interroge et combine la création, la conservation et la reproduction. Ceux-ci choisiront d'écrire l'histoire au présent et de mener une réflexion actuelle qui intègre, en les respectant, les formes et les images du passé. Cette controverse entre « Anciens » et « Modernes » s'est cristallisée aujourd'hui sur le seul

tion matérielle a créé une modification aussi radicale que la transformation d'un matériau en une œuvre d'art. C'est à partir de la reconnaissance de cette nouvelle réalité du temps et de la matière de l'œuvre que, peu à peu, germa l'idée d'une restauration de la châsse ou, plus exactement, d'une « reconstitution ». A la mort et à la destruction, on voulait opposer la vie et le renouveau. La nature de ce défi à l'histoire explique, en bonne partie, les hésitations et les lenteurs de l'entreprise qui est en train d'aboutir.

L'enjeu : la « reconstitution » d'un patrimoine

L'enjeu est important car il touche à la notion de « patrimoine » dans son sens le plus affectif. Une intervention aussi importante sur un objet qui associe des qualités artistiques et culturelles à haute valeur symbolique ne peut que susciter des débats, voire des polémiques. Celles-ci révèlent, en plus du désarroi initial provoqué par la

Le moulage : deux valves d'un moule ouvert comprenant l'empreinte et la chape.

guerre et la destruction, les profonds changements intervenus dans notre « système culturel », en particulier religieux et artistique, dans cette seconde moitié du vingtième siècle.

Ce fut le cas pour la Collégiale et son clocher; ce l'est aujourd'hui, à un degré moindre, pour la châsse et l'emplacement de son Musée ainsi que l'atteste par exemple la proposition récente et largement baignée d'« historicisme » de la Société d'archéologie (1).





choix de l'emplacement du Musée. Mais l'histoire de la « reconstitution » de la châsse ne sera clôturée et ne pourra être jugée, dans ses intentions et ses réalisations, que lorsque la dernière étape, à savoir le Musée, aura été conçue et accomplie conformément à l'esprit et aux critères qui ont accompagné l'ensemble du programme.

Le programme

La création du « Musée de la Châsse » constitue, en effet, la dernière étape d'un processus de « reconstitution » en trois opérations, indépendantes mais solidaires, consistant en :

1° une nouvelle châsse destinée au culte et contenant les reliques de sainte Gertrude. Due au sculpteur wallon Félix Roulin, elle a été inaugurée en 1982 et placée dans le chœur oriental, emplacement des reliques depuis la fondation de l'église en 1046. Cette châsse est la seule à assurer une fonction religieuse.

2° une reproduction métallique de la châsse du XIII^e siècle,

Le brunissage.



telle qu'elle peut être reconstituée d'après les reproductions et les originaux conservés. L'exécution se termine, actuellement, dans l'atelier anversois de Wim Ibens avec la collaboration de Marcel Mazy.

3° la mise en valeur des restes du XIII^e siècle, par la création d'un « Musée ».

Tel fut le programme de « reconstitution » qui fut ratifié par les autorités officielles (Fabrique d'église, Ville, Province, Minis-

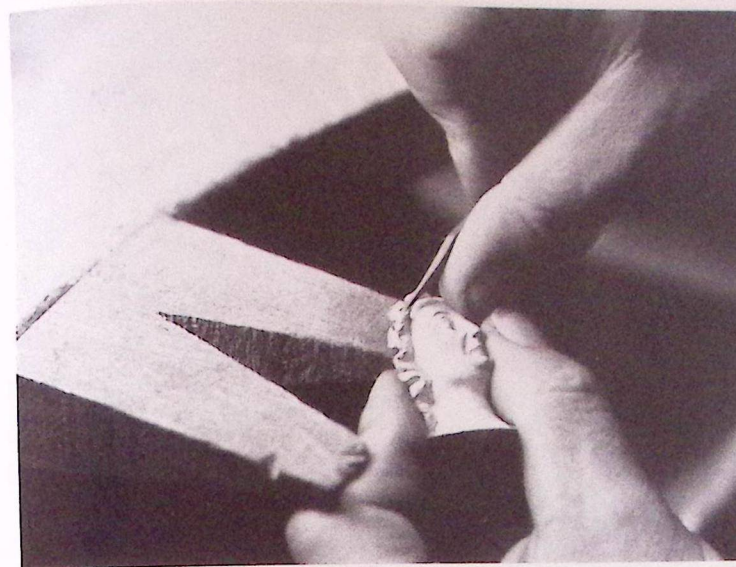
Le moulage :
 - un positif (découpé) tiré de l'original;
 - un positif tiré à partir du moulage en plâtre;
 - le moule (serré sur l'établi) dans lequel les éléments prélevés sont assemblés pour constituer le positif définitif.

tères de la Justice et des Travaux publics) sur proposition d'une commission d'étude représentative de toutes les institutions concernées : la « Commission de la Châsse », officiellement instituée par la Ville de Nivelles en 1973.

Le Musée de la Châsse

La raison primordiale de la création d'un musée est de mettre en valeur les vestiges de la châsse de sainte Gertrude en les situant par rapport à leur contexte et à l'image (reproduction) de ce que fut ce chef-d'œuvre du XIII^e siècle avant sa destruction.

L'entreprise du musée se doit d'être à la hauteur de ce chef-d'œuvre chargé d'histoire et seul un « trésor » donnera pleine signification à cet ensemble, mettant en évidence les aspects religieux, artistiques et technologiques, et leurs interaction.



Intérêts historiques et religieux

La châsse de sainte Gertrude, fondatrice de l'abbaye et, à terme, de la cité, cristallise l'attachement d'une communauté urbaine et religieuse au culte de la sainte. La châsse du XIII^e siècle, détruite, revivra par ses vestiges et sa reproduction.

Intérêts artistiques

La châsse, distraite du « Tour » et étudiée par les historiens d'art, est apparue dès le XIX^e siècle (Montalembert) comme un des chefs-d'œuvre de l'art gothique. Pourtant, dès le Moyen Âge, sa valeur esthétique, qui avait pour rôle d'exalter ses fonctions rituelles et symboliques, devait être perçue à la fois dans la richesse des formes et dans la virtuosité de la technique. Aujourd'hui, l'entreprise de sa reproduction a permis un regard renouvelé sur les incomparables qualités de sculpture et de micro-architecture de l'œuvre.

Intérêts technologiques

Le Musée mettra en lumière tant les modes de fabrication anciens

La ciselure.

Le travail au burin.

ble « trésor » en soi, il constituera un ensemble d'une valeur inestimable destiné à un public vaste et varié, autant local qu'international. Il assurera un rayonnement incomparable à la châsse, à la Collégiale et à la Ville.

La Salle Impériale : un écrin digne d'un chef-d'œuvre

Le 26 mars 1986, la Commission de la Châsse décida unanimement d'installer le Musée de la Châsse dans la salle dite « impériale » de la Collégiale. Ce choix fut approuvé par un avis favorable de la Commission Royale des Monuments et Sites (28 avril 1986) et par une décision du Conseil communal de Nivelles (25 juin 1987). La dernière réunion de la Commission de la Châsse (28 janvier 1988) a décidé de « maintenir son choix de la salle impériale » et de « poursuivre les travaux en ce sens ».

Elle a également examiné favorablement le projet d'implantation muséographique (avec maquette et dossier photographi-

que la technique tout à fait contemporaine utilisée pour la reproduction.

Intérêts culturels et touristiques

Au centre d'une ville dont la Collégiale est devenue un pôle attractif et symbolique de toute première importance — magnifiée par la restauration — le Musée accentuera le prestige de la châsse et de son écrin. Vérita-



Saint André : tête originale en argent brûlé.

que) présenté par le « groupe de travail du Musée de la Châsse » (3).

Le choix de la Commission est motivé par le fait que la salle impériale constitue, sans conteste, un espace admirable, le seul qui, dans toute la Collégiale, puisse entretenir avec les œuvres une relation de valorisation mutuelle intense (4). La Commission a, en effet, pris en compte l'extraordinaire situation géographique de cette salle — au cœur de la cité et dans la Collégiale —, ses qualités architecturales et spatiales, sa luminosité naturelle. Enfin, cette salle constitue un lieu « laïque » au sens médiéval du mot, c'est-à-dire qu'elle n'est pas un lieu de culte et se prête donc parfaitement à recevoir des vestiges qui ne sont plus « sacrés » mais entièrement chargés d'affectivité.

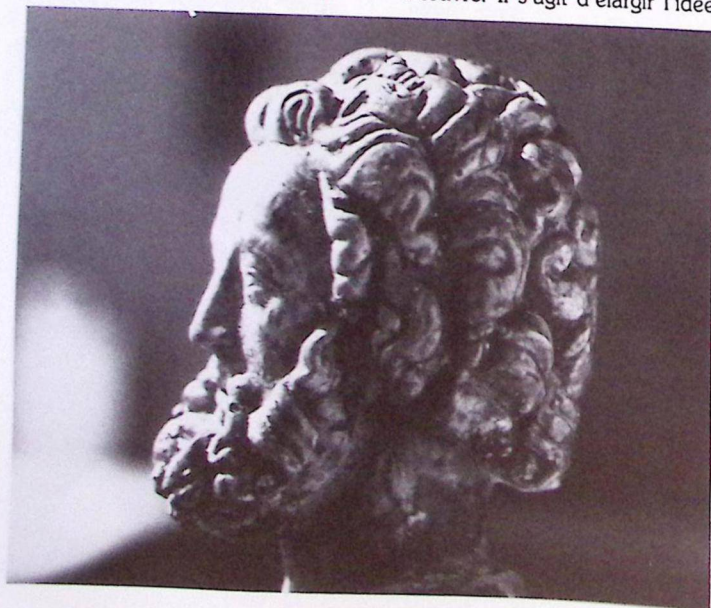
La salle haute du massif occidental de la Collégiale trouvera ainsi une affectation digne de sa beauté et du programme architectural « impérial » voulu par les empereurs ottoniens dans la tra-



dition carolingienne. L'ensemble du programme de « reconstitution » peut-il espérer un plus heureux couronnement ?

Les options de présentation

Le Musée de la Châsse, s'il doit en priorité présenter les restes originaux, doit aussi faire mieux connaître l'histoire de ce chef-d'œuvre. Il s'agit d'élargir l'idée



d'un « trésor » en exploitant, en outre, les relations riches et fécondes qui naîtront de la confrontation dialectique entre l'architecture de la salle et la micro-architecture de la châsse. La combinaison de la luminosité naturelle exceptionnelle de la salle avec un éclairage d'appoint ponctuel permettra de mettre en valeur l'ambiance des espaces. De même, la sobriété et l'intégration du mobilier muséographique favoriseront la (re)connaissance et la contemplation des œuvres exposées.

Les trois travées de la salle seront exploitées pour une présentation en trois zones progressives et complémentaires, permettant au visiteur d'appréhender la châsse dans ses aspects culturels, iconographiques, artistiques et matériels.

Dans la première travée (nord), un parcours iconographique relatif au culte de sainte Gertrude servira d'antichambre à la visite. La travée centrale sera axée sur la présentation des vestiges en regard de la reproduction. Au centre de l'espace d'exposition

Saint André : plâtre original.

Saint André : reproduction au stade du finissage.

des originaux, la reproduction métallique devra permettre au visiteur de replacer les fragments dans une vision d'ensemble tout en ménageant la possibilité d'en contempler la beauté propre, sans interférence visuelle. Ainsi, on pourra montrer que la châsse du XIII^e siècle représente un témoin exceptionnel de l'art gothique tant par ses formes architecturales et sculpturales que par l'emploi d'une nouvelle technique d'orfèvrerie associant, de manière étonnamment créatrice, la découpe, le pliage et la soudure.

La présentation de ces principaux aspects techniques de la châsse du XIII^e siècle se fera



dans la troisième travée (sud) en parallèle avec les méthodes et les

techniques utilisées par l'orfèvre Wim Ibens (fonte à cire perdue — reproduction galvanique) pour obtenir cette admirable restitution métallique la « plus objective possible » de la châsse détruite.

En guise de conclusion

Le Musée de la Châsse de sainte Gertrude se construit patiemment. Jour après jour. Quarante-huit ans après la destruction, on voit enfin poindre la fin de l'entreprise de « reconstitution ». C'est dire que l'on aura mis, si tout va bien, près du double du temps pris pour la réalisation du chef-d'œuvre au XIII^e siècle (de 1272 à 1298 au plus tard). Cela n'est pas exceptionnel compte tenu de la conjonction entre les difficultés techniques, administratives, culturelles et financières comme ce fut le cas pour d'autres restaurations célèbres dans le monde. Mais tel est le privilège de l'œuvre d'art : être « en phase » avec son époque.

Saint Jean l'Évangéliste : tête au stade du finissage.



Le Musée de la Chasse constituera un lieu où pourra se faire, se défaire et se refaire le sens d'une œuvre et de son histoire. Une histoire riche par les engagements des artistes, des artisans et de la population; dérisoire par la fragilité des choses et des discours; révélatrice, en tous cas, par la qualité de l'emplacement choisi, de l'importance que les Nivellois accorderont, au regard du monde extérieur, à la chasse « reconstruite » de sainte Gertrude, fondatrice de la cité.

Notes

(1) Cfr. Rif Tout Dju, février 1988. L'argument essentiel — « scientifique » est-il précisé — de cette position est résumé dans ce passage :

« Le lieu (la salle impériale) est mal choisi. Il serait difficile, en effet, de justifier le choix d'un lieu à vocation profane pour expliquer, au moyen d'objets précis, ce qui procède de la relation au sacré! Difficile également d'éviter la confusion : celle de donner à la salle impériale une vocation sacrée qu'elle n'a jamais eue ».

Redoutable démonstration! Ainsi donc, la salle impériale serait un lieu à vocation profane, c'est-à-dire « étranger à la religion » ou même selon son étymologie « hors du temple » (profanus). La réalité est qu'au Moyen Age il n'existe pas de séparation entre la société civile (l'Etat) et l'Eglise. Cette séparation — qui caractérise notre société moderne par rapport à l'Ancien Régime — s'opérera à la suite de la Révolution française. On ne peut donc, sous peine d'anachronisme, projeter dans le passé un concept moderne et prétendre que la salle impériale était un lieu « profane » au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Simple-ment, la salle haute du massif occidental était un lieu « laïque » au sens médiéval du terme, c'est-à-dire « séculier » (appartenant au monde). Elle constituait au sein de l'Eglise un lieu non cultuel mais réservé à des usages à haute portée symbolique (sur lesquels les sources

sont peu explicites voire muettes) dans ce monde médiéval marqué par l'interpénétration absolue entre le civil et le religieux.

Par ailleurs, il doit être clair que les objets qui seront exposés n'auront plus de fonction religieuse. Celle-ci est assurée par la chasse de Félix Roulin qui contient les reliques et est placée à l'est.

La démarche de la Société d'archéologie est caractéristique d'une forme excessive d'« historicisme » ou de « déterminisme historique » qui nous obligerait, si elle était appliquée systématiquement, à retirer de l'actuel musée communal — mais ancien refuge très chrétien des Trinitaires d'Orival — toute œuvre n'ayant aucun caractère sacré.

Ce « déterminisme historique » marque également le choix, par la Société d'archéologie, des anciens al-loirs (actuelle « cave du char ») et de la « Trésorerie » comme espaces muséologiques. Or, les al-loirs ont perdu depuis longtemps leur signification de lieu de passage autour des reliques et la « trésorerie » était un lieu de conservation, non accessible au public, des pièces précieuses... et des archives. C'est ce qui explique l'exiguïté des lieux et l'accès malaisé par des escaliers étroits.

(2) Suivant l'expression de Marc Bloch dans son *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* :

« L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent. J'ai déjà ailleurs rappelé l'anecdote : j'accompagnais, à Stockholm, Henri Pirenne; à peine arrivés, il me dit : « Qu'allons-nous voir d'abord? Il paraît qu'il y a un Hôtel de Ville tout neuf. Commentons par lui ». Puis, comme s'il voulait prévenir un étonnement, il ajouta : « Si j'étais antiquaire, je n'aurais d'yeux que pour les vieilles choses. Mais je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie ». Cette faculté d'appréhension du vivant, voilà bien, en effet, la qualité maîtresse de l'historien. (...) Un grand mathématicien ne sera pas moins grand, je suppose, pour avoir traversé les yeux clos le monde où il vit. Mais l'érudite qui n'a le goût de regarder autour de lui ni les hommes, ni les choses, ni les événements, il mérite-

ra peut-être, comme disait Pirenne, le nom d'un utile antiquaire. Il fera sagement de renoncer à celui d'historien... »

(3) L'étude a porté également sur la sécurité et la conservation des pièces. La sécurité sera assurée par la pose de portes blindées et par la combinaison de la détection volumétrique et de la détection contact, en période fermée. Les premières mesures de climat et d'éclairage effectuées par l'I.R.P.A., ont permis de préciser l'adaptation de l'éclairage nécessaire pour les panneaux peints (verres teintés intérieurs et anti-UV). Une étude de température et de niveau hygrométrique de longue durée a été entreprise pour assurer, en fonction des résultats, une stabilisation de la climatisation. Le rapport de l'I.R.P.A., en tout état de cause, ne révèle aucune incompatibilité en ce qui concerne la conservation des pièces dans la salle impériale.

(4) Depuis son inauguration en 1984, dix mille personnes accèdent annuellement dans la salle haute. Les personnes qui ne peuvent y accéder sont essentiellement des personnes à mobilité réduite qui ne peuvent d'ailleurs pas non plus accéder à la crypte et au sous-sol archéologique de la Collégiale. Il s'agit donc d'étudier un accès par ascenseur intérieur ou extérieur faisant appel à l'imagination et aux technologies les plus modernes. Par ailleurs, il s'agira d'améliorer l'accès par les tourelles en installant des rampes, des aires de repos aux étages intermédiaires et en améliorant l'éclairage.

Note de la rédaction : nous venons d'apprendre qu'à la suite d'une récente décision du Conseil communal de Nivelles, annulant celle du 25 juin 1987, le choix de l'endroit où sera installé le Musée de la Chasse ne sera définitivement fixé qu'après consultation des associations et groupements nivellois concernés par ce sujet.

Un événement commercial et touristique : Le « Printemps Belge » à Lille

par Marcel VANHAMME et Anne MICHA

Lille, cœur de la Préfecture du Nord, avec ses 177.218 habitants est, après Paris, Marseille et Lyon, la quatrième ville de France, par le chiffre de sa population.

Siège d'un évêché (1913), d'une université (1887), d'une Faculté catholique, la cité constitue, par sa situation géographique privilégiée, un centre industriel et

culturel d'importance. Pourvue d'un port fluvial, d'un aéroport, d'un chemin de fer, Lille, grâce au TGV, qui circulera bientôt, sera à une heure de Paris, à une demi-heure de Bruxelles et à deux heures de Londres, par le tunnel sous la Manche, en cours de creusement.

Les principaux repères touristiques de Lille sont : l'Hospice

Comtesse (fondé en 1236 par Jeanne de Flandre dite de Constantinople), le musée d'art, la cathédrale de la Treille, la vieille Bourse (1632), l'église Saint-Maurice (XIV^e - XV^e siècles), l'église Sainte-Catherine (1535-1727), la chapelle de Notre-Dame-de-la-Réconciliation (XIII^e siècle), la citadelle de Vauban, la maison natale du général de Gaulle. A 7 km, le musée d'art moderne de Villeneuve d'Ascq (1983). La librairie « Le Furet », la plus vaste d'Europe, place du Général de Gaulle, présente à la clientèle un choix de 500.000 titres; l'établissement reçoit quotidiennement 10.000 visiteurs, en moyenne. L'Ecole supérieure de journalisme de Lille jouit d'une réputation européenne élogieuse.

Le Banquet du Faisan : entre rêve et réalité

Cette dénomination peut surprendre. Au Moyen Age, les chevaliers prêtaient parfois serment, soit sur un paon, soit sur un héron, soit sur un faisan vif, tous oiseaux, considérés, à l'époque, comme nobles.

Le dîner du 17 février 1454 entraîna des dépenses « fors outrageuses et desraisonnables », selon les chroniqueurs du temps. Dix mille seigneurs, écuyers, ve-

Lille : l'Hospice Comtesse (dessin de Luc Putman).



neurs, officiers, y prirent part. Cette rencontre à Lille, où la conviabilité semble avoir été parfaite, nous est connue dans ses détails par les récits qu'en ont fait Olivier de la Marche et Mathieu d'Escouchy.

Le duc de Bourgogne, âgé de cinquante-huit ans, vêtu d'une admirable parure sertie de pierres précieuses et de perles, présidait la cérémonie du haut d'un trône élevé. Au centre de la vaste salle de banquet, trois grandes tables formaient trois

côtés d'un quadrilatère. Des tribunes superposées en amphithéâtre étaient alignées contre les murs et allaient accueillir la fine fleur de la chevalerie des Pays-Bas, des courtisans et des délégations des villes. Les membres de l'Ordre de la Toison d'Or occupaient un emplacement de haut choix : le premier Chapitre de l'Ordre, groupant dix-huit chevaliers, s'était tenu à Lille, le 1^{er} décembre 1431, soit vingt-trois ans plus tôt.

Un grand dressoir exposait de la



vaisselle d'or et d'argent. Les tables portaient des pièces montées, d'où sortirent des personnages en habits extraordinaires, ainsi que divers animaux vivants, fête gastronomique mais également d'imagination décorative.

Une grande armée assiégeait une forteresse reconstituée; un lac entouré de hameaux portait des navires; on distinguait une galère manœuvrant, un paysage de forêts, une prairie entourée de rochers et une montagne sommée d'un glacier. Arrivaient des chasseurs de faucons, en galante compagnie. Une église, ses vitraux, ses cloches et des chantes captaient l'attention des spectateurs émerveillés. D'un château jaillissait de l'orangeade qui se déversait dans les douves. Des bambins « pissaient » de l'eau de rose. Des bêtes féroces couraient dans un désert imaginé. Un gigantesque pâté abritait un orchestre de vingt-huit musiciens. De l'hypocras ou vin sucré infusé de cannelle sortait du sein d'une femme nue gardée par un lion vivant enchaîné; sur le sol, l'avertissement : « Ne touchez pas à ma maîtresse ».

Parmi les intermèdes et les divers groupes allégoriques, on voyait : un sanglier portant un griffon, un dragon ailé, un éléphant conduit par un Maure de Grenade. Le pachyderme portait une personne vêtue de blanc, encagée et éplorée, symbole de l'Eglise prisonnière des Turcs. Le géant Hance personnifiait le Grand Turc. Bouffons et bouffonnes s'exerçaient à des tours et stratagèmes. On donna ensuite en représentation un mystère en trois actes : *Les aventures de Jason en Colchide*. Ensuite, des officiers d'armes, dont le dernier

La dynamique Fanfare Saint-Laurent du Meyboom se dirigeant vers la Chambre de Commerce de Lille où eut lieu, le 26 mars dernier, le fameux Dîner du Faisan.

M. Pierre Mauroy, maire de Lille, tint à témoigner, par sa présence, de tout l'intérêt qu'il portait à cette manifestation hors du commun. Le voici admirant les œuvres du peintre bruxellois Luc Putman.

figurait le héraut d'armes Toyson d'Or, pénétrèrent dans la salle. Dans ses mains fermées, Toyson d'Or tenait le fameux collier d'or de pierreries.

Le duc Philippe le Bon, debout, solennel, la main levée, fit « vœu utile et valable » et serment de combattre les Turcs et de les rejeter en Asie; le comte de Charolais, futur Charles le Téméraire, s'exécuta ensuite, puis les chevaliers présents dans l'ordre des préséances. Tous ces serments se firent sur le corps d'un faisán vivant, le célèbre collier au cou. Cette mémorable journée s'acheva par des ballets dans l'éclat des fanfares. Que coûteraient aujourd'hui des festivités et un banquet tels ceux décrits par les chroniqueurs du XV^e siècle ? On n'ose y songer.

A Bruxelles, trente-trois ans avant le Banquet du Faisan

La révolution démocratique éclata dans la ville de Bruxelles en 1421. Afin de mieux comprendre la signification de la cérémonie d'intronisation de hautes personnalités françaises et belges au titre prestigieux de



Grands Conseillers Tutélaires des Nations, ainsi qu'à celui de Légat, nous rappelons brièvement l'origine des Neuf Nations de Bruxelles.

Le premier statut politique de la ville datait de 1229, régime communal qui évolua lentement jusqu'à la fin du XV^e siècle. A cette époque, Bruxelles acquit une physionomie politique qui ne se transforma que peu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. La révolution démocratique du 11 février 1421 fit perdre aux sept lignages leur omnipotence : les gens de métiers conquéraient par la force une partie du pouvoir politique communal.

Qu'appelle-t-on « Nations » ?

Les Neuf Nations de Bruxelles

1421



Les différents métiers se groupèrent alors en neuf corps placés respectivement sous la protection de Notre-Dame, des saints Laurent, Christophe, Gilles, Géry, Jean, Pierre, Jacques et Nicolas. Après la révolution démocratique, les membres des métiers ou Nations acquirent le droit d'assembler les jurés des métiers quand ils le désiraient. De plus, dans la nouvelle organisation politique, on choisit deux bourgmestres : un bourgmestre patricien (issu de l'un des sept lignages, Serhuyghs, Sweerts, Sleews, Rodenbeke, Serroelof, Steenwege, Coudenberg) et un bourgmestre plébéien (issu des métiers). Enfin, toutes les charges administratives subalternes étaient réparties par moitié. C'est ainsi que le service des finances comportait deux receveurs issus des lignages et deux autres issus des Nations (1).

Réveillant une tradition remontant au Moyen Age, les principaux commerçants de la Grand-Place et environs, ainsi que du quartier Midi-Bourse, se sont

Emblèmes des Neuf Nations de Bruxelles placées sous la protection de Notre-Dame et des saints Christophe, Gilles, Jacques, Jean, Laurent, Nicolas, Pierre et Géry.

groupés depuis en une association professionnelle dont les membres pratiquent leurs spécialités avec une compétence approfondie. L'exceptionnelle qualité de leurs services vaut aux Francs-Bourgeois de Bruxelles une excellente réputation qui a largement débordé le cadre de nos frontières nationales (2).

Apothéose d'un mois mémorable

Mars 1988 fut l'occasion pour la Belgique de présenter ses richesses au public lillois.

En effet, la métropole du Nord/Pas-de-Calais avait décoré les vitrines de neuf quartiers aux couleurs respectives de nos provinces pour présenter notre commerce, notre industrie et notre artisanat au travers de nos spécialités et de notre savoir-faire. Des expositions, des spectacles, des activités folkloriques et plusieurs journées de contacts et de colloques réservés aux professionnels ont également contribué à élargir les optiques commerciales et culturelles de deux peuples tournés vers les perspectives du marché unique de 1992. Bruxelles et le tourisme brabançon ont lancé leur opération de charme depuis les Galeries de l'Opéra et la Gare de Lille. C'est ainsi que les Francs-Bourgeois firent apprécier, dans un des espaces commerciaux les plus modernes d'Europe, les bières, les spéculaus, les pralines, les dentelles, les éditions anciennes, les peintures, les arts graphiques, les photographies et l'incomparable gastronomie de notre riche terroir bruxellois.

Ailleurs, le site de la Gare invitait les Lillois à des escapades choisies dans les plus beaux coins de notre merveilleux Brabant.

Le samedi 26 mars fut la journée de clôture des contacts que les autorités responsables ont elles-mêmes qualifiés de fructueux et

d'enrichissants pour les deux partenaires. La Chambre de Commerce de Lille a voulu, pour la circonstance, reconstituer le fameux Banquet du Faisan. Si la soirée, rehaussée de la présence de leurs Altesses Royales, le prince Albert et la princesse Paola de Belgique, n'a sans doute pas eu la magnificence de celle du 17 février 1454, elle n'en fut pas moins très attractive et variée à souhait.

Les discours des diverses personnalités, dont Monsieur Pierre Mauroy, maire de Lille, Monsieur Gérard Tiebot, président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lille-Roubaix-Tourcoing et Monsieur Herman De Croo, ministre belge des Communications et du Commerce, inaugurèrent la cérémonie.

Ensuite, un maître-queue brutois n'eut aucune peine à prouver aux quelque cinq cents invités, parmi lesquels on reconnaissait Monsieur Francis De Hondt, Député permanent et Président de la Fédération Touristique du Brabant, que la grande cuisine de chez nous ne le cédait en rien à celle pourtant réputée de nos voisins d'Outre-Quévrain.

Les participants eurent, en outre, l'occasion d'assister à la projection de films-vidéos axés sur le patrimoine architectural et artistique de Lille et sur les richesses monumentales et naturelles de la Belgique.

Mais l'un des clous de cette mémorable soirée fut le chapitre extraordinaire tenu par les Neuf Nations de Bruxelles. Escortés par les arbalétriers du Grand Serment Royal et de Saint-Georges, en costumes d'époque, ils intronisèrent, avec la pompe nécessaire, au titre de Grands Conseillers Tutélaires, Messieurs Jean-Jacques Des-

camps, Secrétaire d'Etat chargé du Tourisme, ainsi que Pierre Mauroy, ancien Premier Ministre, et son Excellence Monsieur Smolderen, Ambassadeur de Belgique à Paris. Un défilé de mode présentant les dernières réalisations des créateurs et des stylistes belges et français ainsi que la prestation musicale entraînante et fort applaudie de la Fanfare Saint-Laurent du Meyboom contribuèrent pour une large part à la réussite de cette fête.

Ce genre d'initiative ne peut certainement pas nuire à l'édification de l'Europe. L'hospitalité chaleureuse réservée par les Lillois à nos compatriotes en est la meilleure preuve.

Notes

(1) Pour plus de détails, consulter : Favresse (F), *L'avènement du Régime démocratique à Bruxelles pendant le Moyen Age, 1306-1423*, Mémoire de l'Acad. roy. de Belg., classe des Lettres, coll in-8°, 2^e série, XXX, 1932.

Du même : *Esquisse de l'évolution constitutionnelle de Bruxelles depuis le XII^e siècle jusqu'en 1477*, Annales de la Soc. roy. d'archéologie de Bruxelles, tome 38, 1934.

(2) Fondation : annexe du *Moniteur belge* du 6 décembre 1973.

'Ensemble Instrumental du Brabant ou vingt-cinq ans consacrés à la musique belge

Si tous les musiciens de notre pays réservaient une place aussi importante aux compositeurs de chez nous, il est probable que la musique belge serait mieux connue dans le monde. Mais il est vrai que l'on remplit plus vite une salle de concert en proposant des noms plus connus. Et si certains estiment que nous avons eu relativement peu de Maîtres de l'envergure d'un Roland de Lassus ou d'un César Franck, il n'est pas moins vrai que l'on trouve, dans différentes bibliothèques européennes, des noms de nos régions tout aussi dignes de l'intérêt que l'on témoigne à de nombreux compositeurs étrangers, parce que ceux-ci ont bénéficié, à l'une ou l'autre époque, de la publicité nécessaire.

C'est pour le prouver que Simone Vierset a créé l'Ensemble Instrumental du Brabant, qui célèbre cette année ses vingt-cinq ans d'activités.

Après quatre ans de piano avec sa mère, excellente pianiste, elle travaille avec le pédagogue norvégien Reimar Riefeling, puis le clavecin avec Isolde Ahlgrimm et Aimée van de Wiele. Au cours d'une tournée d'enregistrements pour les radios d'Israël, d'Iran, de Grèce et de Turquie, l'ambassade de Belgique à Ankara lui demande de faire connaître la musique belge au public turc. Elle obtient d'emblée la collaboration enthousiaste de quelques musiciens de l'Opéra d'Etat d'Ankara pour plusieurs concerts. Rentrée en Belgique, Simone Vierset souhaite poursui-

vre ce travail de mise en valeur de notre patrimoine; elle prend contact avec des instrumentistes et entreprend parallèlement des recherches dans différentes bibliothèques.

Après un premier concert dans les salons du Gouverneur du Brabant, l'ensemble prend le nom d'« Ensemble Instrumental du Brabant ». En plus de nombreux concerts en Belgique et de sa participation aux festivals de Flandre, Bruxelles, Luxembourg, Lille et Ségovia, l'ensemble fait connaître nos compositeurs en Norvège, Italie, R.F.A., Pays-Bas, Israël, Tunisie et Mexique où l'un des concerts – intégralement retransmis par la télévision d'Etat – eut pour cadre le Château de Chapultepec, autrefois habité par l'Empereur Maximilien et l'Impératrice Charlotte. Autour de Simone Vierset, sont réunis par ordre d'arrivée : André Antoine, présent depuis le début, soliste d'innombrables concerts, professeur de hautbois au Conservatoire Royal de Bruxelles, membre de l'Orchestre symphonique de la RTBF où il fut hautbois solo pendant des années. Il a fait partie, pendant plusieurs années, du Quintette à vent de Bruxelles.

L'Ensemble Instrumental du Brabant, en costumes d'époque, lors d'un concert donné au château de Reinhardstein.



Après l'obtention d'un diplôme supérieur au Conservatoire Royal de Bruxelles, Renée Waelkens sera Chargée de cours de violoncelle, dans le même Conservatoire et restera pendant plus de dix ans Chargée de cours de musique de chambre dans la classe de Louis Poulet. Professeur aux académies de Soignies et Schaerbeek, elle a donné de nombreux concerts, tant en Belgique qu'à l'étranger, et a fondé le Quatuor Renée Waelkens.

Après avoir récolté les plus hautes distinctions à Bruxelles, le violoniste André Gousseau obtient, aux Pays-Bas, le diplôme de soliste et le prix de virtuosité. Entre-temps, il travaille avec Joseph Calvet et Léonid Kogan. Les concerts vont alors le mener dans huit pays de la Communauté européenne ainsi qu'en Suède. Soucieux de transmettre la tradition de l'école belge de violon - il a été formé par l'excellent pédagogue Maurice Raskin - il enseigne actuellement à l'Académie de Bruxelles

et dirige chaque année un cours de violon à l'Académie d'été de Porto (Portugal).

Pour parfaire le tout, l'instrument de Simone Vierset est un beau témoin de l'école belge de facture du clavecin. Il s'agit d'un clavecin construit par Knud Kaufmann, d'après un modèle d'Andréas Rückers, de sa propre collection, et d'un autre instrument semblable de la Bell-Skinner Collection (USA).

Et pour rester belge jusqu'au bout, il est décoré par le sculpteur Jacques Vierset, auteur, entre autres, de trois statues de l'horloge de l'Albertine (Godefroid de Bouillon, Philippe le Bon et Rubens) et représenté au Musée d'Art Moderne de Bruxelles, parmi les artistes les plus représentatifs de notre époque. Responsable de la décoration des costumes au T.R.M., il a créé les superbes costumes d'époque portés par les membres de l'ensemble pour les « concerts aux chandelles ».



Expositions

A la Fondation pour l'Architecture : « AKAROVA », spectacle et avant-gardes en Belgique (1920-1950)

A la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage à 1050 Bruxelles (Ixelles) se tient présentement une intéressante exposition intitulée « AKAROVA », spectacle et avant-gardes en Belgique (1920-1950).

De son vrai nom Marguerite Akarin, Akarova étudia très jeune la musique et le chant tout en s'initiant à la danse. En 1922, elle donna ses premiers récitals de chant et de danse, notamment à la Lanterne Sourde où se retrouvaient les animateurs du groupe d'avant-garde « 7 Arts » avec, entre autres, les frères Pierre et Victor Bourgeois, respectivement poète et architecte, les peintres P.-L. Flouquet et V. Servranckx et Louis Baugniet, peintre et créateur de mobilier qu'elle épousa en 1923. Elle se produisit ensuite, en solo, dans des interprétations chorégraphiques de diverses œuvres de Ravel, Debussy, Stravinsky, Dukas, etc... utilisant dans ses interprétations des costumes très géométrisés qu'elle créait et réalisait, en général, elle-même.

Introduite, dès 1929, à l'école de La Cambre, par l'écrivain Herman Teirlinck, elle découvrit de nouvelles techniques scénographiques, de nouvelles musiques, de nouvelles personnalités artistiques avec lesquelles elle partagea plusieurs moments importants de sa carrière.

C'est également grâce à Herman

Le clavecin utilisé par Simone Vierset fut fabriqué par Knud-Kaufmann d'après un modèle d'Andréas Rückers et décoré par Jacques Vierset.

EXPOSITIONS

Teirlinck qu'elle rencontra Johan de Meester, metteur en scène de la compagnie du Vlaamse Volkstoneel pour lequel elle interpréta le rôle de la princesse dans « L'Histoire du Soldat » au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles et au Palais Royal.

Les années 1929, 30 et 31 sont marquées par les premiers grands récitals donnés par Akarova. Par la suite, Akarova se produisit avec ses élèves, dans de nouvelles chorégraphies,

avec des costumes et dans des décors qu'elle créa elle-même.

De 1936 à 1957, Akarova donna de nombreux spectacles de danse dans un petit théâtre privé construit à son intention, avenue de l'Hippodrome à Bruxelles. A partir de 1940, parallèlement à la danse, Akarova se consacra de plus en plus, à la sculpture et à la peinture. Aujourd'hui encore, âgée de 84 ans, elle partage son temps entre ses élèves, le dessin et le pinceau.

L'exposition retrace, en trois volets, la vie passionnante de cette artiste exceptionnelle. Le premier retrace, à l'aide d'une dizaine de petites scènes, quelques-uns des plus beaux spectacles de la danseuse. Le second, d'ordre plus pédagogique, réunit des œuvres, photographies, maquettes et autres documents concernant tous ceux, hommes de théâtre, artistes et architectes qui, à des degrés divers, ont influencé la carrière de la danseuse. Le troisième enfin, plus strictement documentaire, propose l'inventaire visuel des 80 costumes réalisés par l'artiste.

Un catalogue très étoffé, à la réalisation duquel ont collaboré plusieurs auteurs belges et étrangers de renom, a été édité à l'occasion de cette exposition. Fort de 450 pages et enrichi de nombreuses illustrations en couleurs et en noir et blanc, il comporte, entre autres, l'inventaire complet des décors et costumes d'Akarova.

Renseignements pratiques

L'exposition se tient jusqu'au 17 juillet 1988, dans les salles de la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage à Ixelles. Elle est ouverte du mardi au vendredi, de 12 h 30 à 19 h; les samedis et dimanches, de 11 h à 19 h; elle est fermée les lundis. Droit d'entrée : 100 F; étudiants et 3^e âge : 75 F; groupes (minimum 10 personnes) : 50 F par personne. Visites guidées : 700 F (uniquement sur rendez-vous).



AKAROVA, 1939. Chorégraphie pour « Rhapsody in blue » de George Gershwin. Costume et décor de Akarova.

EXPOSITIONS

Au Passage 44 à Bruxelles :

« Des animaux et des hommes », témoignages de la Préhistoire et de l'Antiquité

C'est dans le cadre bien sympathique de la Galerie du Crédit Communal de Belgique, située au cœur du Passage 44 à Bruxelles, que vient de se tenir une exposition du plus haut intérêt tant sur le plan didactique qu'artistique. Informés par la presse quotidienne ou par les journaux et reportages télévisés qui, eux, sont en mesure de suivre de près l'actualité (ce qui n'est hélas pas le cas de notre périodique), nos lecteurs auront probablement eu l'occasion de visiter cette remarquable exposition placée sous le thème « Des animaux et des hommes », témoignages de la Préhistoire et de l'Antiquité.

Nous tenons, quant à nous, à revenir, un instant, sur cette manifestation exceptionnelle, l'une des plus réussies parmi celles organisées au cours de ces dernières années par le Crédit Communal de Belgique.

Un catalogue de 216 pages, extrêmement fouillé et abondamment illustré, dont 16 pages en couleurs, a été édité à cette occasion. Bien que l'exposition ait fermé ses portes depuis le 26 juin dernier, on peut toujours obtenir ce catalogue en versant la somme de 600 F au compte n° 057-6370330-16 du Crédit Communal de Belgique, département culturel, boulevard Pachéco, 44, à 1000 Bruxelles. Un ouvrage de références qui ne déparera pas dans la bibliothé-

que de tous les amis des animaux et de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'évolution de notre société.

Présentée à l'occasion du 125^e anniversaire de la Société Royale Protectrice des Animaux Veeweyde, cette exposition était axée sur la relation fondamentale entre l'homme et l'animal depuis la Préhistoire jusqu'à l'Antiquité et plus précisément la fin de l'hellénisme. L'impressionnante tête de mammoth avait été placée, à dessein, à l'entrée, pour rappeler l'époque où l'homme n'avait pas encore de rôle dominant et où il n'était pas encore question d'animaux domestiques. Ensuite vint la révolution dite néolithique qui a vu la domestication des animaux et des plantes, qui fut à l'origine d'une évolution qui se poursuit encore de nos jours et au terme de laquelle l'animal n'existera pratiquement plus qu'en fonction de l'homme.

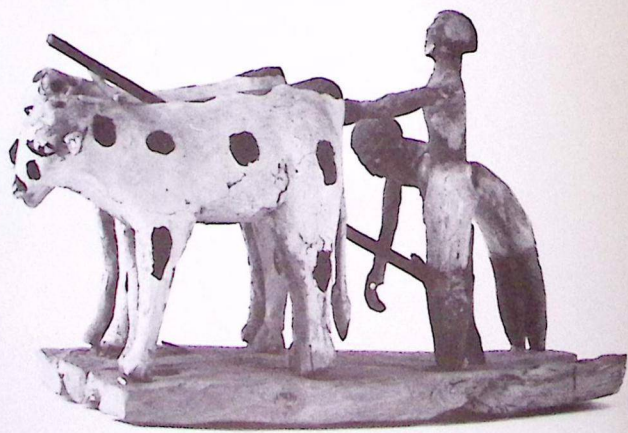
Basée sur deux disciplines scientifiques, l'archéologie, d'une part, et l'archéozoologie (science relativement récente qui étudie

les vestiges animaux retirés des fouilles) d'autre part, l'exposition a présenté toute une série d'objets relatifs aux anciennes civilisations du Proche-Orient, à l'Égypte ancienne et à la Grèce classique. Ces objets, dont certains de toute beauté, tel ce sarcophage de chat de la basse époque pharaonique ou encore ce collier composé de 31 penditifs représentant des mouches, avaient été aimablement prêtés par des collectionneurs privés et des musées belges, ainsi que par certains musées étrangers (Leyde, Amsterdam, Vienne).

**

**Aux Archives Générales du Royaume :
Les ports de la côte et du Zwin**

Plusieurs dizaines de milliers de cartes manuscrites et gravées sont conservées dans les quinze dépôts des Archives de l'État en Belgique. Les documents présentés dans l'exposition « Les ports de la côte et du Zwin » sont



Bœufs. Bois stuqué et peint. Égypte, première Période intermédiaire.

EXPOSITIONS

du plus haut intérêt tant sur le plan historique que géographique. Ils proviennent des Archives Générales du Royaume à Bruxelles et des Archives de l'État à Bruges et à Gand.

L'examen des cartes et des photographies aériennes mises en parallèle nous permet d'assister à l'évolution des localités concernées (Nieupoort, Ostende, Blankenberge, Zeebruges, Damme et Sluis) et de mieux comprendre la lente évolution ainsi que les transformations de notre littoral au cours des siècles.

De nos jours, le lit de l'ancien Zwin, constitué en majeure partie de marais, n'a plus que quelques mètres de largeur et se limite, à proximité du rivage, à un filet d'eau qu'il est aisé de franchir. Tous les vacanciers — et Dieu seul sait s'ils sont nombreux aujourd'hui — qui flânent le long de la digue à Knokke et au Zoute, sont à cent lieues de se douter qu'au Moyen Âge, cet endroit, entièrement urbanisé de nos jours, se trouvait dans l'estuaire du Zwin, qui, à l'époque, était encore large de près de cinq kilomètres. Grâce à la judicieuse juxtaposition des cartes et plans anciens et des photos contemporaines, le visiteur de l'exposition pourra « visualiser » la lente métamorphose du visage de notre littoral.

Cette manifestation, qui a pu être réalisée grâce à la collaboration efficace des Archives Générales du Royaume et de la Force Navale, a été conçue pour être itinérante. Déjà présentée, en 1986, à Zeebruges, Ostende et Nieupoort, elle accomplit, depuis 1987, un vaste périple à travers le pays avec des escales à La Louvière, Anvers, Knokke,

Damme, Blankenberge, Nivelles, Arlon et Namur.

Aujourd'hui, ce sont les Archives Générales du Royaume qui l'accueillent jusqu'au 26 août 1988. L'occasion rêvée pour les nombreux Bruxellois, qui fréquentent chaque été nos stations balnéaires, de faire plus ample connaissance avec ce phénomène géologique qui fut à l'origine de l'ensablement du Zwin et du développement de nos ports côtiers.

Renseignements pratiques

L'exposition « Les ports de la côte et du Zwin » se tient présentement aux Archives Générales du Royaume, 2, rue de Ruysbroeck à 1000 Bruxelles. Les Archives sont situées derrière la Bibliothèque Royale et le Musée d'Art Ancien, à 150 mètres de la place du Grand Sablon.

L'exposition est ouverte jusqu'au 26 août 1988, tous les jours, de 8 h 30 à 12 h et de 13 à 16 h 30. Elle est fermée les dimanches, ainsi que les samedis en juillet et août.

L'entrée est gratuite. Pour les groupes de 25 personnes maximum, une visite guidée peut être organisée (sauf le samedi) moyennant demande préalable. Prix de la visite guidée : 700 F.

Un catalogue a été édité pour la circonstance. Conçu principalement dans un but didactique, il comprend 170 pages et est enrichi d'une centaine d'illustrations. Son prix est de 250 F. On peut également se le procurer en versant la somme de 300 F (frais de port compris) au compte n° 000-2007024-94 des Archives Générales du Royaume et Archives de l'État dans les provinces, Matériel, 1000 Bruxelles.

Pour tous renseignements complémentaires : Archives Générales du Royaume, Service éducatif, rue de Ruysbroeck, 2-6 à 1000 Bruxelles. Tél. 02/513.76.80.

**

Un ouvrage hors du commun...

Découvrez les fromages belges

Guy et Yvette Bouchez sont déjà bien connus du grand public après la publication de leurs excellents « Bruxelles de A à Z » et « Bon appétit Bruxelles ». Déjà, on sentait poindre dans ce dernier ouvrage leur sens de la recherche, leur patience de bénédictin, leur minutie du moindre détail liée à une vaste étude préalable de leur sujet. Il faut croire que, à force de décrire les spécialités bruxelloises, l'appétit leur est resté... pour passer au plateau de fromages.

Les auteurs conviennent volontiers eux-mêmes qu'après avoir mené leurs premières investigations, ils furent stupéfaits du nombre prodigieux et de la variété des fromages belges. Ils ne sont pas les seuls, et bien rares sont nos compatriotes à pouvoir citer plus de dix fromages de chez nous. Sans se décourager, nos deux « explorateurs » ont patiemment parcouru les fromageries industrielles et artisanales, classant, notant et photographiant et ce durant près de deux ans.

Le résultat de cette quête est une somme de 432 pages, remarquablement illustrée qui ne nous laisse rien ignorer des 339 (vous avez bien lu) fromages belges, à quelques tranches à peine de leurs cousins de l'Hexagone!

Vient de paraître



Accompagné de textes d'éminents tyrologues et chroniqueurs de bouche, ce livre est non seulement documentaire et scientifique mais aussi un guide gastronomique et touristique. Chaque fromage, tarte ou spécialité à base fromagère est situé dans sa ville, commune ou région, dont les principaux atouts touristiques et culturels sont décrits d'une plume alerte. Toutes nos régions défilent tour à tour : au gré des fromages frais, avec Beersel, Jodoigne, Wavre, Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, Enghien ou La Gleize; les « pâtes molles », avec le célèbre « Ettekees » bruxellois, Ittre, Nivelles, Mons, Dinant ou le Pays de Herve avec son Remoudou; les pâtes « demi-dures » et leur cortège d'abbayes : Chimay, Orval, Aulne, Val-Dieu, Gembloux, Maredsous, sans oublier le lumineux Passendaele.

Ce n'est pas fini, voici les « pâtes dures » : Beauvoorde, Postel, Westmalle ou... le « Délice de la petite chapelle » à Chaumont-Gistoux!

Nos délicieux fromages de chèvre ne sont pas oubliés, pas même les « fondus » de très bonne qualité.

L'ouvrage est complété par de nombreuses rubriques bien utiles : comment les choisir, les découper, les présenter, les déguster, les accompagner et les conserver.

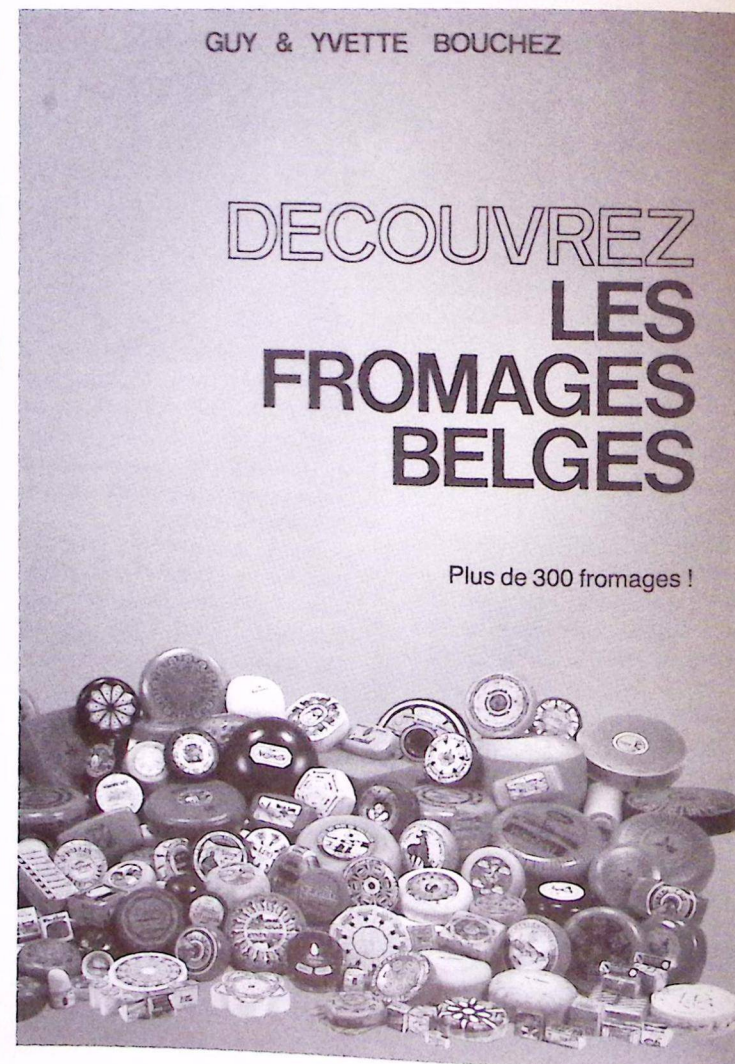
Indispensable à tout gastronome ou, plus simplement, à tout amateur de fromages, ce livre sans équivalent en son genre est vendu en librairie au prix de 1.795 F ou chez votre maître fromager habituel. Dépêchez-vous de l'acquérir!

G.M.

Grimbergen

Nos confrères de la Communauté flamande viennent d'éditer une très intéressante brochure consacrée à Grimbergen, importante bourgade, située aux portes mêmes de Bruxelles, à quelque 12 kilomètres au nord de notre capitale. Ancien centre rural qui a gardé de nombreux témoins d'un passé fécond en événements historiques, Grim-

bergen n'a pas échappé, pas plus que les autres communes de la périphérie bruxelloise, à l'implantation sur son territoire de nouvelles zones résidentielles là où il n'y a guère encore alternaient champs et prairies. Heureusement, ici, l'urbanisation de certains quartiers où dominent villas cossues et maisons de maître s'est opérée sans réel dommage pour le patrimoine monu-



Vient de paraître



mental de la localité et sans que les paysages d'un charme spécifiquement agreste ne soient défigurés.

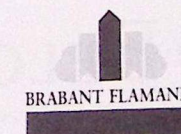
D'une histoire relativement mouvementée et dont il reste plusieurs témoins (motte féodale du lieu-dit « Borgt », vestiges du château des Princes, fermes historiques, moulins à eau séculaires), il convient de mettre en exergue le rôle joué par les religieux de l'ordre des Prémontrés qui s'étaient installés à Grimbergen dès 1128 et qui nous ont légué, outre cette abbaye encore très vivante dont l'église constitue le joyau, un patrimoine monumental d'une extrême richesse.

L'église abbatiale, édifiée entre 1660 et 1700, est sans conteste l'un des plus beaux sanctuaires baroques du pays. Son mobilier opulent, d'où nous détacherons le maître-autel, la chaire de vérité et surtout les confessionnaux, répond à ce besoin de faste qui a caractérisé l'art baroque. Quant à la sacristie, elle est de toute beauté et l'emporte par la richesse de son ornementation sur toutes les autres sacristies du Brabant.

Les ravissantes maisons qui bordent la place de l'église et qui datent, pour la plupart, des XVII^e et XVIII^e siècles, ajoutent encore au charme délicatement désuet des lieux.

Mais l'église et son environnement sont loin d'être les seuls pôles d'attractions de la commune. Pour vous aider à les découvrir, la Toeristische Federatie van Brabant a étudié et fait baliser trois promenades pour piétons, qui sont décrites par le menu dans la brochure en question.

Grimbergen



La « Prinsenwandelung » (Promenade des Princes), d'une longueur de 1,5 km, conduit le touriste au bois des Princes, aujourd'hui parc public et petite réserve ornithologique, où subsistent les ruines émouvantes de ce qui fut le fastueux château des princes de Grimbergen, ainsi que les anciennes écuries et remises du manoir qui abritent, de nos jours, la section « travail du bois » du Musée des Techniques Anciennes.

Le second circuit pédestre, la « Maalbeekwandelung » ou Promenade du Maalbeek (3 km) enchante tous les amateurs de la nature et tous les amateurs de vieilles pierres. En suivant le délicieux et capricieux vallon du Maalbeek, bordé de saules têtards, ils iront de découvertes en

surprises. Le Liermolen, très vieux moulin à eau ayant appartenu aux de Lire, qui le vendirent, en 1341, aux Prémontrés de Grimbergen, a gardé sa machinerie intacte et fonctionne encore de nos jours. La section « transports » du Musée des Techniques Anciennes est installée dans la grange voisine. A proximité, la Ferme de Charlevoix, encore partiellement entourée de douves, date des XVII^e et XVIII^e siècles. Plus loin, un autre moulin à eau, de type archaïque, le Tommenmolen, remonte à 1541; il a été aménagé pour accueillir le département du Musée des Techniques Anciennes réunissant tout ce qui a trait au fonctionnement des moulins à eau et à la mécanisation. Cette promenade nous permet encore d'admirer la ferme fortifiée de Poddegem, l'une des premières exploitations rurales de Grimbergen, dont le donjon remonte à 1350, et enfin, au bout d'une allée bordée de châtaigniers, le domaine d'Overschie, également appelé de Vorst, dont le château actuel date de 1904.

La troisième randonnée, la « Humbeekwandelung » ou Promenade de Humbeek (8,5 km) est essentiellement champêtre et bucolique et longe, en partie, le canal de Willebroek avec un trafic fluvial qui voisine les 10 millions de tonnes par an. De-ci de-là, dans ce paysage émerge un bâtiment rappelant que ce coin de terre est encore habité, telle la ferme Saint-Nicolas (XVIII^e siècle) ou encore le château de Lint, remontant partiellement au XVII^e siècle, et qui, telle une oasis, est planté au cœur d'un espace vert du plus charmant effet.

Vient de paraître



En dehors de ces promenades, la brochure contient encore des rubriques consacrées à l'Observatoire populaire « Mira » installé dans une ancienne ferme abbatiale, au Musée des Techniques Anciennes, au Centre Culturel de Strombeek-Bever et à la procession historique de Saint-Servais, particulièrement pittoresque et haute en couleur.

D'une présentation très soignée et d'une lisibilité parfaite, la brochure « Grimbergen », d'une teneur de 72 pages, est enrichie de nombreuses illustrations, dont certaines en couleurs, et de plusieurs cartes facilitant la localisation des monuments et des sites. Elle constitue le vade-mecum indispensable pour une visite intelligente de cette ravissante et accueillante commune du Brabant flamand.

Cette brochure, fruit d'une étude collective d'historiens et d'écrivains du tourisme, est en vente au siège de la Toeristische Federatie van Brabant, rue du Marché aux Herbes, 61 à 1000 Bruxelles. Son prix très étudié a été fixé à 100 F. Toutefois, en cas d'envoi par la poste, ce montant est majoré de 20 F destinés à couvrir les frais d'expédition. C.C.P. 000-0057401-74 de la Toeristische Federatie van Brabant. Y.B.

Belgique — België
Belgium — Belgien

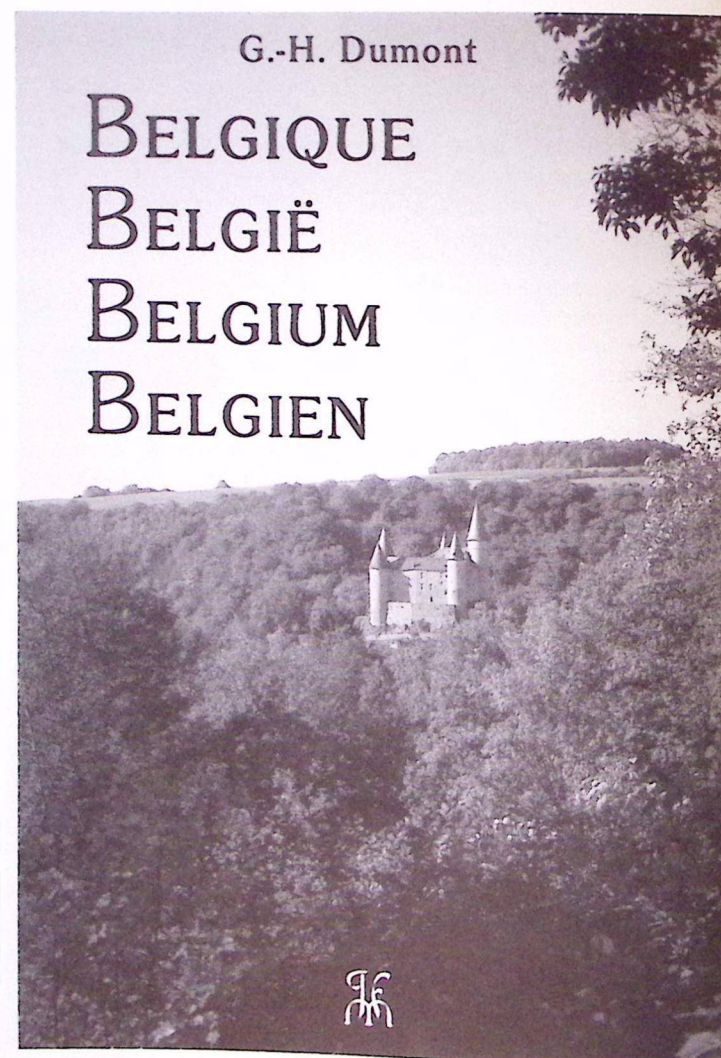
Cet ouvrage de luxe comprenant 168 pages présente de merveilleuses prises de vues de nos principales villes, mais aussi de villages, châteaux, monuments religieux, fermes et paysages ainsi que des œuvres d'art qui méritent votre visite lors d'une excursion.

Dans ce livre, haut en couleur et agrémenté de textes originaux dus à la plume alerte de G.H. Dumont, une carte reprend tous les lieux dépeints par ce professionnel de la petite boîte noire qu'est Paul F. Merckx.

Vous qui suivez régulièrement les émissions de tourisme présentées par la R.T.B.F. et la

B.R.T., vous reconnaîtrez dans cet ouvrage quelques aspects de notre beau pays... même sous la pluie.

Ce splendide livre-album paru aux Editions Paul F. Merckx est en vente au bureau d'information de tourisme, 61, rue du Marché aux Herbes à 1000 Bruxelles ainsi que dans les librairies spécialisées au prix de 1.250 FB. M.S.



Vient de paraître



Visites de la Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Bruxelles

La Basilique Nationale du Sacré-Cœur se dresse sur le plateau de Koekelberg (Bruxelles). De quel côté que l'on découvre cet imposant édifice, ses dômes de cuivre patiné attirent le regard et, la nuit, la croix lumineuse qui le domine rappelle encore sa présence.

Edifiée en témoignage de reconnaissance du peuple belge pour l'heureuse issue des conflits mondiaux 1914-1918 et 1940-1945, la basilique est un monument à l'architecture hardie certes, audacieuse, peut-être, mais sans excès.

Les milliers de touristes, qui, chaque année, visitent ce sanctuaire, sont séduits par l'élégance de ses vastes proportions, la belle sobriété de sa décoration intérieure, la finesse des coloris de ses vitraux et le panorama merveilleux qu'ils découvrent du promenoir extérieur contournant le dôme.

A l'intention de nos lecteurs qui n'auraient pas encore pénétré dans cet impressionnant édifice religieux, le quatrième du monde en importance pour ses dimensions (longueur : 141 mètres; hauteur y compris la croix terminale : 95 mètres; largeur à hauteur du transept : 107 mètres), nous donnons ci-après quelques renseignements pratiques qui les aideront lors de la visite de ce monument votif.

En 1988, les visites guidées de la basilique ont lieu tous les dimanches et jours fériés, de 14 à

17 h 45, jusqu'au 16 octobre. Elles comportent, en outre, la visite de l'exposition des photos prises lors de la construction de cet édifice, de la terrasse-promenoir à 53 mètres (magnifique panorama sur Bruxelles et ses faubourgs) et de la coupole à 81 mètres (vue unique sur toute l'agglomération bruxelloise et le Pajottenland). Accès à la terrasse-promenoir et à la coupole par ascenseur.

En semaine : pour les petits groupes et les personnes isolées, les visites ont lieu de 9 à 17 heures. Pour les groupes plus nombreux, uniquement sur demande à introduire 8 jours d'avance.

Pour tous renseignements complémentaires, téléphoner au 02/425.88.22.

Vaste parking derrière la basilique.

Pour les personnes utilisant les transports en commun, le tram 19 et les autobus 20, 49, 87 et A

(Aalst) ont un point d'arrêt à hauteur de la basilique.

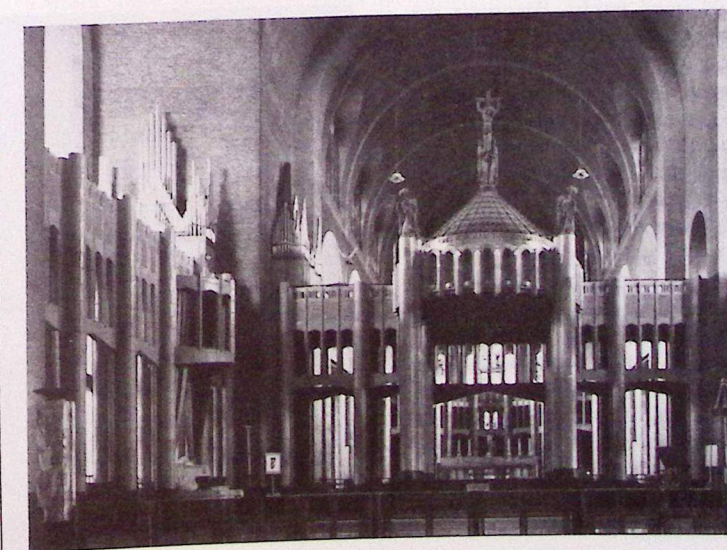
**

Réouverture des serres du Palais des Plantes au Jardin botanique national à Meise

Cette année, les serres du Jardin botanique national à Meise sont à nouveau, depuis Pâques, ouvertes au grand public. Vous pourrez y accéder en semaine, mais aussi chaque dimanche et jour férié après-midi et ce, jusqu'au dernier dimanche d'octobre.

Ce grand complexe vitré, qui fut baptisé « Palais des Plantes », couvre plus de 10.000 m² de superficie et héberge plus de 10.000 espèces végétales différentes.

En parcourant les douze grandes serres d'exposition, vous ressentirez un dépaysement total en traversant la végétation tropicale et subtropicale des divers continents du globe.



Le majestueux maître-autel de la Basilique Nationale du Sacré-Cœur.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

La serre la plus spectaculaire se trouve au milieu du circuit et porte le nom de la plante pour laquelle elle a été spécialement conçue : c'est la serre à Victoria. D'innombrables plantes aquatiques et des marais contribuent au charme de cet ensemble exotique.

De part et d'autre de cette serre se trouvent deux serres consacrées aux plantes utiles. Les neuf autres serres géographiques abritent des plantes qui proviennent d'Amérique, d'Afrique, d'Asie, de Nouvelle-Zélande et d'Australie.

Dans le Palais des Plantes, vous découvrirez, à côté des plantes d'intérieur bien familières, de nombreux végétaux dont vous ne connaissez qu'une partie ou qu'un produit d'usage courant dans la vie quotidienne (caféier, théier, canne à sucre, palmier à huile, vanillier...)

Vous serez surpris par le chatoyement des couleurs, des formes et des odeurs des plantes tropicales. Un réel envoûtement qu'il vous faudra découvrir sur place.

Vous terminerez votre visite au Jardin botanique par une promenade au grand air dans le paisible parc du domaine de Bouchout, avec son château médiéval, ses grands étangs, ses vastes pelouses et ses massifs boisés.

Le Palais des Plantes est ouvert les dimanches et jours fériés de 14 à 18 heures, de Pâques au dernier dimanche d'octobre. Il est encore ouvert toute l'année, les quatre premiers jours de la semaine, de 13 à 16 heures.

Jardin Botanique National de Belgique
à Meise : la fameuse Serre à Victoria.

Un guide illustré est en vente à l'entrée des serres.

Le Jardin botanique national est accessible en voiture (en suivant la route A12 Bruxelles-Boom-Anvers que l'on quitte à la sortie vers Meise) et en bus (bus L et M au départ de la gare du Nord à Bruxelles).

Deux semaines d'accès libre aux collections de plein air

Cet été, les collections de plein air du Jardin botanique national de Belgique à Meise seront à nouveau accessibles gratuitement pendant les périodes suivantes : du 10 au 17 juillet et du 21 au 28 août 1988, de 10 à 17 h.

Le public pourra découvrir dans le jardin des plantes médicinales 360 plantes différentes qui guérissent les troubles digestifs, respiratoires, rénaux, nerveux ou cardio-vasculaires. Un livret-guide en vente à l'entrée (130 francs) donnera toutes les explications sur les substances actives contenues dans ces plantes et

leur mode d'action sur l'organisme.

Tout autour du jardin des plantes médicinales, sont plantés d'innombrables arbres, arbustes et conifères décoratifs par leur feuillage, leur floraison ou leurs fruits.

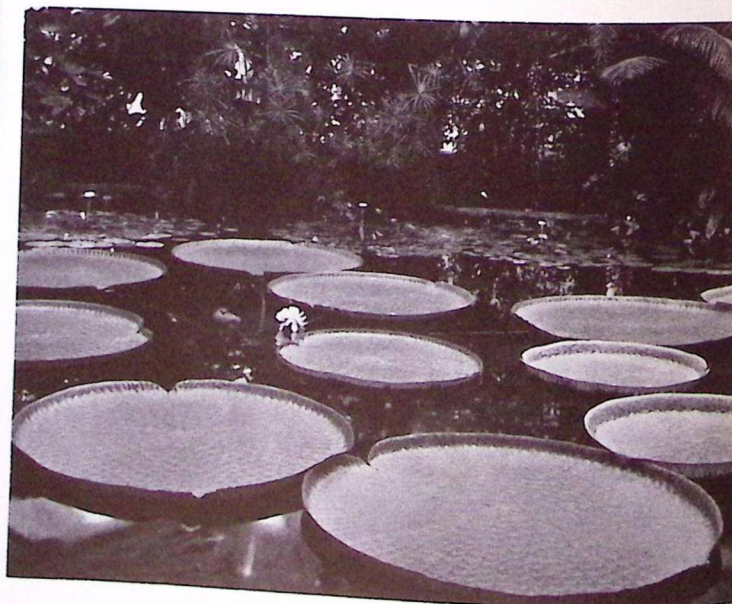
Enfin, plus de 1.500 fleurs sauvages, originaires du monde entier, sont groupées dans le jardin systématique, pour le plus grand plaisir des yeux.

Tous les amateurs de plantes et de fleurs, les passionnés de jardinage, les photographes, les partisans des médecines douces, les pharmaciens, les architectes-paysagistes, les pépiniéristes et les fleuristes se doivent de faire une visite à ces collections très originales.

Notez dès à présent ces dates dans votre agenda !

Jardin botanique national de Belgique

Domaine de Bouchout, B-1860
MEISE Belgique;
tél. 02/269.39.05.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

A Genappe, les 23, 24 et 25 septembre 1988 :

un événement exceptionnel

« Les Journées Louis XI »

Les 23, 24 et 25 septembre prochains, la commune de Genappe sera le théâtre d'un événement tout à fait exceptionnel et qui fera date dans les annales de la localité. Il s'agit d'une grande reconstitution historique centrée sur le séjour que Louis, dauphin de France, a effectué, à Genappe, entre 1456 et 1461, juste avant son accession au trône sous le nom de Louis XI. Voici le programme de ces « Journées Louis XI » tel qu'il vient de nous être communiqué :

Vendredi 23 septembre 1988

A 20 h : concert en l'église ducal de Genappe avec la participation des chœurs « Joie et Amitié » de Baisy-Thy, de la chorale Saint-Géry de Vieux-Genappe et de la chorale Saint-Martin de Houtain-le-Val, en tout 70 choristes placés sous la direction d'Henri Schröder et qui se produiront dans une création originale.

Samedi 24 septembre 1988

A 16 h 30 : défilé costumé dans les rues du centre de Genappe avec la participation du Jeune Cercle Equestre de Banterlez.

A 17 h 30 : cérémonie symbolique de remise des clés de la ville au Dauphin en présence des autorités communales.

A 18 h : grande kermesse médiévale sous chapiteau; l'animation étant assurée par le groupe folklorique « Les Mourkineus ».

L'ambiance médiévale sera recrée grâce au concours de jongleurs, bateleurs, cracheurs de feu, musiciens, etc.

Dimanche 25 septembre 1988

A 10 h : ouverture officielle du marché médiéval organisé par le Syndicat d'Initiative de Genappe. Jeux populaires d'époque proposés par les associations participantes. Circuit avec poneys pour les enfants.

A 11 h : Apéritif « Louis XI » et petite restauration d'époque.

A 14 h : cortège costumé dans les rues du centre de Genappe avec la participation du Cercle de Banterlez et des Cavaliers d'Autre Chose de Maransart.

A 15 h 30 : concours d'archers proposé par la Compagnie des Francs-Archers de Braine-le-Château.

A 16 h 15 : joutes armées présentées par « Les Compagnons de la Sainte-Croix ».

A 17 h : tournoi de chevalerie présenté par la « Confrérie Saint-Léonard » de Bomival.

A 18 h : danses médiévales par « Les Mourkineus » sous chapiteau.

19 h : clôture des festivités.

Durant toute la durée des festivités, les visiteurs auront la possibilité de se restaurer sur place à des prix adaptés à toutes les bourses. Ils pourront, entre autres, déguster la tarte du Lothier, savoureuse préparation à base de semoule de riz et de compote d'abricots, accompagnée, comme il se doit, d'une cuvée du Lothier, bière artisanale locale, d'un goût exquis.

Signalons encore que des réductions de 50 % sur le prix d'entrée seront accordées aux groupes de 30 personnes et plus et que les réservations peuvent se faire dès à présent, soit par lettre adressée au Comité des Journées Louis XI, rue de Bruxelles 14 à Genappe, soit en téléphonant au

067/77.16.27. Les billets d'entrée seront expédiés en temps utile.

Nous vous attendons tous à Genappe les 23, 24 et 25 septembre prochains. Vous ne regretterez pas votre déplacement d'autant plus que la région ne manque pas d'attraits.

*

**

Les samedi 10 et dimanche 11 septembre 1988 : 3^e Chevauchée du Chemin des Moines

La 3^e édition de la Chevauchée du Chemin des Moines entre l'ancienne abbaye d'Opheylissem et la ferme de la Ramée à Jauchelette s'opérera sur un parcours allongé de près de 10 km et d'une tranche d'histoire méconnue.

Pour leur chevauchée de nuit les cavaliers quitteront, le samedi 10, la ferme ancestrale de Chantraine à Huppaye et se rendront par la « croix de l'Amérique et Petit-Rosière » à la belle ferme en carré de Seumay sous Perwez où habitèrent les religieuses des Prémontrés au XII^e siècle avant de s'expatrier en Allemagne.

Une grande soirée de réjouissances est élaborée à Seumay avec mets du Moyen Age, cervoise et autres élixirs!...

Le dimanche 11 les cavaliers qui auront logé avec leurs montures à Seumay remonteront vers Huppaye d'où le gros de la troupe s'étirera vers Opheylissem; une halte nourricière et musicale regaillardira visiteurs et cavaliers avant le défilé d'honneur dans la belle cour du Domaine provincial d'Hélécine.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Prix Maurice Carême
à l'occasion
du dixième anniversaire
de la mort du poète

Le Prix Maurice Carême, d'une valeur de cinquante mille francs belges, sera décerné annuellement.

La première remise du prix aura lieu en mai 1989 dans la Salle Renaissance du Musée d'Erasmus à Anderlecht-Bruxelles.

Le jury du concours sera composé de droit par les administrateurs de la Fondation Maurice Carême auxquels se joindront quatre personnalités du monde artistique.

Conditions de participation

- être de nationalité belge ou résider en Belgique;
- avoir 18 ans au 31 décembre 1988;
- être l'auteur d'un recueil de poèmes, écrit en langue française (manuscrit ou édité soit en 1987, soit en 1988);
- les candidats peuvent être titulaires de prix littéraires;
- les recueils de poèmes, accompagnés d'une fiche biographique faisant foi du nom et de l'âge de l'auteur et d'une éventuelle fiche bibliographique, devront être envoyés en dix exemplaires avant le 31 décembre 1988 à l'adresse postale de la **Fondation Maurice Carême, Etablissement d'utilité publique, B.P. n° 7 - Anderlecht 1 - 1070 Bruxelles.**

Le règlement détaillé du concours peut être obtenu sur simple demande auprès de la Fondation Maurice Carême.

**

Festival musical d'été de Bruxelles 1988

Lundi 4 juillet : Au Palais des Beaux-Arts, à 20 h 30 : la Brussels Choral Society et le Brussels Festival Orchestra dans des œuvres de Kodaly (Missa Brevis), Brahms (Danses hongroises) et Beethoven (Chœur des prisonniers et extraits du final de Fidelio).

Vendredi 8 juillet : A la Chapelle des Brigittines, à 20 h 30 : Dominique Cornil (piano) dans des œuvres de Haydn, Brahms, Liszt et Bartok.

Mardi 12 juillet : A la Chapelle des Brigittines, à 20 h 30 : Duo de pianos Duquennois-Doppagne avec Daniel Delmotte et Marcel Vander Borgh, percussionnistes, dans des œuvres de Mozart, Liszt, Brahms et Bartok.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Lundi 18 juillet : Au Palais des Beaux-Arts, à 20 h 30 : le Brussels Festival Orchestra (soliste : Lola Bobesco) dans des œuvres de Kodaly, Hubay et Beethoven.

Lundi 25 juillet : A la Chapelle Royale (place du Musée), à 20 h 30 : l'Ensemble Orpheus dans des œuvres de Borodone, Françaix, Bartok, Bozza, Mielenz et Mozart.

Mercredi 3 août : Au Cercle Royal Gaulois, à 20 h 30 : le Quatuor Keller (Budapest) dans des œuvres de Mozart, Debussy et Bartok.

Mardi 9 août : A la Chapelle Royale, à 20 h 30 : le Trio Amati.

Mardi 16 août : Au Cercle Royal Gaulois, à 20 h 30 : le California Chamber Orchestra dans des œuvres de Bach, Vaughan et Tchaïkovsky.

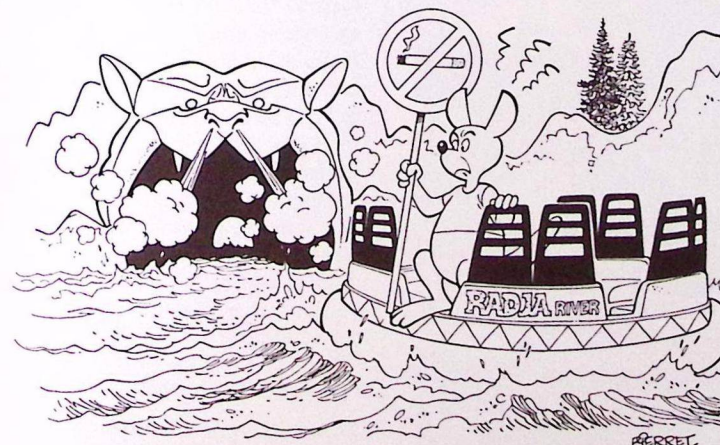
Jeudi 18 août : A l'Hôtel de Ville (Salle gothique) à 20 h 30 : le violon et la méthode Suzuki. Concert donné par un groupe d'enfants japonais qui interpréteront des œuvres de Fiocco, Beethoven, Weber, Gossec, Suzuki, Bach, Corelli, Mozart, Vivaldi, Dvorak et Haendel.

Jeudi 25 août : Au Cercle Royal Gaulois, à 20 h 30 : l'Orchestre de Chambre « Les Violons du Roy » (Canada) dans un Concert Mozart.

Mardi 30 août : A l'Eglise de la Madeleine, à 20 h 30 : les « Brussels Virtuosi » dans des œuvres de Beethoven, Szervánszky, Janssens et Reger.

Mardi 5 septembre : Au Résidence Palace, à 20 h 30 : le Brussels Festival Orchestra dans des œuvres de Ligeti, Wieniawsky, Brahms, Szervánszky et Ravel.

Pour de plus amples informations, prière de téléphoner au (02) 511 79 90 ou au (02) 513 89 40.



Du jamais vu à WALIBI :
la RADJA RIVER

Après le Palais d'Ali Baba en 1985 et Aqualibi en 1987, voici qu'au seuil de cet été 88 vient d'être inaugurée dans le célèbre centre de détente et de loisirs WALIBI, à Wavre, une nouvelle attraction que nous n'hésitons pas à qualifier de sensationnelle. Il s'agit de la RADJA RIVER, la plus grande réalisation que WALIBI déjà réputé pour son audace créatrice ait jamais mise en œuvre et qui dépasse de loin tout ce que les Américains pourtant passés maîtres en la matière ont accompli à ce jour.

De quoi s'agit-il? Dans un décor oriental digne des Mille et Une Nuits, 17 radeaux, pouvant contenir chacun 12 personnes disposées en cercle, circulent en permanence et tournoient, une fois lancés, dévalant à une vitesse de 3 à 3,5 mètres par seconde, une rivière sauvage parsemée de pièges qui prennent les formes les plus diverses : lames de fond par ici, rochers par là, tourbillons ailleurs, sans parler des cascades, geysers et autres embûches qui ne semblent avoir été conçus que pour vous faire frémir intensément tout en vous arrosant copieusement à moins que, ô miracle, votre embarcation, qui circule en toute liberté, ne parvienne à déjouer tous les obstacles insidieusement semés sur le parcours, ce dont nous doutons sérieusement.

Quoi qu'il en soit, secs ou mouillés, vous aurez vécu pendant les cinq à six passionnantes minutes que dure le trajet, d'une longueur totale de près de 600 mètres, une aventure extraordinaire

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

faite d'émotions fortes, d'éclats de rire, de frissons et... d'éclaboussures.

Grâce à la RADJA RIVER, dont la réalisation a nécessité un investissement de l'ordre de 250 millions, grâce aussi à AQUALIBI (investissement : 240 millions), grâce enfin aux 34 autres attractions plus originales les unes que les autres, qui ont déjà enthousiasmé les 10 millions de visiteurs recensés à ce jour, WALIBI est devenu l'un des centres de loisirs les mieux équipés sinon le mieux équipé de toute l'Europe. WALIBI est, en outre, le seul parc d'attractions du pays qui a réussi cette gageure de séduire à la fois les grands (55 % des visiteurs) et les petits (45 %). WALIBI, AQUALIBI et l'impétueuse RADJA RIVER attendent votre visite cet été et promettent de vous faire vivre, une fois de plus, quelques heures inoubliables partagées entre les sensations fortes, le rêve et l'aventure. Signalons à l'attention de nos lecteurs que nous consacrerons



de la Province de Sinkiang aux confins de la frontière mongole. Rappelons que c'est en 1971 que fut élaboré pour la première fois un tapis de fleurs sur la Grand-Place de Bruxelles. Cette initiative fut répétée en 1974, puis en 1979, année du Millénaire de Bruxelles, en 1980, lors du 150^e anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, et enfin en 1986.

Le Tapis de Fleurs 1988 ne sera en rien comparable aux tapis précédents tant pour ce qui concerne la présentation que le dessin.

Ce n'est que sur le plan de la dimension qu'il y aura une similitude : 65 mètres de long sur 24 de large, soit une superficie de 1.560 m². Pour le reste, le Tapis de Fleurs, version 88, évoquera tout le charme magique de l'Orient. Pour cette réalisation grandiose, qui représentera un tapis typique de la province de Sinkiang, située au nord-ouest de la Chine, 650.000 fleurs de bégonias fournies par la Fédération des Horticulteurs et Pépiniéristes Belges, seront étalées sur la Grand-Place et formeront un ensemble haut en couleur grâce à sa décoration somptueuse de fleurs et de feuilles, grâce aussi à son merveilleux médaillon central qui se détachera très bien du fond plat.

L'inauguration officielle aura lieu le vendredi 12 août à 22 heures; elle sera agrémentée d'un spectacle « Son et Lumière » enrichi d'effets pyrotechniques.

Durant ces trois journées de féerie florale des 13, 14 et 15 août prochains, l'accès à la Grand-Place sera entièrement libre.

La RADJA RIVER, la dernière trouvaille sensationnelle de WALIBI.

dans une des prochaines éditions de notre revue un article plus détaillé sur WALIBI et ses multiples facettes.

**

Tapis de fleurs 88 sur la Grand-Place de Bruxelles, les 13, 14 et 15 août prochains

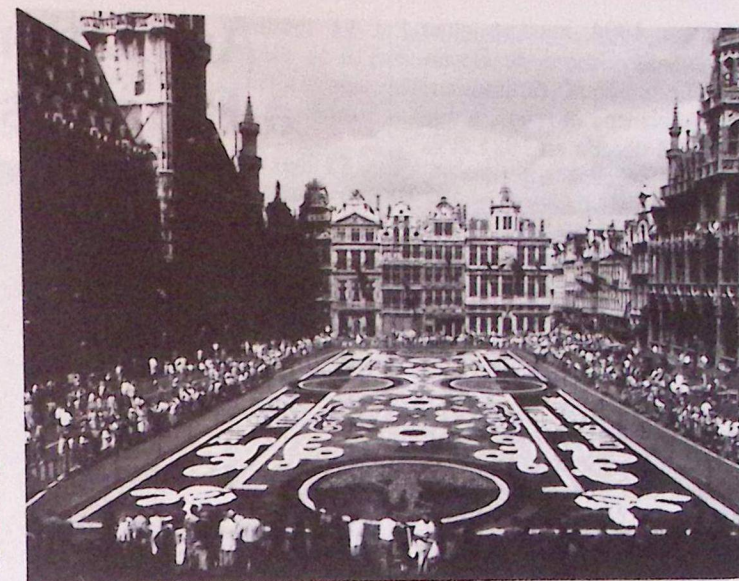
Si vous voulez voir l'Extrême-Orient sans quitter la Belgique, il vous suffit de vous rendre à la Grand-Place de Bruxelles, les 13, 14 et 15 août prochains.

La Ville de Bruxelles a, en effet, décidé de se mettre, cette année, à l'heure de la Chine. Pour son sixième tapis floral, le Service « Animation Culturelle » a arrêté son choix sur un motif chinois. A cette occasion, le sol de notre prestigieuse Grand-Place se couvrira de pétales aux couleurs chatoyantes, celles-là même que l'on peut voir de nos jours dans les tapis fabriqués par les artisans

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

A l'intention plus spéciale des touristes souhaitant contempler et photographier le spectacle du haut du balcon de l'Hôtel de Ville, des visites spéciales seront organisées au cours de ces journées. L'entrée se fera par la cour intérieure de l'Hôtel de Ville. Pour la circonstance, quelques salons seront ouverts et fleuris. Après le passage au balcon, la sortie s'effectuera par l'Escalier des Lions.

Les heures de visites sont fixées comme suit : le 13 août, de 14 à 22 heures; le 14 août, de 10 à 22 heures; le 15 août, de 10 à 22 heures. Pour ces visites, il sera perçu un droit d'entrée de 50 F; toutefois, les enfants de moins de 12 ans accompagnés de leurs parents ou d'un adulte, bénéficieront de l'entrée gratuite. La vente se fera dès le 1^{er} août, au bureau d'accueil du T.I.B. installé au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville. Pendant les jours de visites, la vente s'effectuera à l'intérieur de l'Hôtel de Ville.



Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au Service « Animation Culturelle » de la Ville de Bruxelles; tél. : 02/511.85.27.

Soyez tous à la Grand-Place de Bruxelles, les 13, 14 et 15 août 1988 pour assister à ce spectacle féérique, spécialement conçu et

réalisé pour le plaisir des yeux et la joie du cœur.

**

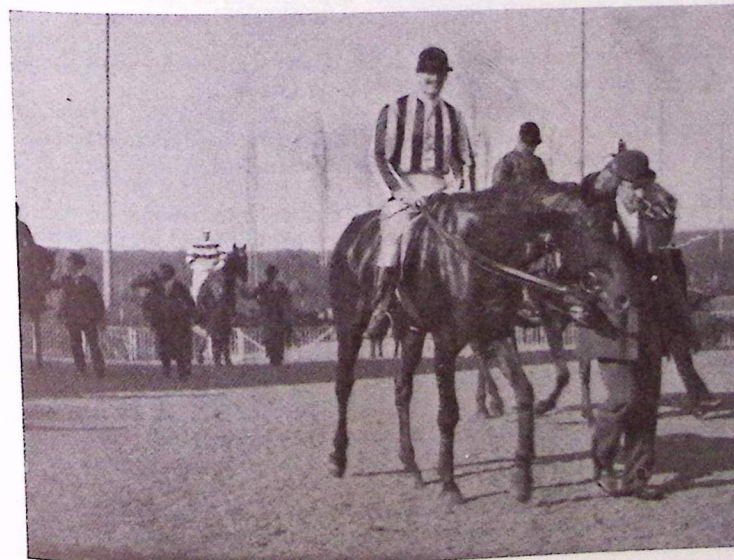
Le Haras d'Humbeek

Le parc du château d'Humbeek, ses écuries et son proche environnement de 15 hectares abritent le plus ancien haras encore existant du Brabant.

Le général baron Théophile LUNDEN, amateur passionné de chevaux, fut Grand Ecuyer de S.M. Léopold II. Il hérita le château de son oncle Lecantel et construisit les remises et écuries de la cour d'honneur après avoir modernisé ce qui avait été rétabli en 1894. Bien que grand amateur de pur-sang, il ne fit jamais courir sous ses couleurs, peut-être parce qu'appartenant à la Cour!

Il mourut en 1908, mais auparavant, son fils Léopold LUNDEN, ayant repris les installations et construit la cour triangulaire, fonda le Haras.

Entrechat à Spa (1912).



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

C'était en 1904, avec sa jeune femme, née Grisard de Bocarmée. La casaque est toujours « Rayée blanche et rouge, toque rouge ». Il décéda en 1921 et sa veuve lui succéda à la tête du très remarquable élevage.

Leur fils Remy, aîné de 4 enfants, grand sportif, champion du monde de bob à 2, très bon cavalier dans la tradition familiale, reprit le flambeau jusqu'à la guerre. Engagé à la R.A.F., il fut tué en 1942.

C'est ainsi que son frère puîné, le baron Guy, reprit le Haras pendant une brillante carrière à l'armée, à l'artillerie à cheval. Déjà en 1914 les chevaux avaient été envoyés en Angleterre, chez un Lord ami, par bateau, depuis Anvers, pour soustraire ces magnifiques animaux à l'occupant allemand.

Le baron Guy LUNDEN, très soutenu par sa femme, née Marquise de Trazegnies (1), surveille maintenant ses 50 poulinières par la fenêtre du fumoir. Et son grand âge porte conseil depuis cinq ans au vétérinaire Charles, Elie Hainaut, descendant lui aussi d'une famille célèbre dans le monde hippique.

Ils gèrent ainsi le plus ancien Haras du Brabant. Le monde des courses se souvient des étalons : Florina, achetée en Angleterre, Rural qui gagna le Grand Prix d'Ostende, Barnum qui vit tant de ses descendants gagner sous les couleurs rayées rouges et blanches, Entrechat (Spa 1912) et bien d'autres. Pensez depuis 1904!

H. P. Henri-Jaspar.

(1) Le Marquis de Trazegnies, père de la baronne Lunden, participa au raid Bruxelles-Ostende.

Animation culturelle à Bruxelles – Été 1988

JUILLET

Mercredi 13 à la Grand-Place, à 21 h 30 : Michel Petrucciani Trio.

Jeudi 14 à la Grand-Place, à 20 h : « Piazza 88 » – Eli Medeiros et Youssoundur.

Vendredi 15 à la Grand-Place à 20 h : « Piazza 88 » – Raymond van het Groenewoud, André Brasseur, Roland Van Campenhout et Zuchero.

Dimanche 17 à la Grand-Place à 15 h : tournoi de balle pelote.

Lundi 18 à la Grand-Place à 18 h et 20 h 30 : musique, chant et danse par « Extraordinary Students of America » (également le mardi 19 à 18 h et 20 h 30).

Mardi 19 à la place de la Monnaie à 13 h : Mallemunt jusqu'au 30 juillet.

Mercredi 20 au Parc de Bruxelles à 15 h : animations pour enfants avec le comique argentin Leonardo Alalu – maquillage « Les Quatre Bulles ». — A la Grand-Place à 20 h 30 : concert d'ensemble de musiques militaires.

Vendredi 22 à la Grand-Place à 21 h 45 : Festival international de danse avec « De Nieuwe Dansgroep » d'Amsterdam.

Samedi 23 à la Grand-Place à 21 h 45 : Festival international de danse avec le Théâtre de Danse « AENAON », de Grèce.

Dimanche 24 à la Grand-Place à 21 h 45 : Festival international de danse avec « Rythme et Structure » de Paris.

Lundi 25 à la Grand-Place à 21 h 45 : Festival international de danse avec « Ballet del Atlantico » des Canaries.

Mardi 26 à la Grand-Place à 21 h 45 : Festival international de danse « Soirée Made in Belgium ».

Mercredi 27 au Parc de Bruxelles à 15 h : animations pour enfants avec le chanteur Thibault – maquillage « Les Quatre Bulles ».

Jeudi 28 à la Grand-Place à 20 h 30 : le grand Orchestre d'Harmonie de la Musique des Guides.

Vendredi 29 à la Chapelle des Brigittines à 21 h : les Soirées de la Bellone aux Brigittines « Nadir » par le Théâtre Impopulaire (réservation : tél. 02/511.85.27 et 511.04.09).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

AOUT

Mercredi 3 au Parc de Bruxelles à 15 h : animation pour enfants par l'ensemble « GOMMA » (percussions africaines) – maquillage « Les Quatre Bulles ».



Au parc de Bruxelles, les enfants seront à la fête tous les mercredis après-midi, du 20 juillet au 31 août prochains, grâce au programme d'animations spécialement conçu pour eux.

Vendredi 5 à la Chapelle des Brigittines à 21 h : les Soirées de la Bellone aux Brigittines « Duet » avec Marc Grauwels et Robert Van Sice; (réservation : tél. 02/511.85.27 et 511.04.09).

Samedi 6 à la Grand-Place à 20 h : le Brass Band Hérinnes.

Dimanche 7 dans la Cour intérieure de l'Hôtel de Ville à 20 h : représentation théâtrale « Le Distrait » de Regnard par le Théâtre Royal des Galeries.

Mercredi 10 au Parc de Bruxelles à 15 h : animations pour enfants avec le chanteur Christian Merveille – maquillage « Les Quatre Bulles ».

Mercredi 10 à la place de la Monnaie à 15 h : groupes musicaux présentés par « Jeunesse en Mission » (également le 11 et le 12 août à 15 h).

Vendredi 12 à la Chapelle des Brigittines : les Soirées de la Bellone aux Brigittines « Les Petites Morts »; réservation : tél. 02/511.85.27 et 511.04.09.

Mercredi 17 au Parc de Bruxelles à 15 h : animations pour enfants par le « Théâtre Benjamin » – maquillage « Les Quatre Bulles ».

Vendredi 19 à la Chapelle des Brigittines à 21 h : les Soirées de la Bellone aux Brigittines « Sale Affaire de sexe et de crime »; réservation : tél. 02/511.85.27 et 511.04.09.

Samedi 20 à la Grand-Place à 20 h : Concert « TSHOLO et NKESE », groupe zaïrois.

Mercredi 24 au Parc de Bruxelles à 15 h : animations pour enfants avec le mini-cirque « La Petite Fanfare » – maquillage « Les Quatre Bulles ».

Jeudi 25 à la place de la Monnaie à 20 h : « Leeds School Orchestra ».

Vendredi 26 à la Chapelle des Brigittines à 21 h : les Soirées de la Bellone aux Brigittines « Musica Libera » avec l'Ensemble Synonyme; réservation tél. 02/511.85.27 et 511.04.09.

Samedi 27 au Parc de Bruxelles à 15 h : l'Harmonie socialiste « La Semeuse » de Laeken. — A la Grand-Place à 16 h : la Fanfare Royale « Sainte-Barbe et Saint-Lambert » de Jodoigne. — A la place de la Monnaie à 20 h : « Aylesbury Youth Orchestra ».

Dimanche 28 à la Grand-Place à 10 h : animations – 50^e anniversaire de « Loisirs et Vacances ». — Au Parc de Bruxelles à 13 h 30, grande Fête pour enfants.

Lundi 29 à la place de la Monnaie à 20 h : la Société Royale « Harmonie Postale ».

Mercredi 31 au Parc de Bruxelles à 15 h : animations pour enfants avec « Pipandor ou le Secret mal gardé » (marionnettes) – maquillage « Les Quatre Bulles ».

SEPTEMBRE

Jeudi 1 à la Grand-Place à 20 h 30 : le Grand Orchestre d'Harmonie de la Musique des Guides.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Samedi 3 à la Grand-Place à 11 h : Passage du Tour de Bruxelles pour Voitures Anciennes. — Rue de l'Etuve à 14 h : Festivités « Les 600 ans de Manneken-Pis » (également le 4 à 14 h). — A la place de la Monnaie à 15 h : Concert « TOAST ».

Dimanche 4 au Parc de Bruxelles à 15 h : l'Harmonie flamande « Peter Benoît ». — A la Grand-Place à 20 h 30 : le BRUSSELS BIG BAND (Concert en souvenir de la Libération).

Lundi 5 à la place de la Monnaie à 20 h : Phalange Artistique.

Jedi 8 à la Grand-Place à 20 h 30 : la Musique de la Gendarmerie.

Dimanche 11 à la Grand-Place à 15 h : la Fanfare Royale « Gretry Kring » de Haren. — Au Parc de Bruxelles à 15 h : le Cercle Royal d'Art et d'Agrément « Symphonie Idéale ». — Au Bois de la Cambre à 14 h : XI^e Finale Internationale d'Elégance en Attelages.

Mercredi 14 à la place de la Monnaie à 12 h 30 : le Brass Band C.G.E.R. — A la Grand-Place à 20 h 30 : Le Grand Echiquier en direct. Présentation : Jacques Chancel — Invité d'honneur : Jacques Delors.

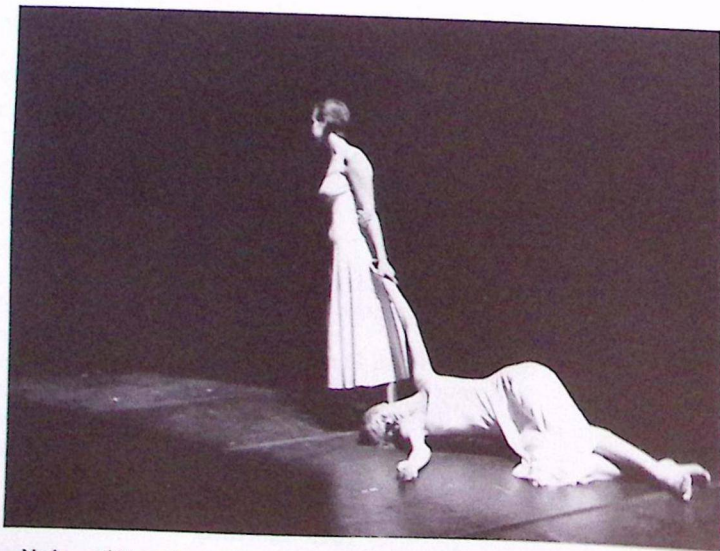
Samedi 17 à la Grand-Place à 11 h : IV^e Kermesse Brabançonne organisée par la Fédération Touristique du Brabant (également le 18 à 11 h).

Lundi 19 à la place de la Monnaie à 20 h : Phalange Artistique.

Dimanche 25 au Parc de Bruxelles à 15 h : le Cercle Royal « Symphonique et Dramatique ».

Lundi 26 à la place de la Monnaie à 20 h : la Fanfare Royale « Paul Gilson ».

Mardi 27 à la Grand-Place : Fête de la Communauté française de Belgique.



« Nadir » d'Alain Populaire, interprété par Isabelle Dumont et Claude Sorin, sera représenté à la chapelle des Briggittines, le vendredi 29 juillet prochain, à 21 heures, dans le cadre des Soirées de la Bellone aux Briggittines (photo Jean Marc Bodson).

Rosa Spitaels nous a quittés

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès de Rosa Spitaels, l'une des grandes figures de notre tourisme brabançon, décès survenu après une pénible maladie.

Entrée très jeune, elle n'avait pas encore 19 ans, à l'Administration provinciale du Brabant, elle entama sa carrière dans des conditions très difficiles; nous étions, en effet, en janvier 1943, en pleine occupation allemande, en une période de restrictions en tous genres où chacun luttait pour assurer son pain quotidien. Autant dire que ses débuts, assombriés par les privations, ne se prêtaient guère à des projets d'avenir; il fallait avant tout survivre.

Au lendemain de la Libération, alors que le pays baignait encore dans l'euphorie de la liberté retrouvée, Rosa Spitaels se trouva confrontée à un dilemme : ou bien poursuivre, à la petite semaine, une carrière « sécurisante », mais sans grandes perspectives d'avenir, dans les services provinciaux, ou bien s'évader de l'anonymat, courir le risque, tenter l'aventure. Ambitieuse dans le bon sens du terme et femme de tempérament, elle choisit cette deuxième solution en postulant un emploi à la Fédération Touristique du Brabant fondée en 1936, mais dont les activités avaient été mises sous le boisseau pendant les années d'occupation. Sous la houlette de Jules Janson, l'un des membres fondateurs de notre Fédération, disposant d'un budget très réduit, Rosa Spitaels sut, à la tête d'une toute petite équipe, pren-

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

dre, dès le début, ses responsabilités, multiplier les initiatives tout en gérant, avec sagesse et pondération, les maigres subsides qui, à l'époque, étaient octroyés à notre association et cela grâce à son sens inné de l'organisation, s'avérant, du même coup, la cheville ouvrière de notre organisme et l'un des piliers de notre tourisme.

En 1959, lorsque Maurice-Alfred Duwaerts succéda à Jules Janson à la tête de notre Fédération, il trouva en elle une conseillère particulièrement précieuse qui l'épaula très efficacement dans la réalisation de projets de plus en plus ambitieux au fur et à mesure que se développait cette civilisation dite des loisirs, qui faisait du tourisme l'un des facteurs-clés de notre économie.

C'est dans ce contexte que lui fut confié, dès 1970, le mandat de trésorier de notre Fédération, mandat qu'elle exerça avec sagesse, sagacité et pondération.

En plus de ses attributions pourtant assujettissantes au sein de notre association, Rosa Spitaels fit bénéficier d'autres organismes de sa solide expérience. C'est ainsi qu'on la retrouve administrateur et trésorier de l'Office Provincial des Artisans et Industries d'Art du Brabant (de 1970 à 1984), trésorier de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes et du Musée Provincial du Caillou (de 1970 à 1982), secrétaire général de l'Association Belge des Cadres des Services Officiels du Tourisme (TOURDIR) de 1976 à 1984, toutes missions qu'elle accomplit avec cette méticulosité et ce sens aigu du devoir qui étaient deux



des traits dominants de sa personnalité.

Les médailles d'argent du Mérite touristique et du Mérite brabançon, qui lui furent octroyées à la fin de sa féconde carrière, vinrent très justement récompenser une vie entièrement consacrée à l'idéal qu'elle s'était fixé : la promotion et l'épanouissement du tourisme dans notre province. Lorsqu'en 1984, elle fut admise à faire valoir ses droits à la retraite, elle laissa derrière elle un grand vide qui, aujourd'hui, n'est pas encore entièrement comblé.

Tous ceux qui l'ont connue et qui ont pu apprécier ses grandes qualités de cœur et d'esprit tout comme son exceptionnelle cons-

science professionnelle, se joignent à nous pour présenter à Théo, son époux bien-aimé, et à tous les membres de sa famille, meurtris par cette douloureuse épreuve, leurs condoléances les plus émues et le soutien de leur réconfort moral.

Quant à toi, Rosa, sache que le plus bel hommage que nous puissions rendre à ta mémoire, c'est de poursuivre, sans relâche, nos efforts pour atteindre ce but que tu t'étais fixé voici 40 ans déjà et qui a orienté toute ta carrière, à savoir le plein essor du tourisme dans ce merveilleux Brabant qui t'a vue naître, où tu as œuvré et surtout que tu as tant aimé.

Yves BOYEN.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

CATHEDRALE SAINT-MICHEL A BRUXELLES

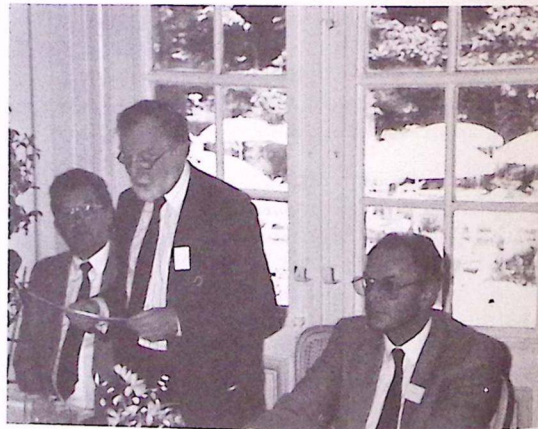
DIMANCHES MUSICAUX 1988 A 10 HEURES

- 10/7/88** : « De Muzeschuit », Ensemble vocal (Oostende).
17/7/88 : Universität Tübingen: « Missa choralis », Liszt.
24/7/88 : Rheinische Singgemeinschaft – Missa D-Dur, Mozart.
31/7/88 : Chorale Université Liège.
7/8/88 : Currende – Missa a 8 voces : Rodriguez Joao Esteves.
14/8/88 : Belladonna, Ensemble vocal.
15/8/88 : Rheinische Singgemeinschaft – Missa in honorem BMV de Lourdes, E. Tinel.
21/8/88 : Chant grégorien.
28/8/88 : Chorale de chambre (Roeselare) – Missa Quaeramus cum Pastoribus, Willaert.
4/9/88 : Chorale de chambre (Helmond - Pays-Bas) – Missa Brevis, Stravinsky.
11/9/88 : Chorale de chambre (Zuid-Nederland) – Messa Concertata a 4 voci, Teodoro Casati.
18/9/88 : Jeugdakademie Resonans.
25/9/88 : Chorale d'enfants « In dulci Jubilo », St.Niklaas.
2/10/88 : Chorale de la Cathédrale de Bruxelles.

CONCERTS DE LA CATHEDRALE 1988 A 20 HEURES

- Mercredi 3/8/88** : André Pagenel (Cathédrale Bourges) – orgue.
 Œuvres de Grigny, Couperin, Buxtehude, J. S. Bach.
Mercredi 10/8/88 : Olle Nilsson (Malmö) – orgue.
 Œuvres de Froberger, Walther, Buxtehude, J.S. Bach, Wesley et Sörenson.
Mercredi 17/8/88 : Carlo Hommel (Cathédrale Luxembourg) – orgue.
 Œuvres de J.S. Bach.
Vendredi 19/8/88 : Lotti Consort, Oxford.
 Œuvres de Telemann, Renaissance Anglaise, Th. Tallis, Allegri et Scarlatti.
Mercredi 24/8/88 : Peter Pieters (Cathédrale Mechelen) – orgue.
 Rik Ghesquiere – trompette.
 Œuvres de Haendel, Fiocco, Purcell, J.S. Bach et Stanley.

- Mercredi 7/9/88** : Trio Anne Froidebise, Liège.
 Œuvres de A. Vandekerckhoven, Pepusch Scheidemann, Telemann et J.S. Bach.
Mercredi 14/9/88 : Jozef Sluys – orgue.
 Œuvres de J.S. Bach et C. Ph. Em. Bach.
Mercredi 21/9/88 : Armin Schoof (St.Jakobi Liègebeck), orgue.
 Œuvres de Buxtehude, J.S. Bach, Distler et Improvisations.
Mercredi 28/9/88 : Orchestre de Chambre de Wallonie et de la Communauté Française. Jozef Sluys – orgue.
 Œuvres de Pergolese, C. Ph. Em. Bach, Leke et Tchaikowsky.
Vendredi 30/9/88 : Quatuor Sigiswald Kuyken.
 Œuvres de W.A. Mozart et Haydn.
Mercredi 5/10/88 : Quatuor belge de clarinettes.
Mercredi 12/10/88 : Chorale de la Cathédrale. Jozef Sluys – orgue.
 Œuvres de P. Comet et J.S. Bach et Renaissance Européenne.



Au cours de notre Assemblée générale statutaire, qui s'est tenue à Uccle le 20 mai dernier, notre nouveau Président, Monsieur Didier ROBER, Député permanent, communiqua à la presse les excellents résultats obtenus en 1987 dans tous les secteurs du tourisme à Bruxelles et en Brabant wallon. On reconnaît aux côtés du Président Messieurs les Députés permanents Francis DE HONDT (à droite sur la photo) et Willy VANHELWEGEN, vice-présidents de notre Fédération.

Les manifestations culturelles et populaires

JUILLET 1988

- BRUXELLES** : Aux Archives Générales du Royaume, 2, rue de Ruysbroeck : Exposition « Les ports de la côte et du Zwin ». Ouvert du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 12 h et de 13 h à 16 h 30. Fermé les samedis et dimanches (jusqu'au 26 août).
IXELLES : A la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage : Exposition « AKAROVA », spectacle et avant-gardes en Belgique. Ouvert du mardi au vendredi, de 12 h 30 à 19 h; les samedis et dimanches, de 11 h à 19 h. Fermé les lundis (jusqu'au 17 juillet).
VIEUX-GENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou : Exposition « Les généraux belges au service de la France durant la Révolution et le Premier Empire » organisée par la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf les lundis, jusqu'au 18 septembre.
3 BRAINE-LE-CHATEAU : Procession de Notre-Dame-au-Bois avec la participation de quelque 80 cavaliers et de porteurs de bannières et de drapeaux escortant la statue de la Vierge (à 11 heures après la grand-messe).
NIVELLES : Rallye automobile de Nivelles.
5 BRUXELLES : A la Grand-Place, à 21 heures : Ommegang de Bruxelles, spectacle unique au monde consistant en une reconstitution des fastes d'une fête donnée, en 1549, en l'honneur de Charles Quint et de sa Cour (également le 7 juillet à 21 heures).
9 BRUXELLES : Au Théâtre de Verdure (Atomium) : Brosella Jazz-Folk (à partir de 14 heures). Egalement le 10 juillet dès 14 heures. La journée du 9 sera plus spécialement consacrée à la musique folk tandis que celle du 10 sera réservée au jazz.
16 BRUXELLES : Foire du Midi (jusqu'au 15 août).
17 HELECINE : Journée « Portes Ouvertes ».
21 BRUXELLES : Fête Nationale. Après le défilé militaire, dès 17 heures, animation non-stop dans le Parc de Bruxelles (clowns, chanteurs, marionnettes, artisans d'art, stands de dégustation, piste de danse, etc...) A 23 heures, grand feu d'artifice tiré depuis le jardin du Palais des Académies.
NIVELLES : Fête Nationale (expositions, bal populaire, foire, feu d'artifice). A partir de 14 heures au Stade Reine Astrid : Grand Meeting International d'Athlétisme.

AOUT 1988

- 4 BRUXELLES** : A la Grand-Place, à 11 heures : Election de la Reine de la Foire du Midi, la « Esmeralda » avec la participation de plusieurs groupes folkloriques. Animations diverses.
9 BRUXELLES : 660° Plantation du Meyboom. A 14 heures : départ du cortège (coin des rues du Marais et des Sables). Arrivée à la Grand-Place à 15 heures. Animations diverses. Départ de la Grand-Place vers 16 heures. Peu avant 17 heures (± 16 h 45) : Plantation du Meyboom à l'angle de la rue du Marais et de la rue des Sables. Cette plantation haute en couleur est suivie de réjouissances populaires qui se terminent tard dans la soirée.
12 ITTRE : Fête de la Saint-Laurent (également les 13 et 14 août).
13 BRUXELLES : A la Grand-Place : Tapis de fleurs (également les 14 et 15 août).
15 ITTRE : Procession de Notre-Dame d'Ittre avec la participation de nombreux cavaliers, de la fanfare et des bannières locales. Il s'agit d'une tradition remontant à 1384.
MARBAIS : Procession du 15 août avec la participation des pèlerins de la Confrérie de Saint-Roch en tenue de gala et des Sapeurs Chevaliers de la Sainte-Croix en costumes napoléoniens (après la grand-messe de 9 h 30).

- 15 ORP-LE-GRAND** : Fête populaire (fanfares, tour de chants, course de cochons).
21 JAUCHE : Kermesse annuelle (bal, cabaret, cortège folklorique).
VILLERS-LA-VILLE : Fête de la Saint-Bernard (expositions, conférences, jeux, petite restauration). A 15 heures, messe solennelle célébrée dans les ruines de l'ancienne abbaye cistercienne.
22 MARBAIS : Au hameau de Marbisoux à 15 heures : Sortie des pèlerins de la Confrérie de Saint-Roch qui sont censés partir pour Jérusalem. Il s'agit d'un cortège mi-profane mi-religieux au cours duquel les pèlerins acceptent des dons en espèces et en nature, lesquels sont vendus ensuite aux enchères. La fête se termine par la pittoresque danse des pèlerins.
27 JODOIGNE : Jeux inter-villages avec la participation de tous les villages du Grand Jodoigne.
28 BOUSVAL : Fête de la Saint-Barthélemy. Après la grand-messe, le char portant la statue de l'Apôtre et précédé de nombreux cavaliers fait le tour de la localité. Au retour a lieu la bénédiction des cavaliers et des chevaux. L'après-midi, fête dans tout le village (expositions, jeux, concours, etc).
29 JETTE : Marché annuel.

SEPTEMBRE 1988

- 4 NIVELLES** : Dans le cloître de la Collégiale, à l'Hôtel de Ville, au Waux-Hall, sur la Grand-Place et sur la Place Albert 1^{er}, 7^e Journée des Artisans et des Produits du Terroir.
10 BRAINE-LE-CHATEAU : 7^e Rencontres Médiévales (marché médiéval, tir à l'arc, combats de chevaliers, balladins, mât de cocagne, repas médiéval sous chapiteau, visites guidées, etc). Ces festivités se poursuivront le dimanche 11 septembre.
RIXENSART : Fêtes de septembre (50 stands, groupes folkloriques, artisanat d'art, manifestations sportives). Egalement le 11 septembre.
11 TOURINNES-SAINT-LAMBERT : Grande Foire aux Potirons. Concours du potiron le plus lourd, le mieux décoré, le plus original.
16 BRUXELLES : Fêtes de l'Îlot Sacré. Egalement les 17 et 18 septembre.
17 BRUXELLES : A la Grand-Place : 4^e Grande Kermesse brabançonne (musique, jeux populaires, groupes folkloriques, stands de dégustation, animations diverses), organisée par la Fédération Touristique du Brabant (à partir de 12 heures). Egalement le 18 septembre.
NIVELLES : A la Grand-Place : Foire médiévale (à partir de 9 heures).
18 GREZ-DOICEAU : Festival des orgues de Barbarie et des limonnaires.
20 ANDERLECHT : Marché annuel.
23 GENAPPE : Les Journées Louis X Egalement les 24 et 25 septembre. Pour plus de détails, voir notre rubrique « Avis-Echos ».
WOLUWE-SAINT-LAMBERT : Fêtes romanes (poésie et chansons françaises, spectacles populaires, artisanat, petite restauration, marché du livre, etc.) Egalement les 24 et 25 septembre.
24 OTTIGNIES : Fêtes de Wallonie. Egalement les 25, 26 et 27 septembre.
25 NIVELLES : Fête de Wallonie.
TUBIZE : Cavalcade folklorique.